

40 PAGES

de bonne lecture



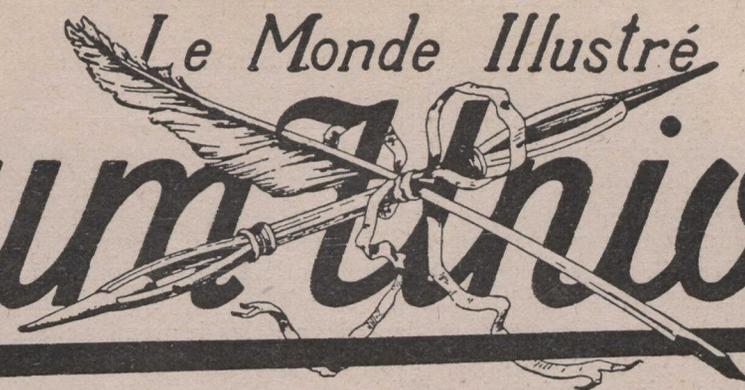
EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in-octavo
DE 15c, 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album Universel



Piété, PAR M. LÉVIS

FOURRURES



NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collettertes, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

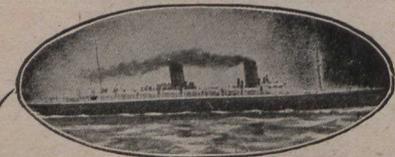
350, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE
RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERES.
Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

* LA TOURNAINE déc. 13
* LA BRETAGNE déc. 20
* LA PROVENCE déc. 27
* LA LORRAINE jan. 3
* LA TOURNAINE jan. 10
* LA SAVOIE jan. 17
* Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.
pour plus amples informations s'adresser au
Dr Joseph Versailles
CHIRURGIEN-DENTISTE
926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

A NOS LECTEURS

C'est au moment des fêtes que la lecture des annonces acquiert une valeur toute spéciale. Car, Noël, le jour de l'An, Pâques, sont les moments de l'année où l'on se livre le plus aux emplettes, soit pour faire des cadeaux à autrui, soit pour s'en faire à soi-même, en achetant ce qu'il faut pour la maison. Même le négoce des médecines brevetées profite alors de l'idée de dépense dont est animé le public. Sans doute parce que la saison s'y prête, nécessite l'achat de médicaments qu'on ne saurait se refuser, tandis qu'on fait d'autres acquisitions. Aussi, engageons-nous vivement nos lecteurs à lire nos annonces. En se servant chez les commerçants qui patronnent les colonnes d'annonces de l'Album Universel, non seulement ils auront entière satisfaction quant au côté parfait des marchandises, mais même, ils en retireront un bénéfice pécuniaire, nos annonceurs vendant des articles de premier choix à de très bonnes conditions. Surtout n'oubliez pas que nous nous tenons garant de la bonne foi, de la courtoisie et de l'honnêteté des négociants dont nous annonçons les produits.

NOS ANNONCEURS

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400 Tél Bell Est 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56 rue Notre-Dame Est

ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

BEAUVAIS FRERES, 316 rue St Laurent

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48 rue Notre-Dame Ouest

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6 rue St Laurent

AUVENTS ET TENTES

"Sonne" Awning, Tent & Tarpaulin Co.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO., 160 rue Craig Ouest

BUANDERIE ET TEINTURERIE

A. F. DECHAUX, 62 rue Ste Catherine Est.

CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest

COIFFEURS

PALMER & SON
105 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 391

CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis

DOREURS, ARGENTEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St Laurent

ENCADREURS

MORENCY FRERES 346 Ste Catherine Est

FOURRURES

O. NORMANDIN
350 rue St Laurent et 220 rue St Jacques.

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS
212 rue St Laurent

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI
10 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064

MALE ATTIRE, 475 rue Ste Catherine Est.

DOMINION COOPERATIVE

Chambre 6 et 7 11 rue St Sacrement

MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est

MEUBLES

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-693 Ave Mont-Royal

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389

CANADA OFFICE FURNITURE CO.
221 rue St Jacques Tél. Bell Main 1691

NOUVEAUTES

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111 rue St Laurent

A. LAMY, 830 rue St Denis. Tél. Est 2552

JETTE & LEMIEUX, 342 Boul. St Laurent

DUPUIS FRERES
441-449 rue Ste Catherine Est

PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN
Tél. Est 4739 421 rue St Laurent

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est

A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario

L. A. BERNARD, 92 rue Ste Catherine Est.

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée
87 rue St Christophe

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO
Up 998 560 rue Ste Catherine Ouest.

NORDHEIMER PIANO CO.
589 rue Ste Catherine Ouest

PLOMBIERS

N. DULUDE
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant

PIERRE LECLERC
1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361

POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal

LA FONDERIE CANADIENNE
496 rue Ste Catherine Est

LUDGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier

POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT
Tél. M. 1399 3514 16 1/2-18 St Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647 Notre-Dame Ouest

POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO
POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS
EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

RESTAURATEUR

GIRARDOT, 46 rue Ste Catherine Est

TAPIS NETTOYES

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

VALISES ET HARNAIS

LAMONTAGNE LIMITEE, Bloc Balmoral

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul
A. SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET
REMEDES BREVETES, ETC.

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Bi-
quina — Corsine — Savon "Babys' Own" —
Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — To-
nique du Père Koenig — Antikor Laurence —
Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham
— Remèdes de Mme Gaspard Dion — Samaria
— Remède du Père Mathieu — Poudres Orientales
— Mousse de Mer — Baume Rhumal —
Vibrateur santé Snyder — Trésor des mères et
des nourrices.

Corset E. T.



Style
No 233

Devant droit en pointe, buste médium.
Fait de coutil fin, garni de dentelle et de
ruban. Jarretières élastiques de devant et
de côté, dos Vénus, blanc ou gris.

PRIX 75 Cts.

Tout Corset E. T. est soumis à un examen signé avant de sortir de la fabrique. Nous les garantissons tous.

Demandez-le chez vos Marchands.

RAZORINE

ENLÈVE



instantané-
ment sans dou-
leur et sans
endommager
en aucune fa-
çon la peau la
plus délicate.

Poils Follets,
Cheveux
et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: New York PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

Cadeaux pour les Fêtes

SETS A DEPECER,
Couteaux de Poche
POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS
GRANDE VARIETE

UN CADEAU IDEAL
Razor de Sureté le meilleur sur le marché
Valant \$5.00 pour \$3.60 avec écrin en cuir

Traineaux, - de 20c. à \$2.50
Trains Sauvages, de \$2. à \$7.50
Patins, - - de 40c. à \$7.00

Beauvais Freres
316 RUE ST LAURENT

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à l'ordre de E. Mackay, Boite postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine-Ouest. Coin St-Urbain
Bureaux de la rédaction : les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

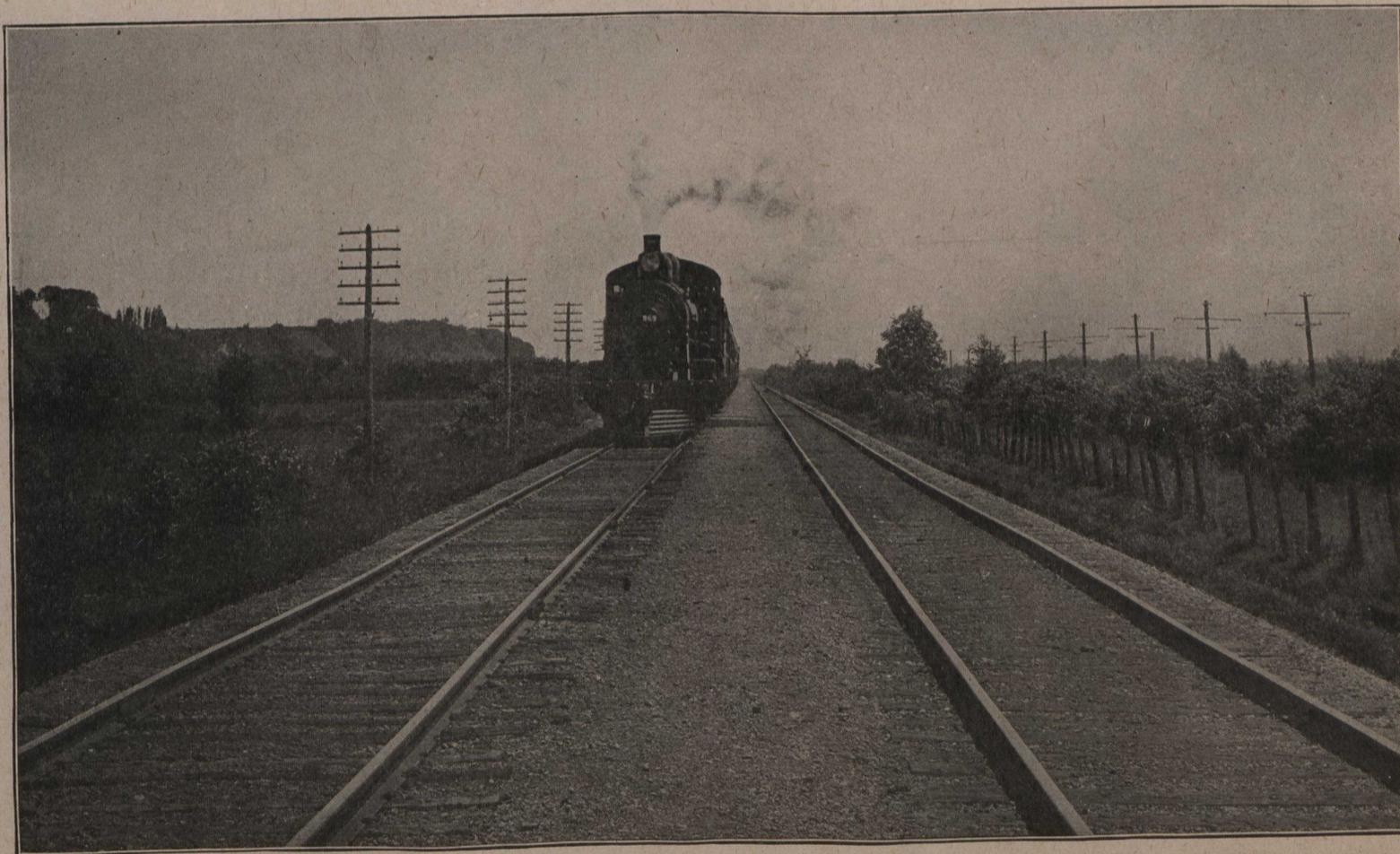
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements : \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.
Au numéro : 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale : Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



La gare du chemin de fer "Grand Tronc", située rue Saint-Jacques, près la rue Windsor, à Montréal.



Train du G. T. R., photographié près de Montréal, sur la voie double du chemin de fer "Grand Tronc."

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



L'ingénieur Ig, ministre et conseiller très écouté de Ménélik, empereur d'Abyssinie.



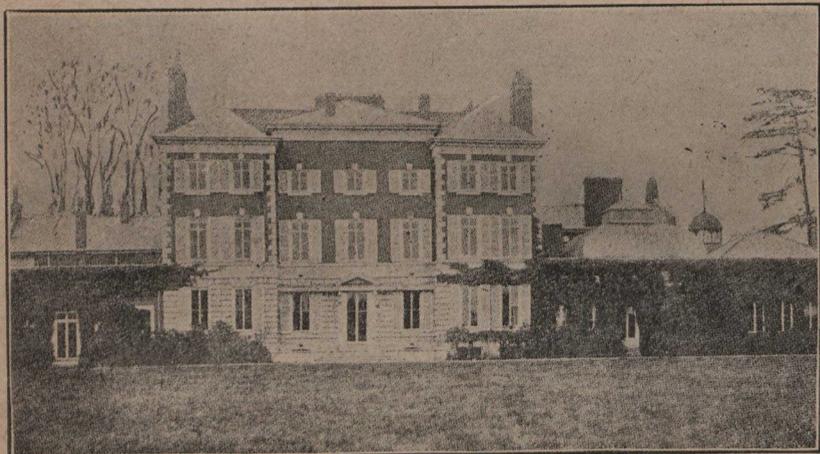
Le sultan Abdul Hamid, chef des Croyants, que l'on dit gravement malade.



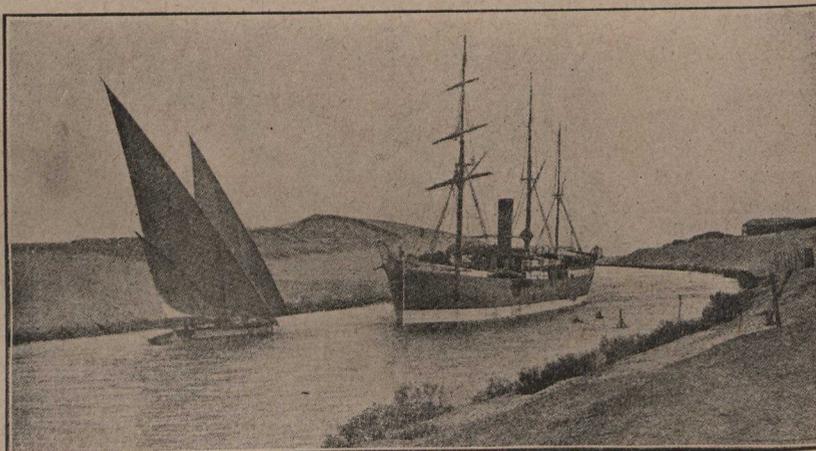
Le comte Minto, ancien gouverneur général du Canada, vice-roi de l'Inde, d'après un récent portrait.



Alfred Nobel, inventeur de la mélinite et fondateur des célèbres et généreux prix qui portent son nom.



En Angleterre — York House à Twickenham, près de Londres, où est mort Louis Philippe. Le duc d'Orléans vient de vendre cette résidence historique.



En Egypte — Vue du canal de Suez, état actuel, à quelques encablures du lac d'Ismaïlia.



Au Maroc — Sentinelle de Raïssouli, gardant un puits confisqué par ordre du fameux brigand devenu un des favoris du Sultan du Maroc.



En France — L'illustre Mme Curie, doctresse ès-science, professeur en Sorbonne, dans le laboratoire universitaire où elle remplace feu son regretté mari

Sommaire du No 1181 du 15 décembre 1906

Hors-texte: Le Canada pittoresque; Nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — La session, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelle inédite: "Bocanegra", par Padre Alberto, O. M. I. — Nouvelle canadienne inédite, "Conquise", par Oscar Le Myre — Au pays turc — Pour nos lectrices — Les grandes énigmes de la science: Rayons X, par C. M. Savarit — Feuilletons: **Le Chien d'Or — Robinson Crusoe**—Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — A travers le Canada—L'Avent par le Chne d'Agrigente, V. G. — Inédit: Dieu et le matérialiste, par A. Thomas — Inédit: L'éloquence du geste — Inédit: Grandeurs et décadences, par Henri Gaulan — Les grands musiciens — Contre la fièvre typhoïde, par le Dr L. des Senons — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Marche de Jeanne d'Arc: Dieu le veut! par Ch. Gounod.

Choses d'Europe

En Angleterre

La presse anglaise continue, au nom de l'humanité foulée, il va sans dire, à s'occuper des atrocités du Congo belge.

Une partie des journaux belges, celle de l'opposition à la politique du roi Léopold, lui donne, il est vrai, beau jeu, mais les journaux anglais doivent savoir à quoi s'en tenir sur les exagérations, en tous lieux et sur tout, des partis.

La majorité belge, majorité cléricale, dit dédaigneusement un correspondant, va exonérer le roi et l'actuelle maladministration va probablement se continuer. Cependant, en fin de compte, l'annexion du Congo libre à la colonie belge paraît décidée, au moins en principe.

Le "Times" est à la tête du mouvement de protestation contre les méthodes administratives en usage, empreintes d'atrocités capables de soulever les colères du monde civilisé.

"C'est toujours, dit-il, la même mystification aux dépens de la Belgique et de l'Europe;

"Lorsque le gouvernement est prié de s'expliquer au sujet de l'État Libre, le Premier belge, ne sait rien et n'a aucun droit de s'enquérir des affaires intérieures d'un pays indépendant. Lorsque l'administration de l'État Libre est critiquée et censurée, ce pays devient tout à coup une partie intégrante du gouvernement belge et le Premier belge en appelle au peuple belge pour empêcher toute intervention étrangère dans ses affaires. Il faut d'abord, faire disparaître ces malentendus, et comme l'a demandé M. Hyman, dans un langage modéré mais ferme! il faudra ensuite, faire l'éducation du peuple belge lui-même, sur l'état du Congo, lui apprendre la vérité, toute la vérité nue des faits tenus dans l'obscurité."

* * *

En Angleterre, dit le correspondant anglais de l'"Evening Post", de New-York, l'opinion est très soulevée et on s'adresse, sous toutes les formes, au Foreign Office, pour lui faire exercer une pression devant amener un remède à l'état de choses actuel.

Jeudi, le 29 novembre, on a tenu "a fervent mass meeting" à Manchester, pour écouter un M. Morel, hautement qualifié à entretenir son auditoire sur les ATROCITES ORGANISEES du régime du roi Léopold!!

"Depuis la création du monde, aurait dit ce particulier, on n'a jamais vu une spoliation aussi épouvantable et aussi colossale; le système de trafic étrange à jamais le développement économique du Congo et oblige le Congolais, sous la gueule du fusil et sous le fouet à un travail épuisant et ingrat pour un maître étranger. Le roi Léopold se tourne vers l'univers et dit: "Ce Congo est mon Congo; ce peuple est mon peuple, et j'ai le droit d'en agir à ma volonté avec ma propriété."

Et le nommé Morel de faire appel au monde

pour chasser Léopold, dont il ne manque pas de décrire les incalculables trésors, et pour nettoyer enfin ces nouvelles écuries d'Augias.

Le bon peuple anglais écoute, toujours au nom de la philanthropie, ces violentes dénonciations, et se demande pourquoi, déjà, l'Angleterre, n'a pas mis la patte sur le Congo de manière, au moins, que les commerçants y aient libre accès. Oh, alors, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

* * *

On se rappelle les griefs portés, par les philanthropes anglais, au compte des Boërs avant la guerre. Ils étaient d'une atrocité inouïe. Ces braves fermiers hollandais nous étaient représentés comme les tortionnaires impitoyables des nègres et des Chinois, et leur barbarie seule appelait la vengeance du ciel et l'extermination par la guerre que leur déclara l'humanitaire et la désintéressée politique de M. Chamberlain!

* * *

Allez voir maintenant si les nègres et les Chinois sont mieux traités au Transvaal, que sous le régime boër.

* * *

Les tentatives de conciliation entre les Lords et les Communes, entre l'aristocratie et le peuple, semblent avoir avorté et le fossé s'élargit chaque jour entre les deux pouvoirs, le représentatif et l'irresponsable à l'électorat.

On va jusqu'à soulever la question de l'abolition des Pairs, mais on n'en est pas encore là



L'archiduc Othon d'Autriche, décédé à Vienne. Il était le frère cadet du prince héritier.

dans les masses. Le parti au pouvoir n'est pas, d'ailleurs, assez populaire pour se porter impunément à une telle extrémité.

En France

L'exemple du Canada semble contagieux. L'augmentation de l'indemnité que ses députés se sont si crânement votée empêche sûrement de dormir les législateurs des autres pays.

Les chambres françaises viennent, en un tour de main, de se voter 15,000 francs au lieu de 9,000 qu'elles touchaient avant.

La prestesse de ce mouvement opéré en un clin d'oeil, ne manque pas de soulever l'ire de bon nombre de vieux catons ayant prêché toute leur vie la frugalité de Diogène et le désintéressement de Cincinnatus.

Le "Matin", un vieux de la vieille, nous raconte la façon piquante dont le tour a été exécuté: —

"Pour bien comprendre les tenants et les aboutissants de ce retentissant attentat, il nous faut entrer dans des détails nécessaires. Depuis quelques jours, certains députés disaient tout bas qu'il était question d'élever de 9,000 francs à 15,000 francs le chiffre de l'indemnité parlementaire, et d'autres disaient tout haut qu'ils ne se prêteraient point à une mesure financière aussi excessive. Pendant ce temps, des négociations étaient engagées entre les bureaux des deux Chambres, mais d'une façon si discrète que, lorsque l'affaire éclata, la grande majorité de nos représentants furent surpris, quoique charmés. Mon Dieu! n'avait-on point, lors de la précédente législature, agité déjà cette question de l'augmentation de l'indemnité, et cela n'avait pas été loin!"

Et là-dessus, M. Harduin, le pince-sans-rire du même journal, de dire: —

"Ce qu'il faut admirer, c'est la prestesse avec laquelle ce tour a été exécuté. Ordinairement, il faut six ans pour qu'une proposition de loi aboutisse; la proposition qui va augmenter nos charges de cinq millions et demi a été enlevée en vingt minutes."

* * *

Le nouveau régime de la séparation sera en force lorsque ces lignes arriveront sous les yeux de nos lecteurs. Le 11 décembre, les églises et leurs dépendances, seront mises sous séquestre dans toutes les localités où elles ne seront pas dévolues à des associations cultuelles. Or de celles-ci il n'existe que les fondations de M. Henri des Houx, dont le dernier courrier ne nous apporte aucune nouvelle. Auraient-elles déjà vécu? Nous le croyons. L'État même n'aura pas voulu les reconnaître comme légales, puisqu'elles n'existent pas avec le concours des évêques suivant la loi.

Le discours de M. Briand indique de sa part la détermination de ne pas embrouiller davantage la situation et s'il n'est pas sur le chemin de Canossa en marche vers le Vatican, il est de ceux qui veulent une halte de recueillement avant d'aller plus outre vers la persécution.

Pour le moment, les églises et leurs dépendances, quoique placées sous le séquestre de l'État, resteront à la disposition du culte public mais sous l'oeil et sous le contrôle des préfetures d'administration et de police.

Elle sera belle la liberté du culte laissée aux Français et garantie par le premier article de la loi de Séparation.

Que va faire le clergé français? Ce que lui diront de faire les instructions du Souverain Pontife. Malgré tous les efforts que les partisans du schisme ont tenté pour détacher les branches du tronc, les évêques sont restés inébranlablement attachés au Saint-Siège. Rien de surprenant à cela. Une église qui a pu résister aux déchainements de la Révolution satanique dans son essence, passera bien à travers les filets du Petit Père Combes et les subtilités de M. des Houx.

* * *

Nous avons parlé maintes fois des fauteurs du schisme français qui est sûrement l'objectif visé par la loi de séparation. Un confrère de Paris, l'"ECHO", nous fournit à ce sujet le renseignement suivant: —

"Désespérés de leur insuccès auprès des prélats français, les organisateurs du schisme ont pressenti plusieurs prélats étrangers, évêques errants et plus ou moins bien considérés, en quête d'un diocèse. Ils en trouvèrent deux, prêts à répondre à leurs propositions, et voici, textuellement, le questionnaire qui leur fut posé et leurs réponses:

- Avez-vous le droit de célébrer le culte?
- Oui.
- Pouvez-vous ordonner des prêtres?
- Nous le pouvons.
- Êtes-vous prêts à rompre avec Rome?
- Nous y sommes prêts...

Ainsi, sans l'énergique attitude du Souverain Pontife, le culte catholique en France pouvait tomber, pour une part, dans les mains de prélats étrangers, qui eussent été excommuniés sans retard, c'est certain, mais qui pouvaient cependant faciliter un groupement schismatique.

Tandis que M. Clémenceau qualifiait de fonctionnaires de l'étranger nos évêques français, on voit que les soi-disant défenseurs de l'Eglise de France appelaient à leur secours des crosses étrangères.

Le discours de M. Briand a fait rentrer pour un temps dans l'ombre ces mauvais bergers; mais aucun texte de loi ne garantit au Pape qu'ils n'en ressortiront pas un jour.

* * *

La prise des inventaires s'est continuée au milieu des protestations des fidèles et au moyen de la force armée et, dans un cas, de la melinite qui fit sauter les portes d'une église.

A Caen, les portes du grand séminaire, derrière lesquelles se trouvaient l'évêque et le clergé de la ville, furent forcées, ainsi qu'à Amiens, où les lazaristes s'étaient retranchés.

Belle préparation vraiment à la séparation que cette affirmation par la force armée des prétentions de l'État sur les propriétés de l'Eglise.

Comment va-t-on s'emparer des églises même quand on rencontre autant d'opposition à de simples inventaires?

LA SESSION

M. Bourassa a donc parlé au pays en parlant à la Chambre. On l'a écouté comme un homme qui parle bien et qui porte quelque chose sur le coeur, depuis longtemps.

Il répondait au ministre de la justice, M. Aylesworth, homme de haute situation légale, que semblent émuovoir médiocrement les menus incidents de la vie politique. Il refusa de tirer le glaive dont le Roi l'a ceint, pour se mesurer avec son irrépressible adversaire.

M. Aylesworth avait attaqué sur l'arène électorale, en face des électeurs de North-Bruce, M. Bourassa voulut l'entraîner sur le champ législatif. Le ministre refusa la rencontre, jugeant que les Chambres ne suffiraient jamais à vider les querelles de hustings et qu'elles avaient autre chose à faire qu'à soulever des questions qui ne se rapportent pas à la politique du pays, mais simplement à l'amour-propre particulier qui reste toujours d'ordre secondaire, tout vaste et tout légitime qu'il peut être, dans la personne d'un ministre ou d'un simple député.

On trouvera dans le pays que M. Aylesworth n'a pas tort, quoiqu'il nous ait privé d'une passe-d'armes à deux, qui promettait de faire les délices des amateurs de combats singuliers.

M. Armand Lavergne, le jeune et vigoureux bras droit de M. Bourassa, va poser une question à M. Aylesworth sur ses propos de North-Bruce, et sur les intentions intimes qu'il y a mises. C'est aller un peu loin et pousser l'indiscrétion au delà des limites, d'autant que la Chambre a bien droit de rejeter de ses débats toutes les matières extra-parlementaires qui ne mettent pas en cause la politique du gouvernement.

* * *

Une simple discussion, entre deux députés, fussent-ils de toute magnitude, fussent-ils plus grands encore s'il se peut, que MM. Aylesworth et Bourassa, ne peut prendre, d'après la pratique des règles parlementaires — et c'est tant mieux — les proportions d'une question d'Etat. C'est tout malheur pour le bon public qui n'aime que les corps à corps, mais enfin, c'est ça.

Comme, d'ailleurs, M. Bourassa n'est pas un oublieux, il saura ramener une si grave question sur l'arène de la Chambre, car qu'on le sache bien, il s'agit d'une offense personnelle portée à la loyauté de M. Bourassa et ce genre d'offenses ne se pardonne pas, ni dans le monde politique, ni dans l'autre. Les amateurs peuvent donc se rassurer: ils trouveront leur compte, un jour ou l'autre, sur le parquet de la Chambre ou ailleurs.

* * *

Mais qu'a dit M. Bourassa au pays? Un peu, beaucoup ce que tout le monde attendait: qu'il n'a pas trahi son parti, ni ses amis, ni son pays dans ses luttes contre l'impérialisme militaire, dans son opposition à l'envoi des contingents, dans ses dénonciations des lois organiques des deux nouvelles provinces, dans son hostilité à la loi du dimanche.

Nous sommes tous assez d'accord sur ce point, et ce n'est pas de ces quasi délits aux yeux d'un parti, que M. Aylesworth a accusé le député de Labelle.

* * *

Il est assez difficile d'appartenir en même temps à un parti et de n'en être pas. C'est pour son manque de logique en action qu'on recherche, il nous semble, M. Bourassa. Mais cette conduite n'est pas nouvelle: en 1900, M. Bourassa combattait énergiquement le cabinet sur l'envoi des contingents en Afrique du Sud: il se portait cependant candidat du gouvernement à Labelle et y était élu d'emblée. Aucun ministre ne l'a dénoncé pour cela!

Y aurait-il quelque chose de plus grave aujourd'hui qu'on nous cacherait, pour que M. Bourassa soit dénoncé par un ministre et retranché du nombre des fidèles! Dans ce cas, la scission est complète, voulue, délibérée et pourquoi tant d'efforts pour se réclamer d'une allégeance qu'il a lui-même brisée!

S'il est si beau d'être indépendant, libre de tout lien de parti, qu'on le soit, grand Dieu! et qu'on ne se plaigne pas de ceux qui vous le reprochent.

* * *

L'adhésion à un parti n'est pas un acte de mariage intangible, indissoluble. Nous connaissons de fort grands hommes de ce pays et d'ailleurs, qui ont changé de partis aussi sou-

vent que l'évolution politique ou économique du pays le leur conseillait. Ils n'ont pas été marqués du fer de la trahison pour cela.

Mais cesser d'être d'un parti, s'en réclamer tout de même et se défendre "unguibus et rostro" contre qui vous accuse de n'en être pas, c'est différent.

* * *

Le sens pratique des Anglais ne tolère pas de telles attitudes et, chose bien curieuse, autant il admet l'indépendance de l'opinion religieuse et de la petite chapelle à côté d'autant de petites chapelles que l'on voudra, autant il exige deux partis politiques et pas plus à la base et comme principe de tout bon gouvernement: le parti de l'action et le parti de la critique.

M. Bourassa est resté libéral fidèle et ce sont ses critiques qui ne le sont plus! Qui décidera entre lui et eux? Que de réformateurs, indépendants de toute règle, ambitieux et, au début, amis du mieux l'ennemi du bien, a-t-on dit, ont passé par là et sont restés sur le carreau.

C'est Cormenin qui a dit: "Un ministre qui est toujours à parler de sa probité, donne à croire qu'il est un fripon; de sa vigilance, qu'il est un paresseux; de sa reconnaissance qu'il est un ingrat; de son courage qu'il est un lâche."

M. Bourassa a trop de valeur pour jouer un rôle interlope, mais il ferait aussi bien de ne pas tant insister sur sa loyauté, ou mieux sur ses loyautés. Il serait malheureux que l'on finit par en douter.

* * *

L'honorable M. Fielding a déposé son projet de loi sur le nouveau tarif, résultante du travail de la commission spéciale qui vient de faire rapport sur ce grave sujet.

Le nouveau tarif n'est pas ce qu'on peut appeler un tarif tranché de protection ou de libre-échange: les outranciers de l'une et de l'autre de ces doctrines économiques — ne valent rien d'ailleurs dans la pratique — pourront être déçus. Mais les hommes d'affaires, généralement, seront satisfaits. Il y a là de quoi mettre sous la dent des industriels, des producteurs de céréales, des éleveurs, etc.

* * *

La consécration de ce tarif, divisé en catégories qui reconnaissent les nations les plus favorisées et les nations moins favorisées, implique le droit, exclusif de toute immixtion de la métropole, de négocier et de conclure nos traités de commerce et, indirectement, comprend la nécessité de la représentation commerciale du Canada auprès des pouvoirs étrangers.

Pour nous, c'est le trait le plus saillant qui ressort de la politique du gouvernement. Notre Parlement, soucieux de préparer l'avenir d'un grand pays et de faire l'apprentissage de son indépendance politique, ne manquera pas de souligner la signification qui s'attache à cette affirmation nouvelle de notre indépendance absolue dans la gouverne de nos intérêts économiques.

* * *

M. Monk, dont on ne cesse d'admirer la vigilance et la judicieuse initiative dans toutes les questions de progrès et de bien-être qui peuvent se soulever dans le pays, mais tout particulièrement dans l'île et la ville de Montréal, a questionné le gouvernement sur ce qu'il entend faire du vieux canal de Beauharnois.

Sir Wilfrid Laurier n'a pas été lent à saisir l'occasion de repousser les accusations portées contre lui et à enregistrer une déclaration ministérielle, qui frappe un coup droit au monopole de la Montreal Heat, Light and Power, de Montréal.

Les énergies hydrauliques que le canal peut développer sont offertes à la cité de Montréal pour la défendre contre l'exploitation dont elle est la victime de la part du Trust.

Nous n'avons jamais vu, ni à Québec, ni à Ottawa, une condamnation aussi vigoureuse de la conduite de nos exploitants.

Une à une, toutes les sources d'énergies hydrauliques ont été achetées par la puissante syndication des grandes compagnies de transports et d'éclairage de Montréal. Il n'y a pas trois mois que, masquée sous un voile à moitié transparent, elle voulait mettre la main sur le canal de Beauharnois. Il n'en fut rien heureusement, et Montréal, s'il le veut, si déjà ses gouvernants ne jouent pas dans le jeu de la grande accapareuse, peut voir luire le jour de sa délivrance.

Les manoeuvres des Trusts ont tout sali de-

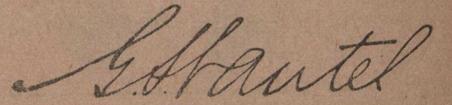
puis près de dix ans, en voulant maîtriser les grands services de Montréal et de 100 milles alentour. Elles ont souillé notre Législature, elles ont hypnotisé notre Conseil de Ville, elles ont emprisonné la liberté des citoyens, supprimé toute tentative de libération par l'effort de la compétition.

Sir Wilfrid présente à Montréal la clef de sa délivrance. Va-t-elle briser ses chaînes et recouvrer enfin sa liberté d'action, de gouvernement?

Nous allons bien voir.

* * *

La lutte contre les monopoles, gouvernements d'autant plus à craindre dans un gouvernement, qu'ils agissent dans l'ombre, par les moyens les plus funestes, parce qu'ils sont occultes, a fait la principale plate-forme d'un grand parti politique aux États-Unis. Pourquoi enfin n'en serait-il pas ainsi chez nous? Le mal n'a-t-il pas causé assez de ravages? Dans tous les cas, l'action énergique de Sir Wilfrid aura l'approbation sans réserve de tous les citoyens qui veulent être gouvernés par les voies publiques et légitimes de gouvernement qu'ils se sont données et par rien autre.



PROPOS DE MONTREALAIS

Nous avons déjà signalé le beau geste de M. Lavallée, quand il découvrit pour la bonne ville de Montréal, le secret de lui trouver autant de millions qu'elle en voudrait sans aller les quêmander à l'Assemblée des grimaceux de Québec.

Il s'agissait tout bonnement de porter haut l'évaluation de nos propriétés et de faire monter aussi haut, l'échelle à la contribution municipale.

Nous n'avons pas entendu parler de la découverte depuis quelque temps. On a répété alors que l'idée, peu reconfortante pour le contribuable, n'était qu'un truc pour sauver les P'tits Chars et le Pouvoir qui fait tout marcher, M. Lavallée étant bien décidé à ce qu'on ne touche pas à ces mignons charmants parmi toutes les créatures de Montréal. Par malheur, la mèche semble éventée. Il faut trouver autre chose pour charmer les Montréalais et leur clore le bec.

Et quoi! M. Lavallée, fertile en stratagèmes à l'égal de l'ancien Ulysse, ne vient-il pas de découvrir en plein Montréal une forêt vaste et vierge, auprès de laquelle la forêt enchantée de Tasso ne serait qu'un bosquet.

Déjà le grand parc est percé de larges avenues, d'allées incomparables où piaffent, sur le sable fin, les purs sangs de nos magnats et des magnats venus de loin à ce rendez-vous de tous les luxes, de toutes les élégances.

On salue le Haussman de l'Amérique, et M. Lavallée rend avec grâce le salut milliardaire.

Mais le futur bois, ou plutôt l'immense forêt qu'on dirait taillée dans les profondeurs les plus reculées du domaine de l'honorable M. Turgeon, n'est pas encore l'apanage de Montréal. Vite il faut en aller voir les propriétaires par titres légaux et inattaquables.

On part en délégation plus promptement que la patrouille montée et infiniment plus rapide que les sergos à pied, pour demander ce qu'ils en pensent aux Messieurs de Saint-Sulpice!

La délégation n'était pas de retour, aux dernières nouvelles.

Mais à l'Hôtel de Ville on n'allait pas attendre les appoints de la délégation, ni les raisons des Messieurs de Saint-Sulpice, on discutait ferme le nom qu'il faudrait donner au parc de l'avenir.

M. Robitaille, Clément jusque dans ses sirops, avait bien son kiosque qu'on a baptisé de son nom, faute de plus grand dans l'histoire de Mont-Royal; pourquoi M. Lavallée ne donnerait-il pas le sien à la création de bois sortie toute feuillue de son cerveau?

Par malheur, un collègue, jaloux et petit, pronça le nom de Bois de Boulogne; un autre, fils de la perfide Albion, dit tout haut: "Pourquoi pas Hyde Park? Montréal n'est-il pas plein de Hydes et de Parks."

Tout cela est bien un peu prétentieux; pendant que modeste comme la violette et frais comme le lys serait "Bois de la vallée."

JEAN REJOUI.

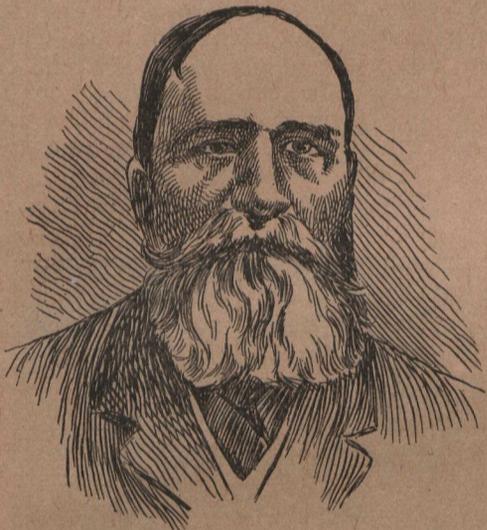
ECHOS D'AMERIQUE

Etats-Unis

—Le président Théodore Roosevelt, vient de rentrer dans sa capitale, après un heureux voyage, qu'il entreprit dans le but de se rendre compte de l'avancement des travaux du canal de Panama, et aussi des conditions d'existence et de salubrité qu'offre l'isthme de ce nom. A ce sujet, faisons remarquer que c'est la première fois qu'un président des Etats-Unis quitte le territoire de l'Union, dans l'exercice de ses hautes fonctions. Ce précédent est à consigner, car il pourrait être invoqué au cas où M. Roosevelt ou un de ses successeurs voudrait faire visite au chef d'Etat d'une nation amie, ainsi qu'on l'a déjà souhaité. La minuscule république de Panama est pour ainsi dire sous le protectorat de nos voisins, (serait mal venue la puissance qui prétendrait y exercer la moindre influence), mais, comme au point de vue protocolaire Panama bât pavillon indépendant, grâce aux chinoïseries du dit protocole, ce pays prend place dans le concert des nations, et a, à présent, l'honneur d'avoir reçu officiellement un président des Etats-Unis, ce dont aucune puissance ne peut se flatter.

—Durant le voyage du président Roosevelt à Panama, s'est produit un incident absolument typique. Brièvement, voici les faits:

Comme le croiseur "Louisiana", à bord duquel se trouvait le président Roosevelt, escorté



Joseph Monier, jardinier français, inventeur du ciment armé dont on fait actuellement grand usage aux Etats-Unis.

des croiseurs "Washington" et "Tennessee", revenait de Porto-Rico, il prit fantaisie au président de voir ses croiseurs sous toute pression. L'ordre présidentiel fut transmis, mais les chauffeurs du "Tennessee" n'en voyant pas la nécessité (quelle discipline) mirent leurs pelles de côté. Pendant la course des croiseurs le "Louisiana" resta en arrière, pendant qu'à son bord le président Roosevelt, en manches de chemise, se livrait pendant vingt minutes à un exercice personnel de chauffe.

Il va s'en dire que les chauffeurs du "Tennessee" ont été emprisonnés, et qu'ils seront punis de leur conduite peu militaire. Ceci est déjà un critérium de la valeur disciplinaire des marins yankees; mais, ce qui nous étonne le plus, c'est la conduite autoritaire et... un brin excentrique de l'hôte de la Maison Blanche. Voudrait-il singer Guillaume II de trop près? On le dirait, son esprit autoritaire, probablement dû à une grande adulation, se donnant maintes fois libre cours. Après la fameuse réforme de l'orthographe anglaise préconisée par "Teddy", après ses retentissantes chasses à la "cow boy", ce coup de chauffeur amateur (rien d'automobile) nous inquiète quant à la pondération du chef de la plus grande des républiques. Certes, dans les milieux protocolaires, on doit rire un brin des gestes désordonnés du tout puissant commandant en chef de l'armée et de la marine américaines.

Et puis, pour être sérieux, M. Roosevelt avait-il bien le droit de faire faire une manoeuvre aussi fatigante à ses croiseurs et à leurs équipages? Il nous semble qu'une telle manoeuvre dut être faite lors des essais des croiseurs, commandée par des ingénieurs compétents. Donc, elle était actuellement inutile, et M. Roosevelt n'avait peut-être pas rai-

son de prendre ses croiseurs pour des jouets nationaux. Somme toute, les chauffeurs du "Tennessee" ont eu tort et raison à la fois d'agir comme ils l'ont fait. Veuillez M. Roosevelt en prendre note.

—Le 29 du mois dernier, nos voisins ont fêté avec entrain le jour d'"actions de grâces." Fort heureusement, cette fête — les indigestions mises à part — coûte la vie à beaucoup moins de yankees que le fameux et bruyant 4 juillet. Elle n'en est pas moins solennisée partout où les Américains du nord forment groupe. C'est ainsi que le dernier "Thanksgiving day" a été célébré à Londres, par un banquet de 500 couverts donné en l'hôtel Cécil. Assistaient à ce banquet, l'ambassadeur américain près la cour de Saint-James, M. W. Reid, plusieurs notabilités britanniques et de fortunés neveux de l'oncle Sam. Dans un discours fort remarqué, le Révérend Edward Littleton, président de l'Université d'Eton, n'a pas hésité à dire que le président Roosevelt est aujourd'hui la figure la plus importante de tout le monde civilisé. Heu! heu! nous ne disons pas non, si par importante on entend originale... Autrement, les paroles du Rév. Littleton nous permettent de supposer que notre gracieux souverain Edouard VII et son neveu Guillaume II ont dû faire une tête plutôt longue, en prenant connaissance des paroles de l'éducateur anglais susnommé, qui, évidemment, n'est pas diplomate.

—Il est dit que certaines plaies sociales font tache d'huile sur l'humanité, que les clameurs qu'elles soulèvent ont un écho amplificateur. Nos journaux montréalais n'avaient pas achevé d'entretenir leurs lecteurs des tripots qui pululent ici, que la presse de New-York reprenait la même note en l'accentuant à sa façon, pour dire, — ce dont nous n'avons pas raison de douter, — que la police new-yorkaise accepte des pots-de-vin des chevaliers de la dame de pique. Et le jeu d'aller bon train en la métropole américaine, le bras droit de la justice étant engourdi par l'anesthésique puissant qu'est le dollar, qu'il vienne même d'une table de poker. L'avocat général du district de New-York, M. Jérôme, à l'intégrité reconnue, est, dit-on, maintenant au fait de ce qui se passe dans les maisons de jeu de la Babylone américaine. Gare donc aux grecs de là-bas.

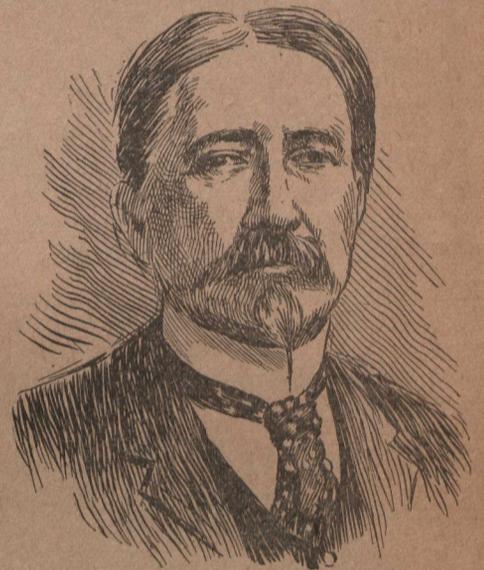
—Et M. William R. Hearst? Eh bien! son échec électoral ne l'a pas affecté outre mesure. Ce brasseur en journalisme, intelligent, actif et millionnaire, s'est vite consolé de ne pas être gouverneur de l'Etat de New-York, ne voyant dans la dernière campagne politique, où il a tenu un premier rôle, qu'une occasion d'entraînement. Questionné récemment par un reporter indiscret, quant à son attitude politique dans l'avenir, M. Hearst s'est contenté de répondre que: le cas échéant, et selon les circonstances, il posera une nouvelle et importante candidature. Murphy aura-t-il encore son mot à dire en cette occurrence? Peut-être. Quand on pactise une fois avec certains individus, il est difficile de les ignorer par la suite. MM. Hearst et Murphy ne l'ignorent pas.

—Il en est du cancer comme de la tuberculose, ces deux maladies ont été traitées de bien des façons, mais, jusqu'ici, on n'a guère trouvé que des palliatifs à leur évolution normale, sans tenir encore l'agent thérapeutique qui les annihilera. Le trouvera-t-on cet agent? Nous l'espérons tous, ayant entière confiance aux progrès de la science, si merveilleux, dans cet ordre d'idées, surtout depuis les fameuses découvertes des Pasteur, des Roux, des Yersin, et de tant d'autres bienfaiteurs de l'humanité. Aussi, sommes-nous heureux d'apprendre qu'un savant, fort sérieux médecin de New-York, le Dr Clarence C. Rice, vient d'obtenir la guérison complète d'un patient âgé de 70 ans, atteint d'un cancer du larynx. Des injections de trypsine (nouvel extrait du suc pancréatique) auraient, paraît-il, produit le remarquable succès médical que nous signalons. On serait mal avisé, cependant, de crier au miracle et de prétendre d'emblée que la trypsine guérit le cancer, car, en médecine, une expérience isolée, même parfois une série d'expériences, ne permettent pas de formuler une loi. Quoi qu'il en soit, que les malheureux — et ils sont nombreux, — qui souffrent d'un cancer ne désespèrent pas, d'un jour à l'autre ce fléau de l'âge mûr, à diathèse reconnue, sera vaincu par la science sur le qui-vive. Un bourgeois inconnu est guéri de ce mal affreux et tout le monde en

parle, tant le cas est intéressant, que n'aurait-on pas dit si une telle cure eût été effectuée sur un auguste personnage. Frédéric III, d'Allemagne, par exemple, mort d'un cancer du larynx, qu'à son tour redoute son fils, le puissant Guillaume II. A nos yeux, néanmoins, le Dr Clarence C. Rice n'en a pas moins de mérite, et, pour le gloire de la science de ce continent, nous souhaitons vivement que les injections de trypsine qu'il ne manquera pas de faire à une multitude de cancéreux, réussissent tout comme celles qui lui valent actuellement une juste et sympathique notoriété.

—Comme il arrive toujours lorsque le grand journalisme européen s'occupe d'une question épineuse survenue entre deux puissances, si éloignées soient-elles l'une de l'autre, tout de suite les choses s'enveniment et on parle de coups de canons, de guerre...

L'imbroglio américano-nippon, suscité, comme nous l'avons dit, par l'attitude intransigente, injuste et vexatoire des autorités de San-Francisco vis-à-vis des écoliers japonais de cette ville, paraissait devoir être réglé à l'amiable; quelques journaux prétendent qu'il n'en sera rien et qu'une guerre serait presque inévitable entre les Etats-Unis et le Japon. Le juge Paul W. Linebarger, retour des Philippines, est lui aussi de cette opinion, pensant qu'à tout prix les Japonais désirent s'approprier le fameux archipel ravi à l'Espagne, et dont, par parenthèse, les Américains auraient méconnu la puissance, tant au point de vue économique que mi-



Le prof. John W. Burgess, titulaire de la chaire Roosevelt, à l'université de Berlin, Allemagne, dont les vues sur la doctrine Monroe ont ému les Américains.

litaire. En cela, le juge Linebarger est parfaitement d'accord avec plusieurs journaux parisiens, lesquels sont d'avis que, fatalement, le Japon fera la guerre: soit à la France, dont il convoite l'Indo-Chine, soit aux Etats-Unis, maîtres mal vus en Orient de l'archipel philippin. Si, disent les Français, la question des écoles de San-Francisco est réglée diplomatiquement, les jaunes auront toujours un bon tour en leur sac pour chercher noise aux Etats-Unis ou à la France, lorsqu'ils jugeront le moment opportun.

En tout cas, toujours très habiles, et suivant crupuleusement l'exemple des marines européennes, lorsqu'elles veulent être édifiées "de visu" sur la valeur des défenses côtières d'un ennemi probable, les Japonais enverront prochainement une escadrille dans les eaux américaines du Pacifique. Trois croiseurs nippons visiteront donc en janvier: San-Francisco, Seattle et Tacoma. De fort courtoises salves d'artillerie seront tirées de part et d'autre, mais soyez assurés que les visiteurs japonais n'auront pas la berlue lorsqu'ils seront en face des villes de ce continent qu'ils seront peut-être appelés à bombarder tôt ou tard. Que, s'ils lisent les récents journaux de l'Union, afin de s'édifier sur les qualités militaires de nos voisins, et sur l'esprit de discipline de leur armée, les petits jaunes ne seront pas fâchés de savoir, (eux, chez qui l'amour de la patrie est un culte), que du 30 juin 1905 au 30 juin 1906, six mille deux cent cinquante-huit soldats américains ont déserté, abandonnant à leur glorieuse destinée les régiments auxquels ils appartenaient. Ce qui prouve que les Suisses de notre époque ne valent pas toujours ceux d'antan, car, nul n'en ignore, les Américains paient bien leurs soldats et les choient encore plus que les Anglais, ce qui est tout dire.

BOCANEGRA

Nouvelle inédite, écrite pour l'Album Universel



Bocanegra était laid, ce n'était pas sa faute. Pourtant on l'aurait cru en le voyant si gêné, si mal à son aise en présence des jeunes filles du "rancho";

ça devait être sa faute, puisqu'on lui reprochait d'avoir un nez et une bouche aussi drôles. Bon par nature, incapable de faire du mal à qui que ce soit, il était devenu triste et presque misanthrope à force de se voir tourner en ridicule, et, fuyait la compagnie des jeunes gens de son âge.

Tous les jours, de bon matin, il conduisait vers le "llano" ou le "monte" le troupeau de chèvres dont son père lui avait confié la garde. Il ne revenait à la maison que le soir, au soleil couchant. Ses chèvres étaient ses amies, il les connaissait toutes, leur donnait des noms. Elles folâtraient autour de lui, quelques-unes même se couchaient à ses pieds, à l'ombre de l'arbre où il se reposait quand le soleil était au milieu du jour. Marcher, parler à ses chèvres, s'amuser seul dans le bois ou avec son chien, rêver ou dormir, tel était son travail. A quoi pouvait bien penser un grand garçon de son âge? Il avait vingt-quatre ans. A quoi pouvait-il rêver? A l'amour? Au mariage? Toutes les filles lui riaient au nez. Et, pourtant, il pensait à cela. La laideur du corps n'empêche pas le coeur de sentir et d'aimer, et si ses chèvres et son chien avaient pu parler, ils auraient rapporté au rancho le nom qui, souvent, dans ses rêves, s'échappait de ses lèvres; Manuela Baldez aurait su qu'elle était aimée de lui. Bien

Un jour, que celui-ci était dans le "monte", couché à l'ombre d'un ébénier et s'amusant avec son chien; tandis que ses chèvres éparpillées autour de lui mangeaient les jeunes pousses des "chapparros" et les "tunas" des cactus; il vit venir vers le bois Manuela avec sa mère, sa petite soeur et Pablo, son novio. C'était un samedi soir. Depuis qu'il travaillait à Longsboro, Pablo Arroyos avait coutume de venir, ce jour-là, au rancho. Ils s'avançaient en causant et furent bientôt auprès de Bocanegra qui, les voyant venir, s'était levé, et dont le coeur battait avec violence. "Comment vas-tu, Bocanegra?" lui dit Manuela en le saluant.—Bien, bien, merci, répondit celui-ci, sans oser lever les yeux vers elle. — Je te présente mon novio, ajouta-t-elle en souriant." Le pauvre pastor garda un moment le silence, puis, impuissant à se maîtriser, il soupira, répéta le nom de Pablo Arroyos, et, tandis que Manuela se mettait à rire de le voir si gauche, si gêné, il leva les yeux, la regarda et dit, comme avec reproche: "Il est ton novio..."

Pablo qui, jusque-là silencieux, avait suivi ce court dialogue avec joie, riant aux éclats avec la mère et la petite soeur de Manuela, s'approcha de Bocanegra et, lui tapant sur l'épaule, lui dit avec une ironique tristesse: — "Eh! quoi? cela semble te faire de la peine, tu soupîres."

"Maimerais-tu, toi aussi, Bocanegra", exclama dans son fou rire, Manuela. Et tandis qu'il restait, humilié, abasourdi par tout ce qu'il voyait et entendait, la bande de ses tourmenteurs s'éloigna. Soudain, excité par cette gaieté qui le martyrisait, Bocanegra s'élança à la suite de Manuela et la saisissant par le bras, l'obligea à s'arrêter; puis, il fixa sur elle ses

des parents de Manuela; et, l'on ne parlait pas encore du mariage des deux novios. Au contraire, les relations n'étaient plus aussi intimes. Pablo, d'abord, irréprochable dans sa conduite et ses paroles, était devenu un objet de critique, on parlait de lui dans le Rancho. Des jeunes gens qui travaillaient à Longsboro, avaient rapporté, en moindres choses, l'avoir vu jouer à la "baraja" (jeu de cartes) et boire beaucoup de "mezeal". Était-ce vrai? Je n'en sais rien. Mais, ces racontars avaient fait beaucoup de peine à Manuela, et bien des discussions s'étaient élevées entre elle et son novio. Ses parents ne le recevaient plus avec autant d'empressement que les premiers jours et même Juan, son frère, semblait le fuir.

Tandis que Pablo Arroyos tombait en disgrâce dans la famille de Manuela, Bocanegra y gagnait en sympathies. Son amour pour Manuela, les choses qu'il entendait raconter sur Pablo, lui avaient donné du courage et, par mille petites politesses, il s'était assuré l'entrée du jacal de sa bien-aimée. Celle-ci, bien que contrariée par les bruits qui couraient sur le compte de Pablo Arroyos, l'aimait quand même. Elle ne riait plus, cependant, de la laideur de Bocanegra, se rappelant toujours que celui-ci l'aimait, bien que d'un amour insensé et sans espoir. Il était simple, il était bon, elle le sentait et lui montrait de la sympathie, c'était tout. Ce "c'était tout" était néanmoins le bonheur du pastor; car, n'être plus repoussé de celle qu'il aimait, ne plus être tourné en ridicule par elle, lui donnait l'espoir d'obtenir ce qu'il avait si souvent rêvé. Il était, maintenant, plus actif, plus gai. Il avait demandé à son père la permission de bâtir un jacalito près du monte où



Il devait passer devant la maison que Bocanegra venait d'achever.



Jacal des parents de Manuela.

sûr, elle aurait ri de tout son coeur, et se serait bien amusée de la chose avec ses amies. Mais les chèvres et le chien, comme Bocanegra, gardaient leur secret. Manuela n'était pas jolie, non plus, mais pouvait-elle être aussi laide que lui? D'ailleurs, elle avait un novio. Il s'appelait Pablo Arroyos. Il était à peu près du même âge que Bocanegra, une année de plus peut-être. Elle l'avait connu à Beeville, quand avec deux de ses frères, elle y était allée à la "pizca del algodón" (récolte du coton) l'année auparavant. Tout dernièrement, il était arrivé au Rancho, et, après y avoir passé quelques jours, s'était engagé comme ouvrier à Longsboro, petite ville naissante sur la ligne du nouveau chemin de fer d'Hidalgo, où une riche compagnie américaine construisait un grand canal pour l'irrigation de ses vastes domaines.

Pablo Arroyos ne connaissait pas Bocanegra, mais, dès sa première visite au Rancho et surtout au jacal de Manuela, le pauvre pastor le connut, lui. Ce lui fut un sujet de grande tristesse de voir la Manuela de son coeur, de ses désirs, de ses rêves, avec cet étranger qu'elle semblait aimer. Pablo devint comme un poignard dans la plaie vive de son coeur. Certes, des deux amoureux de Manuela, il était le plus aimant et le plus sincère. Pablo avait eu tant de novias, déjà. Puis, bien que ses paroles fussent agréables, elles avaient un je ne sais quoi qui semblait étrange; ses yeux, pour un observateur, révélaient un coeur égoïste. Mais il était beau garçon. Bocanegra était laid.

deux grands yeux pleins d'angoisses, et, d'une voix grave presque solennelle, il dit ces simples mots: "Oui, je t'aime!" Soit qu'elle fût saisie, surprise par la gravité de sa voix, ou par l'expression de ses yeux, Manuela cessa de rire, resta muette, et comme toute honteuse ou confuse, s'éloigna avec ceux qui l'accompagnaient, sans avoir même osé lever les yeux, pour dire adieu au pauvre pastor. Pablo lui offrit son bras, et lui dit: "Eh! bien, Manuela, je te fais mon compliment pour ton amoureux, et riant, il ajouta, j'ai peur que ses charmes gagnent ton coeur... Je vais devenir jaloux. Elle lui répondit en riant aussi, mais son rire n'était plus aussi moqueur, elle pensait, malgré elle, à la déclaration si simple, si grave et passionnée de Bocanegra.

Celui-ci, debout, immobile, les suivit longtemps des yeux, autant qu'il put les voir; et, quand ils disparurent au tournant du sentier, il se mit à suivre le chemin qu'ils venaient de parcourir, mais lentement, presque machinalement, ne prêtant aucune attention à quelques-unes de ses chèvres aimées qui venaient se frôler contre lui. Au tournant du sentier, il s'arrêta. Il les voyait encore. Mais, soit qu'il se rendit compte de l'inutilité de son désir de les suivre plus loin... il ne les regarda qu'un instant, et revint tristement s'asseoir à l'ombre de l'ébénier.

Il y avait déjà près de trois mois que Pablo Arroyos venait, chaque samedi soir, au rancho; et qu'il passait le dimanche dans le "jacal"

il avait coutume de paître ses chèvres, sur le bord d'une "resaca." Au lieu de flâner, maintenant, et de dormir tout le jour, à l'ombre des ébéniers ou des mesquites, il laissait la garde de ses chèvres à son tout petit frère Adrian qu'il prenait avec lui, et, travaillait à sa future maison. On ne savait que penser, chez lui, de ce changement subit dans sa nature jusque-là si endormie et craintive; son père, sa mère, ses frères et soeurs en étaient tout surpris. Pourquoi fais-tu ce "jacal", lui dit, un jour, son père; vas-tu te marier?" "Quien sabe", répondit-il, il se peut. Et l'on causa dans la maison. Et l'on causa dans le rancho... Qui pouvait bien être la novia de Bocanegra si laid, si affreux? Les jeunes filles furent taquinées et en firent des gorges chaudes. Manuela riait comme les autres, en leur présence, mais elle le regrettait toujours quand elle se retrouvait seule, sentant, dans son coeur, que le pauvre pastor ne méritait pas cette disgrâce. Bocanegra, lui, laissait dire, laissait rire. Il travaillait, bâtissait son "jacal", déboisait le "monte" tout à l'entour, et préparait la terre comme s'il avait l'intention de la cultiver...

Déjà l'on était en automne. Six mois s'étaient écoulés. Pablo Arroyos résolut, un jour, d'en finir et de demander la main de Manuela à ses parents. Il sentait qu'attendre plus longtemps lui était défavorable et que le meilleur parti, pour lui, était de se marier maintenant et de s'en retourner chez lui, à Beeville, avec

sa femme. Donc, un samedi, vers les trois heures de l'après-midi, il s'achemina vers le rancho. Il devait, dans son chemin, passer le long de la résaca, et devant la maison que Bocanégra venait d'achever. La journée avait été chaude, étouffante. De gros nuages noirs montaient à l'horizon, tout chargés d'orage. Au Texas, les orages, les "chuvascos" ou tempêtes s'élèvent subitement, et, dans un instant, éclatent avec violence. Pablo avait pensé pouvoir atteindre le rancho avant l'arrivée de l'orage, mais il n'avait pas fait la moitié du chemin, que la pluie se mit à tomber avec force, tandis que des éclairs et des coups de tonnerre sillonnaient les nues. Il hâta le pas, sachant que le jacal de Bocanégra n'était pas très éloigné et voulant y chercher un abri.

Bocanégra surpris, lui aussi, par l'orage, s'était retiré dans sa maison avec son petit frère. Le troupeau s'était entassé dans un coin de l'enclos, sous une espèce de toit fait de grandes herbes et de tiges de maïs.

Pendant que bien à l'abri du mauvais temps, ils se préparaient à faire un peu de café, et même à passer la nuit, s'il était nécessaire, Pablo tout trempé de pluie s'avancait péniblement au travers du "monte." Le vent qui soufflait lui fouettait les yeux de pluie. Les "chapparros" épineux courbés, agités en tous sens, s'accrochaient à ses habits, la terre, espèce de glaise noire, s'attachait à ses gros souliers de travailleur et rendait sa marche très fatigante. Aussi, ce fut avec un soupir de soulagement qu'il aperçut non loin de lui, le jacal de Bocanégra. Il sentit les forces lui revenir et fit des efforts pour accélérer sa marche.

Déjà, il avait atteint l'ébénier sous lequel il avait vu, pour la première fois, Bocanégra dont il avait tant ri, quand, soudain, étrangeté du sort, un éclair brilla, un coup de foudre retentit, et l'arbre en partie soulevé de terre, vint s'abattre sur le malheureux Pablo qui, avec un cri affreux, disparut sous les grosses branches qui broyèrent son corps.

Dans le jacal, Bocanégra et son frère entendirent avec terreur le tonnerre qui leur semblait être tombé tout près de la maison... Ils entendirent aussi le cri d'angoisse de Pablo... Quand leur stupeur fut passée, Bocanégra ouvrit la porte, jeta un regard vers le troupeau de chèvres qui, tout effrayées, se pressaient l'une contre l'autre et tremblaient. La pluie tombait à

torrent, signe que l'orage touchait à sa fin... En effet, au bout de quelques instants, le vent se calma, et la pluie, peu à peu, cessa de tomber. Tout autour de la maison était une mare d'eau, au travers de laquelle les chèvres commencèrent à s'éparpiller. Bocanégra remarqua que l'ébénier qui se dressait non loin de la maison était brisé... il se rappela le coup de foudre qu'il avait entendu et le cri horrible qui avait retenti presque en même temps... Il dit à son petit frère de l'attendre, qu'il allait voir l'ébénier que la foudre avait frappé. Pataugeant dans l'eau et la boue, il se dirigea vers l'arbre. Il n'en était qu'à quelques pas, quand il entendit une faible voix qui exhalait des gémissements. Il s'avança le coeur tout saisi de crainte et de pitié, et vit l'infortuné Pablo gisant sous une des plus énormes branches de l'arbre. Devant son rival écrasé, mourant, il ne lui vint pas à l'esprit un seul mouvement de contentement; une immense pitié, au contraire, remplit toute son âme. Il s'approcha du malheureux; essaya de le dégager, mais tous ses efforts demeurèrent inutiles. Pablo, comme absorbé par sa douleur, la poitrine défoncée, semblait inconscient des efforts de Bocanégra, et ne faisait que gémir. Celui-ci, voyant que le seul moyen de dégager le corps de Pablo était de couper la branche qui le retenait prisonnier courut au jacal et, ayant dit à son frère l'affreux accident qui était arrivé, ils revinrent tous les deux auprès de l'ébénier. Après avoir coupé la branche meurtrière, ils retirèrent le corps sanglant de Pablo d'entre le branchage qui faisait aussi obstacle, puis, avec mille précautions, le transportèrent tout inconscient, dans le jacal.

L'enfant fut envoyé au rancho et chez les parents de Manuela pour annoncer la triste nouvelle. Bocanégra, pendant ce temps, essaya de ramener le blessé à sa connaissance. Il lui donna à boire un peu de mezeal qu'il avait de réserve dans une espèce de gourde pendue à un clou de la muraille.

Après bien des efforts de sa part, Pablo ouvrit les yeux. Ses premiers mots furent ceux de la douleur: oh! que je souffre! et, ses mains se portèrent sur sa poitrine... Puis entendant, voyant Bocanégra près de lui, il le reconnut. Un sourire vint presque naître sur ses lèvres, il l'appela: "Bocanégra... merci!..." et, sa bouche se crispant encore sous l'effet de

sa souffrance, il murmura avec angoisse: J'ai soif... oh! que je souffre!... Je brûle, à boire! à boire!" Bocanégra avait des larmes dans les yeux. Ayant épuisé ce qui lui restait de mezeal, il présenta à Pablo une tasse d'eau, qu'il alla chercher dans la mare formée par l'orage, au milieu de l'enclos... Il y avait près d'une heure que l'enfant était parti. Bocanégra était en train d'essuyer la sueur froide qui perlait au front de Pablo, quand, soudain, pâle, toute essoufflée et hors d'elle-même, Manuela parut sur le seuil du jacal. Elle s'arrêta, comme interdite, en voyant Bocanégra qui, ne s'étant pas aperçu de sa présence, exerçait son office de garde-malade et murmurait au blessé des paroles d'encouragement et de résignation chrétienne. Puis, elle entra doucement, et, tandis qu'au bruit de ses pas, il levait les yeux et la reconnaissait, elle poussa un cri d'horreur en voyant le pauvre Pablo, les yeux déjà voilés par le travail de la mort et dont la poitrine, où suintait le sang, était défoncée, affreuse à voir. Bientôt d'autres personnes du Rancho, les parents de Manuela arrivèrent. On avait envoyé chercher le Padrecito, dans un rancho voisin, où il était de passage. Mais il semblait bien que tout serait fini avant son arrivée. Tout à coup, Pablo fit signe qu'il voulait parler. Bocanégra se pencha vers lui pour entendre sa faible voix. "Manuela! disait-il, viens, Manuela! — Bocanégra fit signe à celle-ci de s'approcher — Manuela! répéta le moribond en tournant les yeux vers elle, Dieu m'a puni... Je ne méritais pas d'être ton novio. Manuela! je me suis moqué de Bocanégra... Lui... il est bon... Manuela!... Bocanégra!..." Il n'acheva pas ce qu'il voulait dire. Il avait parlé lentement, avec difficulté, entremêlant ses paroles de gémissements... Quand le prêtre arriva, il n'eut que le temps de donner l'absolution et l'extrême-onction à l'infortuné qui mourut en proie à d'affreuses souffrances...

Une année après ces événements, Bocanégra épousait Manuela. Celle-ci avait fini par reconnaître que la beauté du coeur l'emporte sur celle du corps, et que, pour être heureux, il suffit de s'aimer. Bocanégra était laid, ce n'était pas sa faute. Chose étrange, leur premier bébé, fut un gros garçon tout frais, tout rose et... joli comme un amour.

PADRE ALBERTO, O. M. I.

CONQUISE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE,
PAR OSCAR LE MYRE

Dans l'usine où l'activité règne, l'industriel Jean Sauvé se promène avec sa fille Marguerite, superbe blonde aux yeux bleus. Il lui explique le fonctionnement des machines et les détails de cette industrie qui a fait de lui un millionnaire envié, de sa fille une des plus riches héritières de Montréal. Les ouvriers se découvrent avec respect devant eux.

Arrivés auprès d'un groupe, Jean Sauvé va vers un jeune contremaître à la figure intelligente:

—Bonjour, Dalbret!

Le jeune homme s'incline. Marguerite répond à son salut par un mouvement de tête presque imperceptible.

—Et votre machine, où en est-elle?

—Je compte avoir fini mon modèle demain et pouvoir vous en expliquer le mécanisme, si vous le voulez bien.

—Certainement, mon ami, je serai toujours à votre disposition. A propos, je voulais vous parler, Dalbret. Depuis bientôt cinq ans que vous êtes à mon service, il est temps de vous dire que je suis très content de vous.

A cet éloge que lui adresse le patron devant tous les ouvriers et devant sa fille, Maurice se sent rougir et va pour balbutier un remerciement, mais M. Sauvé ne lui en laisse pas le temps:

—Si comme je l'espère, poursuit-il, vos expériences réussissent, je suis disposé à vous aider. Vous n'avez pas les moyens de faire breveter votre machine, eh bien! je vous les fournis; vous faites profiter mon usine de votre invention et je vous donne une part dans les bénéfices. Cela vous va-t-il?

—Mais c'est une association que vous m'offrez là, répond Dalbret interdit.

—Eh bien! acceptez-vous?

—Ah, monsieur, je n'ose croire à ce qui m'arrive!

—Au revoir Dalbret, à demain, je vais préparer un petit traité que nous signerons en fumant un bon cigare. Je vous attendrai à trois heures.

Et, faisant un petit geste amical à Dalbret rouge de bonheur, il reprend sa route avec sa fille.

Maurice Dalbret appartenait à une bonne famille de Montréal. Son père l'avait placé au collège Sainte-Marie, où il eut vite fait de gagner la première place de sa classe, qu'il conserva jusqu'au jour où survint l'événement terrible qui devait influer sur sa vie tout entière.

Son père et sa mère moururent, emportés tous les deux à quelques mois d'intervalle.

Resté seul au monde, sans ressources et sans parents, Maurice eut un moment de profond découragement. Le recteur du collège, qui avait découvert en lui une intelligence d'élite, lui offrit gratuitement sa dernière année d'études, mais, ne voulant rien devoir à des étrangers, Maurice dit adieu à ses illusions et résolut, à dix-sept ans, d'apprendre un métier. Il se présenta donc un matin chez M. Sauvé.

Après avoir écouté son histoire, le patron lui offrit une position dans ses bureaux, mais Maurice répondit qu'il préférerait entrer chez lui comme simple ouvrier. Tout en s'étonnant fort de cette demande de la part d'un jeune homme qui manifestait une excellente éducation et des capacités supérieures, M. Sauvé n'osa objecter à cette demande. Mais il ne cessa de s'intéresser à ce jeune homme. Il le suivit dans ses travaux, et, après deux années d'essai, le nomma contremaître, position qu'il occupait encore au moment où commence notre récit.

Lorsqu'il sut que Maurice avait imaginé une nouvelle machine perfectionnée qui devait, selon toute apparence, révolutionner son industrie, et comprenant de quel secours elle serait pour lui et tout le bien qu'il pourrait tirer de

l'intelligence de Maurice, il résolut de faire bénéficier sa maison de la nouvelle invention en s'attachant l'inventeur à titre d'associé. Cela explique le langage qu'il venait de tenir à Maurice et l'intérêt qu'il prenait à ses essais.

Après avoir laissé Maurice sous le coup de la surprise causée par ses paroles, M. Sauvé marcha quelque temps en silence avec Marguerite. Au bout de quelques pas, celle-ci lui dit:

—Comment, mon père, vous voulez faire de cet homme votre associé?

—Certainement!

Elle ne put s'empêcher de répliquer avec un geste de dédain non équivoque:

—Un ouvrier!

—Un ouvrier, soit; mais un caractère, et ils sont si rares, aujourd'hui, qu'il vaut la peine de les aider à se développer. Crois-moi, Marguerite, je m'y connais en hommes, et celui-là est de la trempe de ceux qui vont loin. D'ailleurs, je commence à me faire vieux, et je ne crois pas connaître d'homme plus apte que Dalbret à continuer cette industrie que j'ai créée et qu'il serait vraiment malheureux de voir périr. Et puis, tu vas bientôt penser à te marier.

—Me marier? J'ai bien peur que ce ne soit lent à venir, mon père, je me suis fait un idéal de mari qui ne se trouve pas facilement. Je ne veux pas abandonner la vie que je mène. Il faudra donc que celui que je choisirai soit riche ou capable de le devenir. Et puis je ne veux pas marier un de ces fats qui tournent autour de moi et n'en veulent qu'à ma dot. Je veux un homme d'énergie, chose très rare, et qui m'épousera pour moi-même. Enfin je suis assez riche, mon père, pour me payer le luxe d'un mari que j'aimerai, et comme ceux que je connais ne me disent rien, ne parlons donc plus mariage pour le moment.

Quelques jours plus tard, Maurice, maintenant

membre de la raison sociale Sauvé et Dalbret, se promenait en pensant à sa nouvelle situation, lorsqu'il rencontra Mademoiselle Sauvé. Ne pouvant l'éviter, elle se contenta de lui adresser un salut plutôt froid. Maurice allait passer outre, lorsque Marguerite se ravisa :

—Je ne vous ai pas encore félicité de votre nouvelle position, monsieur Dalbret. Cela a dû vous rendre fier de devenir patron.

—Fier? oui, mademoiselle; mais d'une fierté qui n'exclut pas le sentiment de mon peu de valeur. Je n'oublie pas que c'est à la bonté de votre père que je dois ma nouvelle situation. Et puis, vous le dirais-je, malgré le poste où j'ai été élevé, je suis resté ouvrier par le coeur. J'aime cette classe où j'ai vécu si longtemps. J'aime ces humbles travailleurs qui suent sang et eau pour apporter un peu de pain à leur famille et qu'on traite avec trop de mépris.

—Vraiment! C'est très beau ce que vous dites là. Vous les défendez très bien vos ouvriers! Mais vous ne voudriez pas, je suppose, qu'on traitât d'égal à égal ces hommes qui, après tout, ne sont que des mercenaires payés pour leur travail?

—Certes non, mademoiselle, je ne prétends pas cela, mais je voudrais vous faire comprendre que, sous la vareuse de l'ouvrier, bat un coeur souvent rempli de trésors. Est-ce sa faute à lui si la fortune ne lui a pas permis de se frayer un chemin dans un milieu plus brillant? Tenez, mademoiselle, rien que le ton de vos paroles suffit à me faire comprendre le cas que l'on fait d'eux. Un ouvrier, c'est une machine qu'on utilise tant qu'elle peut servir, mais à laquelle on n'accorde pas même un regard lorsqu'elle est devenue hors d'usage. C'est une chose si petite, si humble, qu'on passe auprès d'elle sans la voir. Vous-même, mademoiselle, pouvez-vous vous défendre de n'avoir pas vu, dans vos ouvriers qui ont tous contribué pour leur part à votre fortune, autre chose que des parties de ce mécanisme compliqué qui compose les usines, avec cette différence, toutefois, que l'ouvrier n'a pas ce poli, ce luisant qui fait que l'oeil se complait à regarder l'outillage bien clair et passe indifférent sur celui qui le met en mouvement.

—Allons, je vois que si vos compagnons ont perdu un camarade, ils ont du moins gardé un défenseur. Au revoir, monsieur Dalbret.

Et, hautaine, elle continua sa route. Cependant cette franchise d'accent chez le jeune homme le rendit plus intéressant aux yeux de Marguerite. Elle ne fuyait déjà plus à son approche et prenait plaisir à ces entretiens où Maurice se révélait tous les jours plus causeur. Elle s'aperçut bientôt qu'il devait y avoir dans cette nature loyale, de ce quelque chose de noble et de grand qu'on ne découvre que chez les natures d'élite et qu'elle n'avait encore remarqué chez aucun des nombreux admirateurs qui tournaient autour de sa fortune. Elle en vint, malgré elle, à s'intéresser à ce jeune homme qui ne craignait pas d'aller à l'encontre de ses théories parfois fausses, et qui ne lui disait jamais un mot d'amour. Elle se fit plus conciliante avec lui et en vint même à rechercher ces entretiens journaliers où elle découvrait toujours en Maurice des qualités nouvelles qui le lui rendaient de plus en plus sympathique. Elle ne put s'empêcher d'établir une comparaison entre Maurice et les gandins qui tournaient autour d'elle, et cette comparaison fut toute à l'avantage de Maurice. Elle aimait maintenant les causeries à deux, qui la reposaient des plates banalités des salons. De là à l'amour il n'y avait pas loin, et la distance fut vite franchie. Maurice voyait le changement qui s'opérait chez la jeune fille et s'en réjouissait intérieurement. Il aimait Marguerite depuis longtemps, mais, sentant quelle distance les séparait l'un de l'autre, il faisait tout en son pouvoir pour étouffer ce sentiment qu'il se croyait interdit. Un jour vint cependant, où Marguerite ne put se défendre de l'aimer. Dès lors, les entretiens changèrent de sujet et Maurice, craignant de voir ses sentiments découverts, s'éloigna petit à petit de Marguerite. Celle-ci s'étonna d'abord de cet éloignement auquel elle cherchait vainement une cause, puis, après deux ou trois rencontres que Maurice abrégait et où il se montrait d'une froideur systématique, elle s'offensa de ce brusque changement et ne chercha plus à le revoir.

L'hiver était arrivé. Elle reprit sa vie de plaisirs et de fêtes. Mais un grand changement s'était opéré en elle. Ceux qui l'avaient connue, légère et le rire aux lèvres, s'étonnèrent de la voir soucieuse et comme inquiète, puis, pour

un rien, éclater d'un rire fou, d'un rire sonnante faux et faisant mal à entendre.

L'hiver se passa ainsi, de fête en fête, de plaisir et plaisir. Elle revint à ces soirées tous ses anciens prétendants qui gardaient l'espoir de la fléchir. Mais ils perdirent leurs efforts. Elle ne leur refusait jamais une valse, mais, lorsque le valseur devenait trop hardi, elle avait une façon de le regarder qui lui donnait froid, et, prétextant la fatigue, elle abandonnait la danse et se retirait dans un angle du salon où elle restait de longs instants pensive, regardant de ses yeux devenus vagues, les couples qui passaient, indifférente à tout ce bruit qui autrefois faisait son bonheur. Peu à peu, la lassitude la prit, elle se sentit fatiguée de cette contrainte continuelle. Un désir fou de reprendre sa vie passée et les longs entretiens d'autrefois s'empara d'elle. Elle voulut revoir celui qu'elle avait essayé d'oublier et qu'elle ne pouvait se défendre d'aimer. Elle alla trouver une amie chez qui une soirée devait avoir lieu, et, sans qu'elle parût y attacher aucune importance, elle poussa cette dernière à adresser une invitation à Maurice.

Maurice ne sut d'abord s'il devait accepter, mais, sachant que Marguerite s'y rendrait, et désireux de la revoir, il se décida enfin à accepter. Marguerite sentit une joie immense s'emparer d'elle lorsqu'elle l'aperçut s'avancer vers elle, très noble et très à l'aise sous l'habit noir qu'il portait à merveille. Lui, quand il vit ses grands yeux se fixer sur les siens avec un reproche, oublia tout, heureux de sentir près de lui et d'emporter dans une valse celle qu'il aimait de toute son âme. Bientôt tous les regards se portèrent sur ces deux valseurs qui tournaient sans se lasser. Mais sentant tous les



Je n'oublie pas que c'est à la bonté de votre père que...

regards peser sur eux, ils se retirèrent à l'écart, heureux de se retrouver seuls au milieu de tout ce bruit. Sur leur passage, une vieille dame qui les regardait, murmura à sa voisine: "Quel beau couple"! Ils entendirent et le regard qu'ils échangèrent était, malgré eux, tout brillant d'espérance. Mais ce regard avait suffi à Maurice pour remarquer la pâleur de la jeune fille:

—Comme vous êtes pâle! ne put-il s'empêcher de lui dire.

—Je me sens fatiguée, voulez-vous me ramener chez moi?

Sa voix était suppliante, il comprit qu'elle était lasse et répondit:

—Je vais chercher votre voiture.

—Non, non, nous irons à pied, cela me fera du bien.

Ils partirent, et marchèrent quelque temps en silence. Soudain, timide, les yeux baissés, elle lui demanda:

—Pourquoi n'avez-vous plus voulu causer avec moi, l'an dernier?

Lui, gêné, ne sachant que répondre, se taisait; elle reprit:

—Vous m'en vouliez, n'est-ce pas, de mes paroles dures envers vos amis?

Il répondit:

—Non, mademoiselle, non, je vous jure.

—Mais, alors, c'est donc que vous me détestiez?

—Vous détestez! Vous!

Alors, incapable de se contenir plus longtemps, il oublia tout, laissa parler son coeur:

—Vous détestez? Mais je vous aimais de toute la force de mon âme, et c'est parce que je vous aimais que j'ai fui, ne voulant pas vous laisser croire que j'en voulais à votre fortune. Oui, je vous aimais éperdument, follement. J'ai tout fait pour arracher de mon coeur cet amour

défendu; mais quand je vous ai vue, tout-à-l'heure, si belle sous l'éclat des lustres, je n'ai pu retenir le secret qui m'étouffait. Je vous aime, Marguerite, à quoi bon vous le cacher plus longtemps, je vous aime de tout mon pauvre coeur que cet amour brisait et qui ne vivait que pour lui.

Elle tourna vers lui ses grands yeux où des larmes coulaient lentes, et lui souriant à travers ses pleurs, elle laissa tomber sa main dans cette main loyale qui s'était refusée si longtemps, et, dans un murmure:

—Moi aussi, je vous aime!

Maurice, éperdu, saisit cette belle main, et, la couvrant de baisers:

—Vous m'aimez! dites-vous. Est-ce un rêve, ou bien voulez-vous vous jouer de moi?

—Non, mon ami, je vous ai jugé si différent de tous ceux que je connaissais que je me suis laissé prendre au charme de ces entretiens qui m'ont manqué bien souvent, cet hiver. Puis quand vous avez fui, j'ai cru que vous me détestiez à cause de mon caractère et je vous en ai voulu. J'ai essayé de vous oublier, mais je n'ai pas pu. Je me suis sentie si lasse de tout, du bruit, des fadeurs dont on m'accablait! Alors, j'ai voulu vous revoir. Me pardonnerez-vous?

—Vous pardonner? Je t'aime!

Ils étaient arrivés chez elle. Elle ouvrit la porte, et, lui tendant la main, lui dit bonsoir. Il s'enfuit ivre de joie et de bonheur.

Un mois plus tard, Madame Dalbret, au bras de son mari, parcourait les ateliers où tous les ouvriers les saluaient avec joie. Elle s'arrêta à l'endroit où elle l'avait vu pour la première fois:

—Je devais cette visite à vos amis, mon cher Maurice, pour effacer mes paroles de l'an dernier. Je voulais vous dire ici que j'aime maintenant vos ouvriers que j'ai trop longtemps méconnus.

Lui, pour toute réponse, serra plus fort la main de son épouse, et ils continuèrent leur route, salués par tous les braves ouvriers qui voyaient sans jalousie leur ancien compagnon devenu maintenant leur patron.

OSCAR LE MYRE.

Montréal, novembre, 1906.

LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante. Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps. La cour au puits sonore et la vieille servante, Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre, Où nymphes et bergers dansent au fond des bois; Aux heures du soleil couchant on croit sur-
[prendre Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épinette Parfois un long soupir monte et fuit au hasard, Comme un écho des jours où, pimpante et jeu-
[nette, La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la
[chambre. Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor: Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre, D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées, Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet, Une fleur sèche y dort depuis soixante années: Le livre, c'est Zaire, et la fleur, un oeillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume, La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil... Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume La couleur de sa joue et l'éclat de son oeil?

Elle penche son front jauni comme un ivoire Vers l'oeillet, qu'elle a peur de briser dans ses
[doigts: Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire, Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée Dans le vieux livre noir par la main d'un ami, Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée La page où soixante ans l'oeillet rouge a dormi.

ANDRÉ THEURIET,

de l'Académie Française

AU PAYS TURC

Abd-ul-Hamid, le Sultan rouge, le chef des croyants, le souverain maître de l'Islam, est, dit-on, gravement malade. Dans quelques mois le successeur de l'infortuné Abd-ul-Aziz, quittera la scène de ce monde, où les chrétiens d'Orient, si persécutés durant ses trente ans de règne, ne le regretteront pas, car, affirme le médecin particulier du Sultan, les jours de ce prince sont comptés. Il nous semble donc opportun d'évoquer le cadre où vécut l'autocrate turc, en donnant la belle page que voici, qui, d'une plume fidèle et pittoresque, décrit Constantinople, depuis 1453 aux mahométans.

CONSTANTINOPLE, qui eut des vicissitudes telles qu'aucune ville n'en a jamais connu de pareilles, se révèle aujourd'hui à nous comme une ville de paix et de rêverie. Si l'on quitte un instant l'agitation et le bruit des faubourgs européens de Galata et de Péra, la douceur calme de la vraie ville turque, Stamboul, vous saisit davantage par un contraste plus vif, et là, dans les coins que n'a pas envahis la civilisation européenne, la vie modeste du peuple et les spectacles qui s'offrent à votre vue, mosquées, fontaines, champs des morts, tout vous remplit de surprise.

Si vous arrivez devant Stamboul par la mer, ce qui vous frappe tout d'abord, ce sont les innombrables coupes et minarets qui dominent la ville, écrasant les petites maisons de bois qui, pour la plupart, n'ont pas plus d'un étage et vous donnent tout de suite une idée de l'intense foi religieuse de son peuple.

Stamboul est la ville des mosquées, elle en compte trois cents; chaque mosquée a sa coupole centrale et ses petits dômes environnants, puis ses deux, ou quatre, ou même six minarets qui se dressent dans le ciel comme des cierges immenses couverts d'un éteignoir. Ce sont même là, on peut le dire, les seuls monuments dont les Turcs aient su doter leur capitale, et encore allons-nous voir jusqu'à quel point ce peuple peut revendiquer pour lui l'originalité de ces temples.

Quand les Turcs arrivèrent à Constantinople en 1453, et qu'ils prirent la ville, ce fut un pillage général des palais et des temples que les Constantin et les Théodose avaient élevés au centre de leur grand empire. Dans cette fureur de destruction, c'est à peine si quelques édifices furent épargnés : parmi les rares que nous pouvons encore contempler, se trouvent l'ancienne église du monastère Chora, aujourd'hui la mosquée Khaïrveh, l'église des saints Serge et Bacchus appelée communément la petite Sainte-Sophie, et enfin la splendide Sainte-Sophie elle-même, qui a résisté à tous les tremblements de terre et incendies, aussi bien qu'aux déprédations humaines.

Les trois églises que je viens de citer furent immédiatement converties en mosquées par les Musulmans. Mais le culte de Mahomet ne se satisfaisant pas du luxe inouï qui s'étalait à l'intérieur, on détruisit les images, on recouvrit les parties en or d'affreux badigeonnages, et des minarets furent élevés aux angles, donnant, à la vérité, à ces constructions massives, un aspect de plus grande légèreté.

Je n'insisterai pas sur Sainte-Sophie, qui est le but de tous les touristes en Orient. Mais, si le voyageur borne ses visites à cette église, il ne connaîtra pas le charme pittoresque de la mosquée, assise au cœur de la cité turque, entourée de son cloître sévère, égayée par la verdure de ses platanes. Qu'il aille, par exemple, faire le tour de l'Ahmédieh, qui fut bâtie par le sultan Ahmed: bien dégagée sur la place de l'At-meïdan (l'ancien hippodrome de Byzance), elle lance vers le ciel ses six minarets aux balcons sculptés; sa coupole centrale est entourée d'une infinité de coupes plus petites qui descendent en étages, donnant à l'ensemble l'aspect le plus gracieux. Vue de la place, elle semble s'élever d'une forêt de verdure, qui rehausse son style sobre.

La Nouri Osmanieh, la Chah Zadé, le Bayezid surtout, lui inspireront la même admiration. Toutes ces mosquées furent élevées par des sultans désireux d'attacher leur nom à quelque édifice durable. Celles qui sont plus récentes, comme la mosquée de Mahmoud, à Tophané, imposante par ses dimensions, n'ont pas le même caractère de sobre grandeur.

Les portes sont presque toutes de style arabe, les façades des cours intérieures ne donnent l'impression d'aucune nouveauté. Si l'on veut, dans cette capitale de la Turquie, chercher la trace d'un art vraiment original, c'est auprès de certaines fontai-

nes qu'il faut se rendre, soit qu'elles s'érigent en monuments isolés dans une cour, sur une petite place, soit qu'elles aient été creusées dans une muraille, tranchant de leurs vives couleurs et de leur architecture fouillée sur la surface plane et blanche.

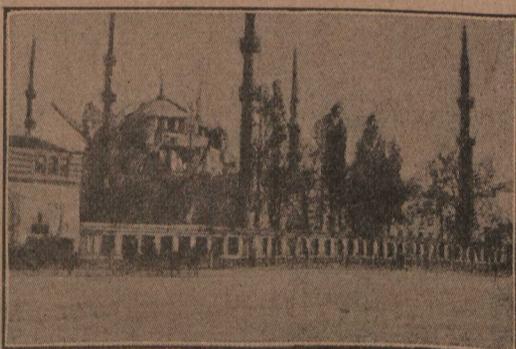
Un petit édifice, dont s'enorgueillit à juste titre le peuple turc, un vrai bijou, c'est cette fontaine d'Ahmed, située derrière Sainte-Sophie et près d'une des grandes portes de l'enceinte du Vieux-Séraï. La fontaine est en marbre blanc, sa forme carrée est corrigée par des rotondes en saillie qui, aux angles, sont creusées pour servir de réservoirs: des grilles en bronze merveilleusement ouvragé protègent ces niches, et des sébiles sont posées sur le rebord de marbre, remplies par une main invisible, offrant l'eau pure au passant. Au milieu de chacun des côtés sont creusées d'autres niches plus larges, en ogive, ornées de façades et de bas-reliefs: ce sont des abreuvoirs. Le toit, très avancé et relié aux bords, rappelle celui d'une pagode d'Extrême-Orient.



Un café turc, banlieue de Constantinople.

La couleur est admirable, surtout dans les frises de chaque côté, qui, ornementées d'or et de peinture violette et bleue, portent des inscriptions sans nombre parmi lesquelles un savant déchiffrerait les deux vers qui nous avertissent que le sultan Ahmed III termina l'édifice en l'an 1141 de l'hégire, ce qui donne à cette fontaine une antiquité de près de deux siècles. Les caractères turcs, pouvant s'allonger et s'entrelacer indéfiniment, se prêtent du reste admirablement à la décoration, et les artistes de ce pays ont su peindre leurs pierres de couleurs qui résistent aux siècles accumulés.

Quittant ce presque unique témoignage d'art turc à Stamboul, je ne saurais où conduire mon lecteur, si je n'avais la ressource des grands espaces couverts de cyprès, si communs autour de la ville et même dans son enceinte, où l'on se délasse d'une promenade sur les cailloux pointus, où l'on passe des heures à rêver et à admirer le paysage. Des jardins sans doute, direz-vous?... Non, des cimetières! Déjà Stamboul est couvert de tombes disséminées dans toutes ses parties; les unes sont enfermées dans des "turbés", jolies petites constructions de forme ronde aux toits en coupole, plus spécialement réservés aux dépouilles des anciens sultans ou tout au moins de "pachas" importants. Le plus curieux de ces "turbés" est assurément celui où reposent les corps de Sélim II et de vingt-deux de



Yildiz-Kiosque, palais du Sultan.

ses enfants; les mausolées reposent sur le sol, la tête haute, par rang de taille, celui du souverain domine tous les autres, portant comme emblème un fez orné de pierreries. D'autres tombes sont toutes nues, derrière un grillage, ou simplement posées sur le bord d'un trottoir avec une veilleuse destinée à les signaler la nuit. Et il y a aussi les grands champs des morts.

A Scutari, j'ai vu le plus grand cimetière de tout l'Occident, avec ses trois milles de longueur. Des tombes en désordre, aux pierres penchées et fendues, émane un silence reposant; aucun sentiment pénible ne vous y étirent, et vous pouvez vous y asseoir et flâner longtemps, comme font ces femmes

turques, assises en rond sur leurs talons, croquant des gâteaux et vous devisageant.

Des ânes et des moutons y broutent, il y a des tombes très vieilles, vieilles comme le temps, et en face, il y a le magique panorama de la Corne d'Or, de sorte que le cimetière devient un parc grandiose où la paresse orientale vous retient, et la rêverie alanguissante.

Ce qu'il y a de plus merveilleux en Turquie, ce n'est pas ce que l'art humain y a introduit, c'est ce que la nature a fait, par elle seule, avec les ressources de son soleil et de ses couleurs.

Le climat est, en été, d'une douceur et d'une pureté remarquable.

Malheureusement, le contact de la civilisation européenne a enlevé à la ville bien de ses côtés pittoresques: les rues sont sillonnées de lignes de tramways. Les voitures de places y circulent également.

D'autre part, les fantastiques costumes turcs que nous admirions dans les vieilles gravures du siècle passé ont fait place au prosaïque costume européen, et les Turcs ne se caractérisent plus maintenant que par le port du "fez".

Le costume des femmes a mieux conservé son caractère. Elles demeurent couvertes du "féredjé", sorte de grand manteau, et le visage voilé du "yachmak".

Mais la ville jadis si fermée des Turcs est aujourd'hui une des plus cosmopolites d'Europe.

C'est le progrès!

SIBIRIL.

Pas de Bon Dieu

Réponse d'un ouvrier à un libre-penseur

T'est un savant, moi j'suis qu'un' bête,
C'est connu, pourtant j'te l'cache pas,
Ce qu'tu m'racont'-là, ça m'embête,
Et, malgré moi, je m'dis tout bas :
Mais c'beau soleil qui nous éclaire,
Ces fleurs, ces oiseaux, ce ciel bleu,
Qui donc qui s'est chargé d'les faire ?
Dis-le-moi, si c'est pas l'bon Dieu !...

Tu me réponds que la science
Expliqu' tout ça ; c'est pour le mieux ;
Mais dans mon p'tit bon sens, moi j'pense
Qu' si c'est vrai, c'est rud'ment fâcheux.
J'sais bien qu' les heureux de la terre
S'en fichent !... Mais ceux-là, morbleu !
Qui croupissent dans la misère,
Qu'est-c' qu'ils f'ront s'il n'y a pas d'bon Dieu ?

Sous le lourd fardeau du voyage,
Quand nous fléchissons, pauvres gueux,
Pour retrouver quelque courage,
Vers le ciel nous levions les yeux.
On se disait : " Prends patience,
Là-haut, dit-on, il est un lieu
Où l'on trouve sa récompense..."
Et toi, tu m'dis qu' n'y a pas d'bon Dieu !...

Vois-tu, mon vieux, le jour où l'homme
Saura qu'il n'est plus qu'un chien,
Et qu'en... crevant il laisse, en somme,
Un peu de cendre, et puis... plus rien,
Il se dira, renforçant ses larmes :
" Amusons-nous, on vit si peu !..."
C'jour-là, faudra des gendarmes,
Pour pouvoir remplacer l'bon Dieu !...

... J'vois encore, à son heur' dernière,
Ma mère embrassant mes cheveux
Et me disant : " N'pleure pas, mon Pierre,
Un jour, on se retrouve aux cieus !..."
Moi, vois-tu, je sais que ma mère
En mourant n'mentait pas, morbleu !
Et t'auras beau dire et beau faire,
J'croirai jamais qu'n'y a pas d'bon Dieu !

UN OUVRIER,
de Villeurbanne (Rhône) France.

POUR NOS LECTRICES



Tailleur en lainage quadrillé bleu, bois et vert. Le tablier de la jupe est fait de plis piqués jusqu'au-dessous du genou; veste à basque plissée; empiècement allongé devant et derrière jusqu'à la taille. Col en velours vert; revers et ceinture en drap suède. Même parement au bas de la manche gigot. Chapeau de feutre bois. Cercle de velours vert autour de la calotte. Fantaisie de plumes nuancées vert de plusieurs tons et bois.

LA MODE ET LE DEUIL

Quelques-unes de nos aimables lectrices nous ayant demandé de les renseigner sur la mode qui régit les toilettes de deuil, et le deuil en Canada-français étant observé à la française, nous prenons la liberté de présenter un fragment d'article que nous empruntons à notre très intéressant confrère "La Famille", de Paris, sous la signature toujours hautement prise de Tante Marguerite. Nos lectrices remarqueront, ce qu'elles savent du reste, que le long voile de deuil n'est pas toujours de rigueur parmi nous, vu l'influence des modes américaines.

La Mode, qui ne veut pas perdre ses droits en aucune des circonstances de la vie, heureuses ou tristes, joyeuses ou mélancoliques, vient, à côté des usages établis et de fondation, imposer son autorité, même dans nos toilettes de deuil. La vie, qui de jour en jour devient plus ardente, plus compliquée, plus vivante même, si on peut dire, ne défend pas qu'on pleure, certes! Les larmes sont toujours et seront toujours un droit éternel. Mais, même dans ce droit des larmes et dans ce deuil, des atténuations sont apportées. Nous allons passer une rapide revue des différents degrés de toilette. La robe de grand deuil se fait comme étoffe en tissus unis: cachemire d'Écosse, cachemire de l'Inde, cheviote, serge, et même drap mât; les robes longues seront garnies d'un haut biais de crêpe ou de deux ou trois bandes, le châle ne se porte plus guère que pour la triste cérémonie; une ou deux semaines après, il est remplacé par des vêtements de drap soit simples, soit formé collet-étoles. Un collet qui se porte beaucoup est celui qui a la forme d'un châle. Il est à pointe dans le dos et deux pointes allongées devant. Un large biais de crêpe l'entoure et forme aussi le col.

A côté de ce premier deuil sévère, on admet même dans ce cas des garnitures de drap piqués de straps en crêpe. Les corsages pourront

avoir des plissés de crêpes, des guimpes également plissées. Des crêpes brodés d'incrustations mates s'emploieront pour les toilettes plus élégantes, quelques-unes même se doublent de soie très mate. Puis vient la seconde période qui n'est pas encore le demi-deuil et où l'on se permet un peu moins de rigueur. Les perles mates feront leur apparition, les jupes au lieu d'être longues, et même la robe entière princesse qui est bien, par sa seule élégance de ligne, la vraie robe de grand deuil, se raccourcissent. On peut les porter à plis couchés, tablier ou empiècement de crêpe, avec des volants plats, ruches ou bouillonnés. Enfin, nous arrivons à la troisième période celle des étoffes noires encore mais avec des lainages de fantaisie. La mousseline de soie peut alors commencer à remplacer le crêpe anglais. Des tresses, des galons, des soutaches pourront concourir aux ornements. Viendront ensuite la soie, le taffetas noir, garniture de crêpe chiffon, mousseline plissée ou ruchonnée. Le blanc peut mettre déjà sa note moins sombre; le jais lui-même, en parure, garniture, chaîne, collier, éclaircira le noir, et nous pourrons, ensuite, avec des transitions plus ou moins ménagées, mettre du gris, du prune, du violet. Toutes ces indications sont générales. On me demande aussi quelles sont les fourrures qui peuvent se porter avec la période de deuil. Le choix est assez grand, en somme, sauf pour les premières périodes où les ruches sont plutôt de mise.

L'astrakan, le carakul, la mongolie sont admis, le breitschwantz également. J'aime moins le skungs.

Il est reçu, même dans les premiers temps de deuil, de porter à l'encolure un dépassant imperceptible de crêpe anglais blanc; c'est plus net et c'est très admis, de même que le biais blanc au chapeau. Les premiers temps, pour les chapeaux, le long voile derrière avec la forme capote. Dès que vous rejetez le voile en arrière, la voilette du tulle uni avec bord de crêpe s'impose.

Les chapeaux suivent les périodes des robes, et dès que les garnitures se modifient pour les unes, vous pouvez les modifier pour les autres; crêpe anglais brodé, tulle grec avec bord de crêpe pour les voiles, ensuite les chapeaux en grenadine mate, mousseline de soie; pour arriver à la paille ou au feutre avec garniture de soie mate, fleurs noires et même plumes; le velours vient plus tard.

Sauf pour les grands deuils, surtout dans leurs premières périodes, la forme des cha-

peaux est assez facultative. Elle est dictée par le bon goût.

Une nouvelle manière de porter le voile s'est beaucoup intronisée. On nomme cette forme voile à la religieuse ou à l'américaine. Il se trouve de la sorte beaucoup moins long et remontant au milieu du dos, il descend en deux pans réguliers de chaque côté du chapeau. C'est peut-être plus seyant et moins encombrant que le long voile.

peaux est assez facultative. Elle est dictée par le bon goût.

Une nouvelle manière de porter le voile s'est beaucoup intronisée. On nomme cette forme voile à la religieuse ou à l'américaine. Il se trouve de la sorte beaucoup moins long et remontant au milieu du dos, il descend en deux pans réguliers de chaque côté du chapeau. C'est peut-être plus seyant et moins encombrant que le long voile.



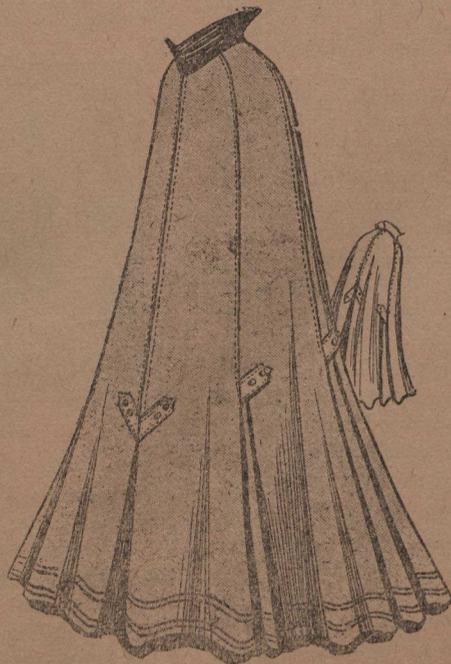
Tailleur simple, en drap puce. Les lés sont piqués et découpés en bas avec garniture de petits boutons. Courte jaquette à dépassant de galon brodé faisant gilet. Manche ample à parement.

Chapeau de feutre puce; velours et palmes de plumes nuancées.

Notre Service des Patrons-Primes



2136 — Gilet de flanelle pour dame de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 3 verges de flanelle en 30 pouces.



2124 — Jupe de 22 à 30 pouces de taille. Matériaux, 4½ verges en 48 pouces.

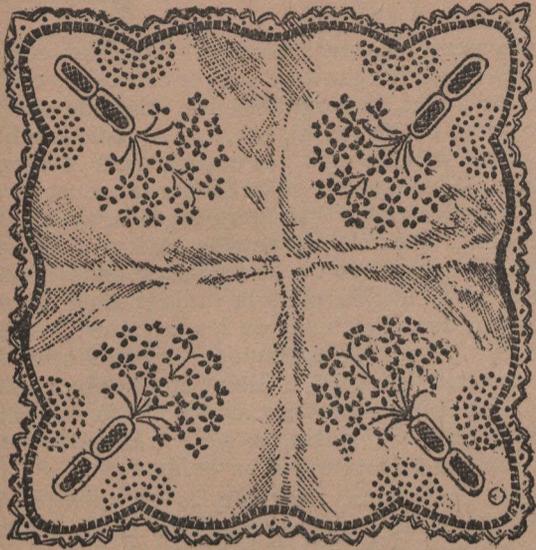


2129 — Costume de fillette de 10 à 12 ans. Matériaux, 4½ verges en 40 pouces.

— Pour recevoir ces patrons, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, l'âge de l'enfant, ou le tour de taille, et l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir les patrons. Nos lectrices voudront bien remarquer que les prix modiques de nos patrons en font des primes fort avantageuses. Pour 2136, donner le tour de buste.

Napperon en broderie anglaise

Ce napperon se fait sur batiste ou toile fine. On reporte le dessin que nous publions en partie grandeur naturelle à chaque angle du napperon, puis on continue la bordure festonnée pour le raccord. On brode les tiges au cordonnet, les oeillets ronds et allongés à l'anglaise; tendre les brins de coton d'un bord à l'autre



des rivières en échelles; les recouvrir au cordonnet, fendre l'étoffe sous les barrettes en hochant les angles; terminer les rivières à l'anglaise. Pour ce travail la toile peut-être tendue sur un métier après achèvement des oeillets à l'anglaise, ce qui donnera plus de facilité pour l'exécution du feston.

LE MIEL

Le miel, du latin "mel", est un produit sucré fabriqué par les abeilles, au moyen des fleurs de certaines plantes. Les abeilles recueillent le nectar sur les fleurs et le transforment dans leur jabot ou estomac sous l'influence du suc gastrique ou de la salive. Cette transformation consiste principalement dans l'évaporation d'une notable quantité d'eau et l'interversion du saccharose en dextrose et en lévulose. Il se trouve ensuite rejeté dans les cellules des larves, des rayons ou gateaux édiflés à l'intérieur de la ruche.

Quelle est la composition du miel? Généralement, il contient de 19 à 25 p. c. d'eau, 1,20 de substance azotée, 70 à 75 p.c. de sucre interverti, ou, si l'on aime mieux de sucre de raisins, dextrose et lévulose, environ 3 p. c. de sucre de canne, gomme, cire, pollen et autres déchets plus ou moins minéraux ou végétaux. C'est une moyenne.

La proportion considérable de sucre de fruits qu'il contient mêlé de l'eau, lui donne cet aspect visqueux, aromatique, sa saveur sucrée et sa couleur variant du blanc jaunâtre au brun noir.

Si le sucre de canne tend plutôt à constiper et à causer, chez certaines personnes, des troubles dans la digestion stomacale, le miel en nature ou dissous dans de l'eau a l'effet contraire. Il est certain que le miel favorise la digestion et l'appétit, et qu'il est très nourrissant comme en général, tous les sucres.

On distingue plusieurs sortes de miel. Le miel vierge est celui recueilli dans un premier écoulement, c'est le miel surfin auquel succède le miel fin de second écoulement, puis le miel commun exprimé par pression, auquel se mêlent des débris de cire, de cellules et d'insectes.

On ne doit conserver le miel pour l'avoir bon qu'environ un an dans des vases très propres, en verre autant que possible, disposés dans un lieu sec et bien aéré.

En général, la qualité des miels dépend beaucoup du climat et des fleurs où ont butiné les abeilles. Le miel corse est amer, celui des Landes est rougeâtre, ceux de Bretagne récoltés sur le sarrasin et la bruyère sont moins savoureux.

Parmi les plus exquis, il faut compter ceux du Gâtinais, de la Savoie, de Narbonne, etc. Certains miels sont des poisons, lorsque les abeilles ont butiné sur des plantes vénéneuses.

Le "pays du monde qui produit le plus de miel" est incontestablement le Siam: "Pendant

plusieurs heures, raconte un missionnaire, nous traversâmes l'endroit le plus riche en miel, de tout le pays. Nous vîmes de grands rayons de miel en forme de demi-lunes qui pendaient aux plus hautes branches des arbres. Les chasseurs d'abeilles atteignaient jusqu'aux rayons, en grimpant le long des tiges de bambous fixées aux arbres. Dans une main, ils tenaient une torche allumée pour chasser les abeilles à l'aide de la fumée. Sur un seul arbre, nous comptâmes jusqu'à 40 de ces gâteaux ou rayons. Nous en avons acheté un. Il avait la forme d'une demi-lune et avait environ trois pieds de long sur un pied de large au maximum.

"Les gens dans ce pays le mettent fondre dans des pots avec les larves et mangent le tout avec délices."

Avant qu'on eût le sucre de canne, les anciens se servaient de miel en guise de sucre. Ainsi les Indiens d'Amérique, les Asiatiques, les Africains, les Grecs et les Romains, etc. Vu le prix élevé des bons miels, on recourt souvent à la falsification en y incorporant de la farine ordinaire ou de châtaigne, de la fécule, de la gomme, de la glucose, etc., ou encore on l'étend d'eau.

Le miel sert à la fabrication du nougat, du pain d'épice, de certaines pâtisseries, de l'hydromel, de l'oxymel, pour des lavements laxatifs, pour des électuaires, des pilules, des opiats, les mellites, etc.

"C'est une erreur, dit M. Raoul Cagny, de croire que le miel n'est bon que pour les malades, car le miel est un aliment concentré et digestif; il se recommande donc aux bien portants aussi bien qu'aux malades.

Pour vous bien porter, prenez chaque matin du lait additionné de miel et trempez-y votre pain. — Pris le soir, le miel, en favorisant la digestion, combat l'insomnie. — C'était la nourriture favorite de nos ancêtres avant la connaissance du sucre, et celui-ci lui est encore inférieur à tous égards. Le miel, en effet, est un excellent remède naturel, guérissant sans drogue les maladies de la gorge, de l'estomac et de la poitrine. — Un verre de vin ou un bon grog fortement sucré au miel est excellent pour arrêter la toux.

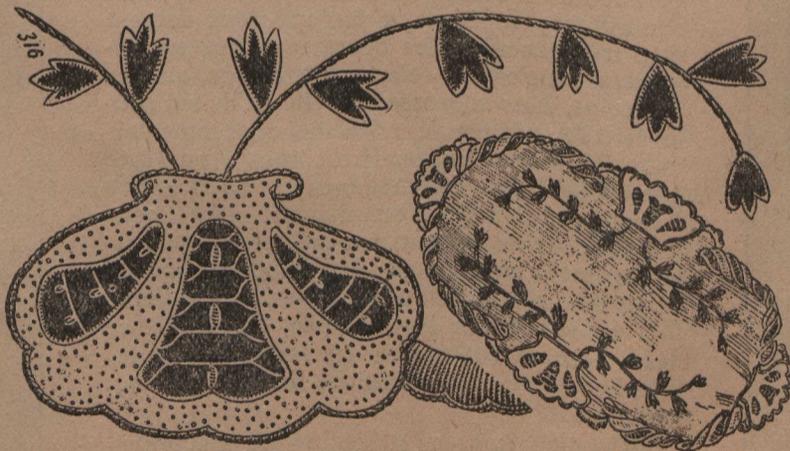
Les enfants aiment les tartines au miel; ils savent instinctivement ce qui leur fait du bien. Mais il ne s'agit pas d'acheter du miel chez un épicier quelconque, il faut encore se le procurer bon. On ne sera sûr de sa pureté qu'en le commandant directement à l'apiculteur, c'est-à-dire à l'éleveur d'abeilles. Voilà le meilleur moyen d'avoir du miel vrai et authentique."

Du *Journal de la Santé*.

Dr ROSSELOT

Comment se débarrasser des puces?

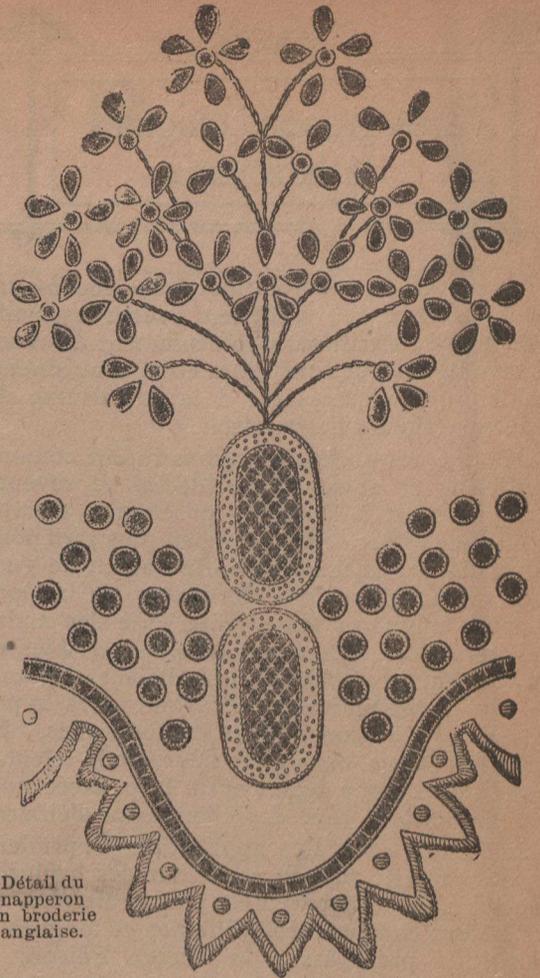
Piège à puces — Quand on est sujet à avoir de ces ennuyeux insectes, on les attrape facilement avec de petits carrés de molleton blanc que l'on porte sur soi ou que l'on met dans le lit. La puce cherchant refuge et chaleur dans le molleton, lors de l'innervation qu'elle provoque, s'y niche et ne peut se dégager. C'est une vraie nasse pour ce genre d'insectes. Ces carrés de molleton se retirent quand on fait le lit.



Dessus de plat à poisson

Ce dessus de plat est à broder au point de tige et feston avec jours et points de dentelle dans l'intérieur des grands jours. On le fait sur 1 pied et demi de longueur.

On commence par reporter le dessin piqué sur la toile à l'aide de la poudre spéciale; on pose un fer légèrement chaud pour fixer le dessin. On passe un point devant sur les contours des parties ajourées et, après avoir découpé les jours, on festonne tous les motifs. Les tiges sont au cordonnet et les coquilles sont remplies de points sablés.



Détail du napperon en broderie anglaise.

Il est une façon poétique, paraît-il, de se débarrasser des puces dans un lit lorsque l'on constate leur énervant voisinage, c'est d'y effeuiller les pétales d'une rose.

Pour les animaux — Tels que les chiens, lesquels sont de véritables véhicules pour ces insectes, on les lave, pour les préserver, avec une décoction de feuilles de noyer, ainsi que leur niche où on peut en faire une sorte de litière.

Pour la maison — Un lavage à l'eau de Javel est un insecticide en même temps qu'un antiseptique à la portée de toutes les ménagères.

Nettoyage des plumes blanches

Les plumes d'autruche et les boas en plumes blanches se nettoient de la façon suivante: On commence par plonger ces objets délicats dans une eau chaude très chargée de savon blanc, et on les y laisse quelques heures. Une deuxième fois, cette opération est faite avec une eau de savon nouvelle, également chaude. Ensuite, aura lieu un lavage à grande eau. Les plumes égouttées seront soumises à l'examen des vapeurs de soufre, puis secouées et séchées. Pour les refriser, on les promènera au-dessus d'un feu de charbon de bois.

Pour laver la flanelle sans qu'elle jaunisse

Délayez deux cuillerées de farine dans deux pintes d'eau de savon, placez le tout sur le feu en remuant constamment afin d'empêcher de s'attacher; lorsque cette colle est bouillante, versez-en la moitié sur la flanelle et frottez comme avec du savon; rincez à l'eau claire et recommencez l'opération avec le reste de la colle.

Taches d'encre sur les étoffes de couleurs délicates

Il ne faut pas songer ici à employer les réactifs ordinaires: acide oxalique, oxalate d'étain, sel d'oseille, chlorure de chaux, etc., car avec la tache, disparaîtrait la couleur de l'étoffe. On s'efforcera d'enlever la tache en la lavant délicatement avec un jaune d'oeuf délayé dans un peu d'eau tiède et additionné de quelques gouttes d'alcool bon goût et non d'alcool dénaturé. L'opération sera souvent longue, mais le succès est presque toujours certain.

Pour la conservation des tapis

Placez des feuilles de papier brun sous les tapis; cela assure aux tapis une plus longue vie, en en diminuant l'usure, en même temps que cela isole mieux l'air et rend les pièces plus chaudes.

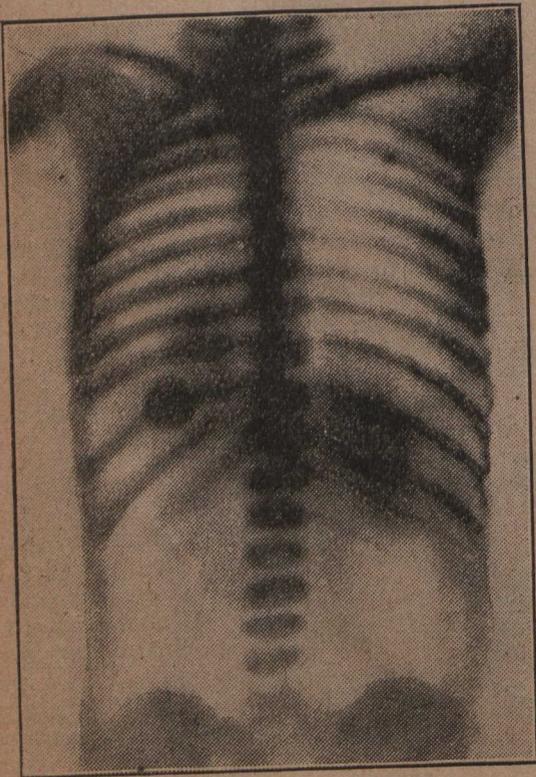
Les grandes énigmes de la science

Les rayons X, les précieux rayons découverts par le Dr Roentgen, sollicitent avec une grande persistance l'attention, non seulement du monde savant, mais de tous ceux, et ils sont innombrables, qui s'intéressent à la découverte de nouveaux agents de guérison.

Dès que ces puissants rayons furent connus, physiciens et novateurs, médecins et rêveurs s'empressèrent à l'envi de proclamer, comme ils allaient le faire encore un peu plus tard pour le radium, qu'ils tenaient enfin l'agent de guérison de la tuberculose, du cancer, de la lèpre et de la longue et lamentable série des maladies nerveuses. Les maux les plus terribles et les plus hideux de l'humanité allaient disparaître devant les merveilleux rayons. Les hypothèses d'application étaient innombrables. Et l'on allait même, dans cette fièvre de la science, jusqu'à dire qu'on tenait enfin la panacée universelle, antique rêve des chercheurs d'élixirs!

Et l'on vit ceci: Des applications imprudentes des fameux rayons causèrent des brûlures d'abord à peine apparentes, puis profondes, et qui étaient extrêmement difficiles et longues à guérir. Le préparateur du célèbre Edison, à force de manipuler ces rayons, mourut, comme dévoré morceau par morceau par un terrible mal. D'autres personnes furent tuées également par des applications aventureuses. L'un de nos meilleurs spécialistes français, Radiguet, vient de mourir dans les mêmes conditions affreuses que son confrère américain. Et aujourd'hui même un médecin anglais, dévoré par le même mal, fait appel à la science du monde civilisé pour le sauver. Supplication vaine, hélas! la science est impuissante.

Appliqués aux végétaux, les rayons produisirent les mêmes désorganisation et destruction des tissus, le même arrêt de la vie. En présence des corps chimiques, ils désoxydèrent les composés. Ils se révélèrent partout comme des agents de destruction d'une extrême puissance. Comme les rayons de Curie, qui sont encore plus actifs, ils se démontrèrent non une force de vie, mais une puissance de mort. Et l'on ne sait pas jusqu'à quel point le radium fut la cause de la mort de son illustre inventeur, sous les roues stupides d'un camion. Il était malade depuis longtemps d'un mal vague et qui semblait dévorer son activité, sa personnalité.

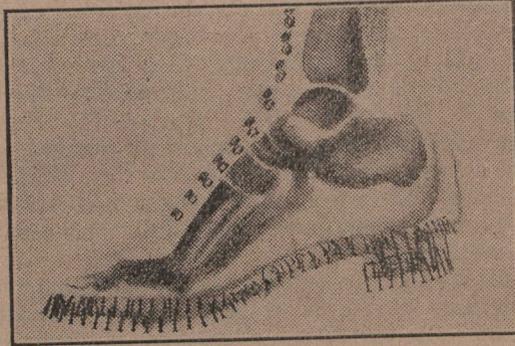


Tronc d'un enfant ayant un sou dans l'estomac

On était loin de la merveilleuse panacée. Les chercheurs les plus tenaces s'obstinent pourtant. Et hier encore, à l'Académie des Sciences, quelques-uns d'entre eux n'avançaient-ils pas que les rayons X faisaient brunir les cheveux, même les cheveux blancs. Petite guérison sans doute, mais qui fut démentie aussitôt par tous les manipulateurs de rayons. Ils avaient au

contraire beaucoup de cheveux blancs, et des cheveux blancs précoces. Là, se retrouvait la puissance de destruction.

Il faut dire que depuis plusieurs années les savants calmes s'étaient retournés vers l'application pratique des fameux rayons. L'une des propriétés les plus merveilleuses des nouveaux agents étaient de traverser les corps solides, dit opaques, avec une facilité plus ou moins grande. Des corps transparents comme le verre et le quartz étaient beaucoup moins transparents aux nouveaux rayons que des corps absolument opaques comme le corps humain, le papier, les composés végétaux, certains liquides colorés, etc... La plupart des métaux étaient absolument opaques. Le sang, à cause du fer contenu dans les globules, n'était pas entièrement transparent. Les cartilages étaient presque transparents; les os l'étaient beaucoup moins.



Radiographie d'un pied serré dans la chaussure.

Par suite de ces différences dans l'opacité des parties constituantes des corps vivants et spécialement du corps humain, il était donc relativement facile de faire toutes les investigations nécessaires dans l'organisme sans recourir au terrible bistouri, joie et orgueil des chirurgiens de race. Les diagnostiqueurs maladroits, imprudents ou pressés ne couraient plus le risque, après avoir éventré un malade, de ne trouver aucun mal à l'endroit où ils cherchaient, ou d'y découvrir une affection qui ne nécessitait aucune opération.

Il était évidemment nécessaire de procéder à ces opérations d'investigation avec une grande prudence, de manière à éviter les terribles brûlures qui avaient surpris les premiers opérateurs et leurs victimes. Ce fut le gros effort de ces derniers. Les courants électriques nécessaires à la production des rayons X dans l'ampoule furent très exactement dosés. Les distances d'application furent réglées à un millimètre près. Les temps et les fréquences d'application furent déterminés avec une grande prudence.

Ces travaux furent poursuivis par des spécialistes, comme le regretté Radiguet, et dans les laboratoires spéciaux créés dans les plus importants de nos hôpitaux parisiens, à la Salpêtrière, Necker, Lariboisière et Saint-Antoine. Le laboratoire de la Salpêtrière, que dirige M. Infroit, est devenu, en quelque sorte, à la suite de ses récentes installations, un laboratoire modèle de radiographie.

Avec ces nouveaux appareils, il est nettement impossible à un opérateur prudent et expérimenté de brûler un malade. Mais on ne saurait trop répéter que les appareils doivent être très exacts et les opérateurs très expérimentés. Et c'est en cela, croyons-nous, que les médecins, dans la grosse querelle qu'ils ont soulevée à l'Académie de médecine, ces temps derniers, se sont trompés. Il est bon, il est juste que les médecins restent juges des applications à pratiquer. Mais il n'est ni juste, ni bon pour le public qu'ils fassent eux-mêmes, comme ils le réclament si vivement, cette application, qui exige des spécialistes très habiles. Les patients font assez souvent les frais de l'inexpérience des médecins, sans qu'ils en soient encore les victimes en ces manipulations délicates et dangereuses.

La réclamation des médecins est si singulière qu'elle exclurait même, de l'application des rayons X leur inventeur, l'illustre professeur Roentgen, qui n'est point docteur en médecine.

Il est certain que les corps législatifs, pas plus que l'Académie des Sciences, ne ratifieront une telle prétention.

Mais, comme la radiographie est beaucoup moins une question de science qu'une sorte d'art pratique, il serait très sage, au contraire, et étant donné ses grands dangers d'application, de l'interdire à tous ceux, médecins com-

pris, qui n'en ont pas fait un apprentissage suffisant. Les hommes, pas plus que les enfants, ne doivent jouer avec le feu.

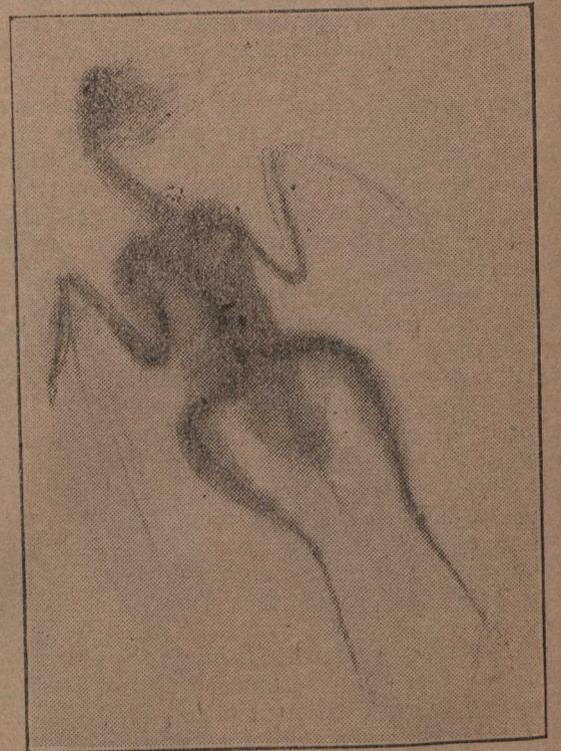
Et pour revenir à l'exploration des corps vivants par les rayons X, disons que ceux-ci permettent de reconnaître tous les corps organiques ou étrangers qui se détachent d'une manière quelconque sur la plaque radiographique posée entre l'ampoule productrice de rayons X et le corps à explorer.

On peut retrouver ainsi: 1° Tous les corps entrés dans l'organisme par pénétration, comme les balles, les aiguilles, les éclats de verre, de pierre ou de métal, etc... La radiographie ci-jointe montre très nettement, dans le corps d'une pie, les plombs de la décharge meurtrière. 2° Tous les corps étrangers ingérés, accidents fréquents chez les enfants, et même chez les grandes personnes qui jouent avec leurs dents. Ce n'est qu'un jeu pour la radiographie de retrouver, dans l'estomac ou les intestins, les râteliers, pièces de monnaie, embouchures de trompettes, épingles, billes et autres objets. La radiographie ci-jointe, extraite de la savante "Physique", de Basin, montre très nettement un sou dans l'estomac d'un enfant.

Ces opérations, très simples en théorie, le sont beaucoup moins en pratique. Et en dehors des dangers dont nous avons parlé, il faut une très grande expérience des instruments radiographiques pour obtenir des images aussi nettes que celles que nous présentons, et qui sont dues à l'habile chef de laboratoire de la Salpêtrière. Nous avons, sous les yeux, en ce moment, deux radiographies du même cas. L'une, celle d'un excellent docteur, fort confuse, contient une tache suffisamment apparente. Sous la première, le bon docteur inscrivit: "ballé cherchée", sous l'autre: "tache d'opération". Or M. Infroit, radiographant le même cas, trouva deux taches beaucoup plus nettes. La première indiquait une grosse partie de la balle, et la seconde, une partie moindre, mais encore importante. La balle, comme il arrive assez fréquemment, s'était divisée en deux morceaux.

Or cette recherche des balles est, pour les vrais radiographes, une opération fréquente et absolument élémentaire. Certaines investigations, comme celles des corps de formation étrangère, aux traces moins apparentes, demandent une longue expérience. Il faut placer dans cette série les calculs du rein, calculs biliaires, calculs de la vessie, de l'urèthre, les fibromes ossifiés, les formations cartilagineuses.

Les os se détachant d'une manière très nette sur l'écran radiographique, il est relativement facile de reconnaître les fractures résultant de coups, de chutes, ou les fractures spontanées des laments tabétiques. Il est également facile de vérifier la bonne réduction de ces



Grains de plomb dans le corps d'une pie.

fractures, réduction beaucoup moins fréquente qu'on ne le croit communément.

La radiographie permet également de reconnaître les malformations et anomalies congénitales, les déformations provenant de certaines maladies.

C. M. SAVARIT.

De "Le Magasin Pittoresque."

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) 1

V

—C'est une honte de parler ainsi, fit madame Couillard, avec dépit, quand son neveu, héritier de la seigneurie de Tilly, est le plus fidèle ami et le plus intime compagnon de l'Intendant!

—Oui, répondit madame de Grandmaison, elle a oublié de jeter un coup d'oeil sur sa famille: l'on ne pense jamais à se regarder soi-même avant de juger ses voisins. Mais je serai bien surprise si elle réussit à faire quelque impression sur Le Gardeur, avec ses façons de rustre et ses peu charitables sentiments. J'espère que le bal aura le plus grand succès. Il faut qu'il soit le plus grand triomphe de notre société, afin qu'elle en éprouve du regret, elle, et sa nièce aussi, une orgueilleuse, une scrupuleuse!...

VI

Amélie de Repentigny avait revêtu une robe de mousseline de Deccan, don d'un parent de Pondichéry. Cette robe superbe l'enveloppait chastement sans lui rien ôter de ses grâces. Un large ruban bleu à la taille, une fleur bleue dans les cheveux, sur la poitrine, une croix d'or qu'elle baisait souvent en priant pour son frère de qui elle l'avait reçue. C'étaient là ses seules parures.

Souvent, obéissant à une mystérieuse impulsion, elle se levait et se mettait en face de son miroir pour comparer la jeune fille d'aujourd'hui avec l'enfant d'autrefois, l'enfant dans un gentil costume de bergère de Provence. Elle avait son portrait ainsi peint, et son père l'aimait beaucoup ce portrait! et souvent, pour lui plaire à ce père regretté! elle portait ses cheveux à la mode de la Provence. C'est ainsi qu'elle les portait ce jour-là. Pourquoi? Elle aurait peut-être pu le savoir en interrogeant cette vague et capricieuse espérance qui flottait devant ses yeux noirs. Mais elle n'osait pas, elle aimait mieux ne pas interroger.

Elle n'avait plus de repos. Elle revint s'asseoir dans la fenêtre pour regarder encore sur la Place d'Armes, espérant toujours voir arriver son frère. Tout à coup elle tressaillit. Deux officiers traversaient la place au galop et se dirigeaient vers le château. L'un de ces officiers était son frère; elle le reconnut à l'instant. Mais l'autre, ce beau cavalier en uniforme, sur son cheval gris fougueux, qui était-il? Ah! son coeur le devinait: ce ne pouvait être que le colonel Philibert!

Elle les vit passer sous la grande porte cochère et un frémissement presque douloureux agita son âme remplie de joie. Elle était contente de les voir se rendre au château; cela lui donnait un moment de répit. Elle pourrait rassembler ses idées et ramasser tout son courage pour l'entrevue prochaine. Ses doigts se promenèrent sur le chapelet caché dans les plis de sa robe, et les grains d'or qui avaient roulé si souvent des prières pour le bonheur de Pierre Philibert, les grains d'or bénis lui parurent brûlants comme du feu. La pourpre colora son front, car une pensée étrange lui vint tout à coup: Pierre Philibert, jeune garçon dont elle avait tant caressé, dans son innocence, l'image et le souvenir, Pierre Philibert était aujourd'hui un homme, un soldat, un conseiller élevé dans les cours et les camps. Comme elle n'avait pas été sage d'oublier cela dans ses prières d'enfant! Je n'ai pas eu de mauvaise intention, pensa-t-elle pour se justifier.

VII

Elle n'eut pas le temps de faire de plus longues réflexions; le cheval gris sortait de la cour

(1) Voir le numéro 1177 de l'Album Universel, et les suivants.



du château. Le colonel ne s'était arrêté qu'une dizaine de minutes, le temps de voir le gouverneur et de lui communiquer la réponse de l'Intendant. Il revenait accompagné de Le Gardeur et du vieux de La Corne Saint-Luc. Tous trois se dirigèrent vers le haut de la place et vinrent descendre à la porte de la maison de madame de Tilly.

Amélie, cachée derrière les épais rideaux de sa fenêtre, reposa alors sur cet homme superbe, magnifique, qui était Pierre Philibert, un regard plus avide et plus perçant que le regard du lynx fabuleux lui-même. Accordons qu'elle obéit à l'irrésistible curiosité de la femme. La reine de France n'aurait pas davantage, en pareil cas, résisté à la tentation et elle n'aurait pas éprouvé la moitié du trouble que sentit alors la virginale pudeur de la jeune fille. Un regard suffit à Amélie, un regard qui imprima pour jamais dans son esprit l'ineffaçable et parfaite image de Pierre Philibert devenu homme, à la place de Pierre Philibert l'ami d'enfance.

CHAPITRE XI

BIENVENUE AU SOLDAT

I

Elle entendit alors des voix qui s'unissaient dans de chaleureuses félicitations: la voix de sa tante surtout. Elle reconnut bien celle du colonel Philibert, parce que les autres lui étaient familières. Soudain, lorsqu'un s'élança dans le grand escalier. Elle attendit tremblant dans son doux espoir. Le Gardeur se précipita, les bras ouverts et dans un transport d'amitié fraternelle, la pressa sur sa poitrine et baisa son front pur.

—O Le Gardeur! dit-elle en lui rendant son baiser avec une douce affection, et en le regardant avec tendresse et joie, ô mon frère! comme j'ai soupiré après votre retour! Enfin, Dieu soit béni! vous voilà ici; vous êtes bien!... n'êtes-vous pas bien? fit-elle en le regardant d'une façon qui trahissait l'inquiétude.

—Je ne me suis jamais mieux porté, Amélie, répondit-il, — d'un air trop content pour être naturel, et détournant les yeux pour échapper à la curiosité de sa soeur — jamais mieux porté! Comment! mais je serais sorti de ma tombe pour venir souhaiter la bienvenue à un ami que je retrouve aujourd'hui après des années de séparation. O! Amélie! j'ai des nouvelles pour vous!...

—Des nouvelles pour moi! quelles nouvelles?

—Devine, reine charmante des bergères, lui dit-il en lui tordant malicieusement une boucle de cheveux qui tombait sur ses épaules, devine, belle magicienne, devine!

—Deviner? Comment voulez-vous que je devine, Le Gardeur? Il n'y a pas une heure que mesdames de Grandmaison et Couillard sont venues ici. Croyez-vous qu'elles aient oublié quelque chose? Je ne suis pas descendue, mais je sais qu'elles se sont bien informées de vous, en passant.

Amélie, avec un grain de la malice de la femme, poussait Le Gardeur.

—Bah! qui est-ce qui s'occupe de ces vieilles colporteuses de médisances? Mais vous ne devineriez jamais, Amélie! il vaut autant vous le dire!

Le Gardeur était tout fier, tout content de la nouvelle qu'il allait apprendre à sa soeur.

—Ayez pitié de moi, mon frère! parlez tout de suite, vous me piquez; j'ai l'oreille au guet maintenant.

Elle était bien femme et n'aurait pour rien au monde avoué qu'elle savait Philibert dans la maison.

—Amélie, dit-il en lui saisissant les deux mains comme pour l'empêcher de fuir, j'étais à Beaumanoir, comme tu sais; l'Intendant a donné une grande partie de chasse, se hâta-t-il d'ajouter en voyant étinceler tout à coup son grand oeil noir. Et devine qui est venu au château. Il m'a reconnu; non, c'est moi qui l'ai reconnu! Un étranger! non pourtant, pas un étranger, Amélie!

—Je ne sais pas. Continuez, mon frère. Quel pourrait être cet étranger mystérieux, qui n'était pas étranger du tout?

—Pierre Philibert, Amélie! Pierre! notre Pierre! tu sais? Tu te souviens de lui, Amélie?

—Me souvenir de Pierre Philibert? Pourrais-je l'oublier quand vous êtes là vivant? Si nous vous possédons encore, c'est grâce à lui!

—Je sais cela. N'es-tu pas heureuse de son retour, comme je suis heureux moi-même? lui demanda-t-il en la regardant fixement.

Elle lui jeta ses bras autour du cou, par un élan involontaire; elle était fort troublée.

—Heureuse! oh! oui, mon frère, je le suis... parce que cela vous fait tant de plaisir!

—Rien que pour cela, Amélie? ça ne vaut guère la peine.

—O mon frère! je suis heureuse d'être heureuse! jamais nous ne serons capables de payer à Pierre Philibert la dette de reconnaissance que nous avons contractée.

—Chère petite soeur, fit-il, en l'embrassant, Je savais que ma nouvelle te serait agréable. Viens, descendons, Pierre est en bas.

—Le Gardeur, dit-elle — Elle rougit et hésita — je pourrais parler à ce Pierre Philibert, que j'ai connu autrefois... mais le reconnaitrai-je dans le vaillant soldat d'aujourd'hui? "Voilà la différence!" ajouta-t-elle, en répétant ce premier vers du refrain d'une chanson bien populaire alors dans les deux Frances.

Le Gardeur ne comprenait pas son hésitation.

—Pierre a bien changé, dit-il, depuis le temps où nous portions tous deux la ceinture verte du séminaire. Il est plus grand que moi; il est plus sage et meilleur. Il l'a toujours été. Mais il a le même coeur noble et généreux qu'il avait quand il était jeune. "Voilà la ressemblance!" continua-t-il, en tirant malicieusement la chevelure bouclée de sa soeur.

Amélie ne répondit pas, mais lui pressa la main, en le regardant avec douceur. Le cavalier de La Corne, madame Tilly et le colonel Philibert causaient toujours avec animation.

—Viens, dit-elle, nous allons descendre maintenant. Et joignant l'action à la parole, comme toujours, elle lui prit le bras, descendit le grand escalier et entra dans le salon.

II

Philibert se leva à l'aspect de cette beauté qui lui apparaissait soudain. C'était bien cette femme gracieuse, cette ravissante créature qu'il avait évoquée dans ses rêves d'amour, pendant ses longues années d'absence, loin de la terre natale!... Elle gardait encore quelque chose de l'enfant charmante qui, les cheveux au vent, courait comme une nymphe dans les bois ombreux de Tilly. Mais quand il comparait la vive et légère jeune fille de ses souvenirs, avec cette grande et superbe femme demi rougissante qu'il voyait devant lui, il doutait, malgré les élans de son coeur, que ce fût elle, son idole, sa bien-aimée Amélie.

Le Gardeur le tira d'embarras. Il lui dit d'un air joyeux:

—Pierre Philibert, je te présente une jeune amie d'autrefois, ma soeur.

Philibert s'avança. Amélie fixa un instant sur lui ses beaux grands yeux noirs, et ne l'oublia plus jamais. Elle lui tendit la main avec grâce et franchise. Il s'inclina comme il eut fait devant la sainte Madone.

Les félicitations de madame de Tilly et de La Corne Saint-Luc, avaient été bien cordiales, affectueuses même.

L'excellente dame avait embrassé Pierre, comme elle eut embrassé son fils, après une longue absence.

—Le colonel Philibert, dit Amélie, et elle faisait un effort prodigieux pour paraître calme, le colonel Philibert est le bienvenu. Son souvenir ne nous avait pas quittés.

Elle regarda sa tante qui sourit et l'assura que c'était vrai.

—Merci! mademoiselle de Repentigny, répondit le colonel, je vous avoue que je suis bien fier d'apprendre que l'on se souvient de moi ici. C'était l'une de mes espérances les plus caressées: vous la comblez: je suis heureux d'être revenu...

—Allons! Allons! Pierre, interrompit de La Corne Saint-Luc, qui s'intéressait à cette petite scène intime, "Bon sang ne ment jamais." Regarde Amélie; des épauettes de colonel! j'ai l'oeil perçant, moi, surtout quand je regarde ma jolie filleule; cependant, j'avoue que je n'aurais pas reconnu notre aimable Pierre, dans ce colonel, si Le Gardeur ne me l'avait présenté, et je pense bien que vous ne l'auriez pas reconnu davantage.

—Merci de votre aimable attention pour moi, parrain, répondit Amélie, toute reconnaissante surtout de l'estime qu'il manifestait pour Pierre; mais je crois que ma tante et moi, nous n'aurions pas manqué de le reconnaître.

—C'est vrai! mon Amélie, confirma madame de Tilly, c'est vrai! Et nous n'avons pas peur, Pierre, — je veux vous appeler Pierre ou rien, — nous n'avons pas peur que vous mettiez de côté, comme hors de mode, vos anciens amis, pour les nouvelles connaissances que vous avez nécessairement faites dans notre capitale.

—Mes connaissances, madame, ce sont celles d'autrefois; elles ne vieillissent pas pour mon coeur. Je les aime et les respecte. Je me croirais perdu si j'avais à me séparer de l'une d'elles.

—Alors, elles sont plus durables que les tissus de Pénélope, et vous n'êtes pas comme cette reine qui défaisait, la nuit, ce qu'elle avait fait le jour. Parlez-moi de l'amitié qui ne s'use point!

—Pas un fil de mes souvenirs ne s'est rompu, pas un ne se brisera jamais, répliqua Pierre en regardant Amélie, qui tenait les mains de sa tante pour trouver un surcroît de forces.

Les femmes ont toujours besoin de s'appuyer sur quelqu'un.

—Morbieu! quel est ce style de marchand? s'écria de La Corne: Du fil, des femmes, des tissus! Il n'y a pour ces choses, Amélie, meilleure mémoire que celle du soldat; et pour cause. Sur nos frontières sauvages, vois-tu, le soldat est forcé d'être fidèle à ses vieux amis et à ses vieux habits. Il ne peut pas en avoir de nouveaux. J'ai passé cinq ans sans voir un visage de femme, excepté des peaux rouges... Il y en avait d'assez avenantes, soit dit en passant, ajouta le vieux militaire en riant.

III

—Je connais la galanterie du chevalier de La Corne, remarqua Pierre, elle est incontestable. Un jour que nous avions capturé tout un convoi de femmes de la Nouvelle-Angleterre, il les fit escorter au son du tambour, jusqu'à Grand Pré, et il leur envoya un fût de vin de Gascogne, pour qu'elles pussent fêter mieux leur réunion avec leurs maris.

—Bah! ces vilaines grues! Ça n'était rien de drôle! exclama de La Corne; elles étaient dignes de leurs chenapans de maris.

—Ce n'était pas l'opinion de ces soldats, répondit Philibert, car ils fêtèrent pendant trois jours leur heureux retour. Au reste, il y avait là des femmes de qualité. Et puis, les santés que ces gens-là burent en votre honneur auraient suffi pour vous immortaliser.

La Corne renvoyait toujours les compliments qu'on lui faisait.

—Tut! tut! tut! mesdames! fit-il, tout cela est dû à la générosité de Pierre! Par pure bonté de coeur, il insista pour que ces femmes fussent rendues à leurs maris.

Pour moi, c'était un stratagème de guerre, une idée politique, que cette apparente générosité.

sité. Écoutez bien; suivez mon raisonnement: Je voulais la perte des hommes, et elle arriva comme je l'avais prévue. Ils sortirent trop tard à la réveillée, rentrèrent trop tôt le soir; ils négligèrent les gardes et les piquets; puis quand vinrent les longues nuits de l'hiver, ils restèrent à côté de leurs femmes, au lieu d'être avec leurs mousquets, près du feu du bivouac. Alors sonna pour eux l'heure de la destruction. Pendant une tempête horrible, au milieu des tourbillons de neige et dans l'obscurité profonde, Coulon de Villiers marcha avec ses troupes sur leur camp et fit veuves la plupart de ces malheureuses femmes. Elles tombèrent pour la seconde fois entre nos mains. Pauvres créatures! J'ai vu, ce jour-là, quelle est souvent la triste destinée de la femme du soldat! — Une larme tremblait dans les cils épais du vieux militaire — Mais c'est la fortune de la guerre, ajouta-t-il, et à la guerre, la plus cruelle fortune est la meilleure.

Madame de Tilly porta la main à son coeur pour comprimer son émotion.

—Hélas! chevalier, dit-elle, les pauvres veuves! je comprends ce qu'elles ont souffert! Oui, la guerre a de terribles conséquences, moi aussi je le sais.

—Et que sont devenues ces infortunées? demanda Amélie tout en pleurs.

Elle aimait ses ennemies, c'était dans son loyal caractère, et personne ne pouvait les aimer plus qu'elle.

—Oh! nous en avons pris tout le soin possible. Le baron de Saint-Castin les a gardées dans son château tout l'hiver, et sa fille les a traitées avec un soin, un zèle, une tendresse, qui n'appartiennent qu'aux saints du ciel. Une noble, une adorable fille, va! Amélie! la plus belle fleur de l'Acadie, et la plus infortunée... pauvre enfant! que la bénédiction du Seigneur descende sur elle en quelque lieu qu'elle soit!

IV

Rarement de La Corne Saint-Luc avait parlé d'une façon aussi touchante. Il était fort ému.

—Comment est-elle si infortunée, parrain?

Philibert regardait s'animer la figure et frissonner la paupière de la belle jeune fille, à mesure qu'elle parlait. Son coeur était tout dans son regard.

—Hélas! répondit de La Corne, j'aimerais mieux ne pas répondre! j'ai peur de douter du gouvernement moral de l'univers. Mais nous sommes des créatures aveugles, et les voies de Dieu ne nous sont point connues. Que personne ne se vante d'être fort, de crainte qu'il ne tombe! Nous avons besoin du secours de l'Être suprême pour rester droits et parfaits... Je ne puis songer à cette noble jeune fille sans pleurer! Oh! la pauvre enfant! la pauvre enfant!...

Madame de Tilly le regarda avec étonnement.

—J'ai connu le baron de Saint-Castin, dit-elle, quand il est venu faire hommage au château Saint-Louis, pour les terres qui lui avaient été concédées en Acadie. Il était accompagné de sa fille unique, une enfant d'une douceur, d'une grâce, d'une amabilité parfaites. Elle avait juste l'âge d'Amélie. Les dames de la ville s'extasiaient devant cette jolie fleur de mai, comme elles l'appelaient. Au nom du ciel! qu'est-il donc arrivé à cette chère enfant? chevalier de La Corne?

De La Corne Saint-Luc, fâché contre lui-même d'avoir entamé ce sujet pénible, et peu accoutumé à choisir ses expressions, répliqua brusquement:

Ce qui lui est arrivé, madame? Ce qu'il peut arriver de pis à une femme. Elle aimait un homme indigne d'elle... un vilain malgré son rang élevé et les faveurs du roi; un lâche qui l'abandonna, la trop confiante enfant, seule avec son désespoir... Bah! c'est la mode de la cour, disent ces gens-là. En effet, le roi a conféré de nouveaux honneurs à ce misérable au lieu de le châtier.

De La Corne ne dit plus un mot et s'éloigna brusquement. Il avait peur de lancer des imprécations au roi comme à son favori.

—Qu'est-elle devenue, cette pauvre fille? demanda madame de Tilly en s'essuyant les yeux avec son mouchoir.

—Oh! toujours la même vieille histoire. Elle s'est sauvée de la maison, dans un moment de

désespoir, pour n'avoir pas à soutenir le regard de son père qui allait revenir de France. Elle s'en est allée rejoindre les indiens de Sainte-Croix, dit-on, et depuis lors, personne n'a plus entendu parler d'elle. Pauvre enfant! Pauvre enfant!

Amélie rougissait et pâlisait tour à tour pendant les paroles de son parrain; elle avait les yeux fixés sur le parquet, et se pressait contre sa tante, comme pour chercher du courage et un appui.

Madame de Tilly éprouvait un vif chagrin. Elle aurait voulu savoir le nom de cet homme haut placé qui avait si lâchement trahi l'infortunée jeune fille.

—Je ne vous dirai pas son nom aujourd'hui, madame. Il m'a été révélé comme un secret. C'est un nom trop élevé pour que la loi l'atteigne, si toutefois nous avons une autre loi que la volonté de la maîtresse du roi. Mais l'épée du gentilhomme est là pour venger l'insulte faite à son maître. Le baron de Saint-Castin va bientôt arriver pour revendiquer son honneur. Dans tous les cas, j'en jure par Dieu, madame! le lâche qui a trompé cette jeune fille, saura un jour laquelle de son épée ou de la mienne est la mieux trempée! Mais bah! je dis des bravades comme un guerrier indien en face de la mort. L'histoire de ces malheureuses femmes de la Nouvelle-Angleterre nous a entraînés au delà de toutes limites.

Madame de Tilly ne pouvait s'empêcher d'admirer le vieux soldat, et elle partageait son indignation.

—Si cette jeune fille était mon enfant, dit-elle, avec attendrissement, toute femme que je suis, je ferais la même chose.

Elle sentit Amélie lui serrer le bras comme pour lui dire qu'elle partageait ses sentiments et son courage.

V

—Voici Félix Beaudoin qui nous annonce que le dîner est servi, fit madame de Tilly, en montrant un ancien serviteur à cheveux blancs et en livrée, qui saluait profondément, debout, dans la porte.

Le Gardeur et de La Corne Saint-Luc saluèrent le vieillard avec bienveillance, s'informèrent de sa santé et prirent une prise de tabac dans son antique tabatière. Ces familiarités entre les gentilhommes et leurs domestiques n'étaient pas rares, autrefois, dans la Nouvelle-France. Il est vrai que les serviteurs passaient souvent leur vie dans la même maison. Félix était le majordome du manoir de Tilly. Fidèle, ponctuel et poli, il était traité par sa maîtresse en ami plutôt qu'en serviteur.

—Le dîner est servi, madame, répéta Félix en saluant. Mais, madame aura la bonté d'excuser. La maison a été remplie d'habitants toute la journée.

Les trifourchettes, les doubledents, et tous les meilleurs mangeurs de Tilly sont venus. Pour obéir à madame je leur ai donné tout ce qu'ils ont voulu; aussi ils n'ont pas laissé grand-chose pour votre table.

—Sois sans inquiétude, Félix, nous allons dire la bénédicité quand même. Je me contenterais de pain et d'eau pour mieux nourrir mes braves censitaires. Ils travaillent avec tant de coeur à la corvée du roi! Voilà mon excuse, Pierre Philibert et chevalier de La Corne, pour le pauvre dîner que je vous offre!

—Sacre-bleu! je ne ressens aucune crainte, moi, madame! fit de La Corne en riant. Un serviteur dévoué comme Félix Beaudoin ne laisse pas jeûner sa maîtresse, pour l'amour des trifourchettes, des doubledents et de tous les gourmands de la seigneurie. Non! non! vous allez voir, madame, qu'il les a raçonnés assez pour nous faire dîner tous. Viens, Amélie.

Madame de Tilly prit le bras du colonel Philibert; Le Gardeur, de La Corne et Amélie suivirent, et tous, précédés par le majordome, se rendirent à la salle à manger.

La salle était une grande pièce lambrissée en noyer noir, un bois magnifique que l'on commençait à utiliser. Le plafond était en voûte et garni au bas d'une frise sculptée. Une longue table, souvent entourée d'hôtes, était couverte d'une nappe de toile plus blanche que la neige. Les femmes de la seigneurie de Tilly avaient filé à leurs rouets et tissé sur leurs métiers, cette toile éclatante. Dans leurs vases chinois, des

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

Tous, dans notre jeune temps, nous avons lu, et Dieu sait avec quelle passion, les pages palpitantes d'intérêt où l'immortel Daniel de Foë décrit les extraordinaires aventures survenues au marin naufragé Robinson Crusoé. Et c'est précisément, parce que, par ses belles qualités, l'immortel chef-d'oeuvre de Daniel de Foë charmera toujours la jeunesse, et parfois les adultes, qui se plaisent à le relire, évoquant les souvenirs des années bénies où adolescents ils s'absorbèrent en cette attrayante lecture, que nous avons décidé à l'Album Universel de publier en feuilleton une excellente traduction de Robinson Crusoé. Nos jeunes amis et leurs parents nous en sauront gré, croyons-nous, car c'est surtout à notre époque d'activité à outrance, que, tout jeunes, les enfants doivent apprendre à se débrouiller, à vaincre les difficultés imprévues qui peuvent surgir au cours de longs voyages. Combien d'histoires de Robinsons inconnus ne pourrait-on pas écrire, survenues depuis la publication de la première édition du chef-d'oeuvre de De Foë. Qui sait même, si les ingéniosités du fameux conteur anglais n'ont pas profité à plus d'un aventurier en détresse?

Une autre considération nous engage à publier Robinson Crusoé, c'est la disparition de l'île Juan Fernandez, qui serait survenue récemment à 700 milles des côtes du Chili, lors du cataclysme qui, il y a quelques semaines, détruisit Valparaiso. On n'ignore peut-être pas, en effet, qu'après de patientes recherches les érudits se sont convaincus que de Foë écrivit "Robinson Crusoé" d'après des données quasi exactes; s'inspirant des malheurs survenus à un matelot anglais, Alexander Selkirk, qui ayant fait naufrage sur les côtes de l'île Juan Fernandez, inhabitée, quoique soumise à des incursions de cannibales, y passa quelques années, menant un genre de vie primitive, unique dans les annales maritimes. Cette île du Pacifique n'est plus, ayant été engloutie par un phénomène sismique, après avoir émergé des flots il y a quelques siècles. Mais, si grand est le génie de Daniel de Foë, (hélas! mort dans la plus grande misère), qu'immortel demeurera le souvenir de Robinson Crusoé. Que nos jeunes amis, et leurs aînés, fatigués des romans feuilletons parfois trop "apaches" que l'on publie à notre époque, lisent donc Robinson Crusoé, ils passeront des heures agréables et inoubliables.

I

NAISSANCE ET EDUCATION DE ROBINSON. IL VEUT A TOUTE FORCE ALLER SUR MER

Je suis né en l'année 1632, dans la ville d'York, où mon père s'était retiré après avoir acquis beaucoup de bien en faisant le négoce.

J'avais deux frères plus âgés que moi, dont l'un était lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie anglaise, commandé par le fameux colonel Lockart, et fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols. Quant au second, je n'ai jamais su ce qu'il était devenu, et je ne suis pas mieux instruit de sa destinée que mon père et ma mère ne l'ont été de la mienne.

Comme j'étais le troisième garçon de la famille, et que je n'avais fait l'apprentissage d'aucune profession, je commençai bientôt à rouler dans ma tête force projets. Mon père, qui était fort âgé, ne m'avait pas laissé dans l'ignorance; il m'avait donné la meilleure éducation qu'il avait pu, soit en me dictant des leçons de sa propre bouche, soit en m'envoyant à une excellente école publique qu'il y avait à York, et il me destinait à l'étude des lois; mais j'avais de tout autres vues. Le désir d'aller sur mer me domina uniquement, cette inclination me roidissait si fort contre la volonté et même contre les ordres de mon père, et me rendait si sourd aux remontrances et aux sollicitations pressantes de ma mère et de tous mes proches, qu'on eût pu conjecturer dès lors qu'une espèce de fatalité m'entraînait secrètement vers un état de souffrance et de misère. Mon père, qui était un sage et grave personnage, me donna d'excellents avis pour me faire renoncer à un dessein dont il voyait bien que je m'étais entêté. Un matin, il me fit venir dans sa chambre, où il était confiné à cause de sa goutte, et il me parla fortement sur ce sujet. Il me demanda quelle raison j'avais, ou plutôt qu'elle était ma folie, de vouloir quitter la maison paternelle et ma patrie, où je pouvais avoir de l'appui et une belle espérance de pousser ma fortune par mon application et par mon industrie, et cela en menant une vie douce et agréable? Il m'exhorta, dans les termes les plus pressants et les plus tendres, à ne point faire une étourderie de jeunesse, à ne point aller au-devant des maux dont la nature et ma naissance m'avaient garanti; il me fit observer que je n'étais pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain, qu'il ferait tout pour me procurer une profession douce et honorable; qu'après avoir fait son devoir en m'avertissant du préjudice que me causerait une résolution déraisonnable, il n'était plus responsable de rien; en un mot, que, comme il travaillerait

à mon bonheur, si je voulais demeurer à la maison et m'établir de la manière qu'il le désirait, aussi ne voulait-il pas contribuer à ma perte en favorisant mon départ. Il conclut en me disant que j'avais devant les yeux l'exemple funeste de mon frère aîné, à qui il avait pareillement fait valoir ces puissants motifs, pour le dissuader d'aller à la guerre des Pays-Bas, et qu'il n'avait pu empêcher de suivre une résolution de jeune homme ni de courir à sa perte. Il ajouta qu'il ne cesserait jamais de prier pour moi; mais qu'en même temps il osait m'annoncer que si je faisais ce faux pas, Dieu ne me bénirait point, et qu'à l'avenir j'aurais tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurais fait de ses conseils, sans avoir personne pour m'assister.

Ce discours fut véritablement prophétique, quoique, à mon avis, il ne le crût point tel; et je remarquai, sur la fin, que les larmes coulaient abondamment de ses yeux, surtout quand il me parla de la mort de mon frère. Mais lorsqu'il dit que j'aurais le loisir de me repentir sans avoir personne pour m'assister, il fut si ému, qu'il s'interrompit et m'avoua qu'il n'a-

lui dis que ma passion pour voir le monde était insurmontable; qu'elle me rendait incapable d'entreprendre quoi que ce soit avec assez de résolution pour en venir à bout, et que mon père ferait mieux de m'en donner la permission que de me forcer à la prendre. Je la priai de faire réflexion que j'avais déjà dix-huit ans, et qu'il était trop tard pour entrer en apprentissage, ou pour devenir clerc chez un procureur; que si je l'entreprenais, j'étais sûr de ne jamais finir mon temps, de m'enfuir de chez le maître avant le terme, et de m'embarquer. Mais si elle voulait bien parler pour moi, et m'obtenir de mon père la permission de faire un voyage sur mer, je lui promettais, en cas que je revinsse et que je ne m'accommodasse pas de cette vie errante, d'y renoncer et de réparer ensuite le temps perdu par un redoublement de diligence. A ces propos, ma mère se mit en colère: elle me dit que ce serait peine perdue de parler à mon père sur ce sujet, qu'il connaissait trop bien mes véritables intérêts pour donner son consentement à une chose qui me serait nuisible; qu'elle ne concevait pas comment j'y pouvais encore penser, après l'entretien que j'avais eu avec lui, et malgré les expressions tendres et engageantes dont elle savait qu'il avait usé pour me ramener; en un mot, que si je voulais m'aller perdre, elle n'y voyait point de remède; mais qu'assurément elle n'y donnerait jamais son consentement; qu'elle ne voulait point contribuer à ma ruine, et qu'il ne serait jamais dit que ma mère se fût prêtée à une chose que mon père aurait rejetée.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé, néanmoins j'ai appris dans la suite qu'elle avait rapporté le tout à mon père, et que, pénétré de douleur, il avait dit en soupirant: "Ce garçon pourrait être heureux s'il voulait demeurer à la maison; mais il sera la plus misérable de toutes les créatures s'il va dans les pays étrangers; je n'y saurais consentir."

Ce ne fut qu'un an après ceci que je m'échappai. Cependant je m'obstinais à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisait d'embrasser une profession. Souvent même je me plaignais à mon père et à ma mère qu'ils fussent si fermes à me contrarier dans une chose pour laquelle je me sentais une inclination prédominante.

II

PREMIER VOYAGE

Un jour, me trouvant à Hull, où j'étais allé par hasard, et sans aucun dessein formé de prendre l'essor, j'y rencontrai un de mes camarades qui était sur le point d'aller par mer à Londres, sur le vaisseau de son père. Il m'invita



Et il me parla fortement sur ce sujet.

vait pas la force de passer outre.

Je fus sincèrement touché d'un discours si tendre, et pouvais-je y être insensible? En conséquence, je résolus de ne plus penser à mes voyages, mais plutôt de m'établir chez nous, suivant les intentions de mon père. Mais, hélas! cette bonne disposition passa comme un éclair: et pour prévenir désormais les représentations de mon père, je formai le projet de m'éloigner sans prendre congé de lui. Néanmoins je n'en vins pas sitôt à l'exécution, et je modérai un peu l'excès de mes premiers mouvements. Un jour que ma mère paraissait un peu plus gaie qu'à l'ordinaire, je la pris à part: je

à aller avec eux, et, pour mieux m'y engager, il me tint le langage ordinaire des marins; savoir, qu'il ne m'en coûterait rien pour mon passage. Là-dessus je ne consulte plus ni père ni mère, je ne me mets pas en peine de leur faire savoir de mes nouvelles: mais abandonnant la chose au hasard, sans demander la bénédiction de mon père, ni implorer l'assistance du ciel; sans faire attention ni aux circonstances, ni aux suites, je me rends à bord d'un vaisseau qui allait à Londres. Ce jour, le plus fatal de toute ma vie, fut le 1er septembre 1651. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un jeune aventurier dont les infortunes aient commencé plus tôt et duré plus longtemps que les miennes. A peine le vaisseau était-il sorti de la rivière d'Humber, que le vent commença à fraîchir et la mer à s'enfler d'une furieuse manière. Comme je n'avais pas été sur mer auparavant, le malaise et la terreur, s'emparant à la fois de mon corps et de mon âme, me plongèrent dans une angoisse que je ne puis exprimer. Je commençai dès lors à faire de sérieuses réflexions sur ce que j'avais fait, et sur la justice divine, qui châtiât en moi un enfant vagabond et désobéissant. Dès lors tous les bons conseils de mes parents, les larmes de mon père, les prières de ma mère, se présentèrent vivement à mon esprit; et ma conscience, qui n'était pas encore endurcie comme elle l'a été depuis, me reprochait d'avoir méprisé des leçons si salutaires et de m'être éloigné de mon devoir envers mon père et envers Dieu.

Pendant ce temps-là, la tempête devenait plus violente, la mer s'agitait de plus en plus; et quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis, et surtout de ce que je vis peu de jours après, c'en était assez pour ébranler un marin novice. A chaque minute je m'attendais à être englouti dans les flots et chaque fois que le vaisseau s'abaissait, je croyais qu'il allait toucher au fond de la mer pour n'en plus revenir. Dans cette angoisse, je fis plusieurs fois le voeu que si Dieu me sauvait de ce voyage, et qu'il me fit la grâce de reprendre terre, je ne remonterais de mes jours sur un vaisseau, et ne m'exposerais plus à de pareils dangers; mais que je m'en irais tout droit chez mon père, et me conduirais par ses conseils.

Cette résolution dura autant que dura la tempête, et même un peu au delà. Le jour suivant, le vent s'était abattu, la mer s'était apaisée, et je commençais un peu à m'y accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée, me sentant encore indisposé du mal de mer. Mais à l'approche de la nuit le temps s'éclaircit, le vent cessa tout à fait, une charmante soirée s'ensuivit; le soleil se coucha sans nuages et le lendemain il se leva de même. Ainsi, l'air qui n'était agité de d'un vent doux et léger, l'onde unie comme la glace, le soleil qui brillait sur ce miroir, offraient à mes yeux le plus délicieux des spectacles.

J'avais bien dormi pendant la nuit, et loin d'être encore incommodé du mal de mer, j'étais plein de courage, regardant avec admiration l'Océan, qui le jour d'auparavant avait été si courroucé et si terrible, et qui se faisait voir alors si calme et si agréable. Là-dessus, de crainte que je ne persistasse dans les bonnes résolutions que j'avais formées, mon compagnon, le jeune homme qui m'avait engagé dans cette équipée, s'en vint à moi, et me donnant un coup sur l'épaule: "Eh bien! camarade, dit-il, je gage que vous aviez peur la nuit précédente, n'est-il pas vrai? ce n'était cependant qu'une bouffée. — Comment! dis je, vous n'appelez cela qu'une bouffée? c'était une terrible tempête! — Une tempête! répliqua-t-il; que vous êtes innocent! ce n'était rien du tout. Vraiment, vraiment, nous nous moquons bien du vent quand nous avons un bon vaisseau et que nous sommes au large; mais, camarade, voulez-vous que je vous dise la vérité? c'est que vous n'êtes encore qu'un novice. Allons, mettons-nous à faire du punch. Voyez-vous quel beau temps il fait à cette heure?" Enfin, pour abrégé ce triste endroit de mon histoire, nous suivîmes le vieux train des gens de mer: on fit un punch, je m'enivrai; et dans une nuit de débauche, je noyai tous mes repentirs, toutes mes réflexions sur ma conduite passée et toutes mes résolutions pour l'avenir. En un mot, comme à l'orage on avait vu succéder le calme et la tranquillité sur les eaux, ainsi l'agitation de mes pensées finie, ma crainte dissipée,

mes premiers désirs revenus, j'oubliai entièrement les promesses et les voeux que j'avais formés dans la détresse. Il est bien vrai que j'avais quelques intervalles de réflexion, et que les bons sentiments revenaient quelquefois à la charge, comme il arrive dans ces sortes d'occasions; mais je les repoussais, et je tâchais de m'en guérir comme d'une maladie. En prenant la tâche de bien boire et d'être toujours en compagnie, j'eus bientôt prévenu le retour de ces accès, car c'est ainsi que je les appelais. De sorte qu'au bout de cinq ou six jours, j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complète que le pourrait souhaiter un jeune homme qui cherche à étouffer les remords.

Le sixième jour de notre navigation, nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Comme le vent avait été contraire, nous n'avions fait que très peu de chemin depuis la tempête. Ainsi nous fûmes obligés de mouiller en cet endroit, et nous y demeurâmes, le vent continuant d'être contraire et de souffler sud-ouest sept ou huit jours de suite, pendant lesquels plusieurs vaisseaux de Newcastle entrèrent dans la même rade, rendez-vous commun de ceux qui attendent un bon vent pour gagner la Tamise.

Néanmoins nous n'aurions pas laissé écouler tant de temps sans atteindre l'embouchure de cette rivière à la faveur de la marée, si le vent n'avait pas été trop rude et si au quatrième ou cinquième jour il n'était devenu très violent. Mais le huitième jour, au matin, le vent augmenta, notre ancrage était bon et le fond où nous mouillions très ferme, nos gens ne se mettaient en peine de rien, et avaient si peu de pressentiment de quelque danger, qu'ils passaient le temps dans le repos et dans la joie. Mais le huitième jour, au matin, le vent augmenta, et tout l'équipage fut commandé pour abattre les mâts de perroquet et pour tenir toutes choses bien serrées et en bon ordre, afin de donner au vaisseau tout l'allègement possible. Vers le midi, la mer s'enfla prodigieusement: notre château-gaillard plongeait à tout moment, et les flots inondèrent le bâtiment plus d'une fois. Là-dessus le maître, autrement dit le patron du navire, fit jeter l'ancre maîtresse; mais nous ne laissâmes pas de chasser sur deux ancres après avoir filé nos câbles jusqu'au bout.

Pour le coup, la tempête était horrible, et je voyais déjà l'étonnement et la terreur sur le visage des matelots mêmes. Quoique le maître fût un homme infatigable dans son emploi, qui est de veiller à la conservation du vaisseau, cependant je l'entendais souvent qui, en passant près de moi à l'entrée et au sortir de sa cabine, proférait tout bas ces paroles: "Grand Dieu, ayez pitié de nous! nous sommes tous perdus! c'est fait de nous!" Dans cette première confusion, j'étais étendu, immobile et glacé d'effroi, dans ma cabine qui était auprès du gouvernail, et je ne saurais bien dire quelle était la situation de mon esprit. Je ne pouvais sans honte me rappeler le souvenir de ma première repentance, dont j'avais foulé aux pieds tous les engagements par un endurcissement de coeur effroyable. Jamais un aussi affreux spectacle n'avait frappé ma vue: les flots s'élevaient comme des montagnes, et venaient fondre sur nous à chaque instant. De quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'était que consternation. Deux vaisseaux passèrent auprès de nous, pesamment chargés: ils avaient leurs mâts coupés rez pied, et nos gens s'écrièrent qu'un vaisseau qui était à un mille devant nous venait de couler à fond. Deux autres bâtiments, détachés de leurs ancres, avaient été jetés de la rade en pleine mer, voguant sans mâts à l'aventure. Les bâtiments légers se trouvaient les moins en butte à la tourmente, comme étant moins accablés de leur propre poids, et il en passa deux ou trois tout proche de nous qui couraient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir, le pilote et le contre-maitre demandèrent au maître la permission de couper le mât de devant; à quoi ce dernier témoigna beaucoup de répugnance; mais le contre-maitre lui ayant représenté que, si on ne le faisait pas, le vaisseau s'enfoncerait infailliblement, il y consentit; et quand le mât de devant eut été coupé, celui du milieu remuait si fort et donnait de telles secousses, qu'on fut obligé de le couper pareillement, et de rendre le pont ras d'un bout à l'autre.

Je vous laisse à penser en quel état j'étais

dans cette conjoncture, moi qui n'avais point encore navigué, et à qui peu de chose avait déjà causé une telle épouvante. Mais si je puis de si loin rappeler les pensées que j'avais, le souvenir des leçons que j'aurais dû tirer du dernier péril et le mépris que j'en avais fait pour suivre ma première et méchante résolution, m'effrayaient encore plus que la mort.

Ces réflexions, jointes à l'horreur qui naissait naturellement de la tempête, me jetèrent dans une situation qu'il n'est pas possible d'exprimer. Mais nous n'en devions pas être quittes à si bon marché; la tempête continua avec tant de furie, que les matelots eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais vu une pire. Notre vaisseau était bon, mais extrêmement chargé, et si fort affaibli dans l'eau, que les matelots s'écriaient de temps en temps qu'il allait couler bas. Je m'enquis de la signification de ce mot couler bas, car je l'ignorais auparavant, et j'aurais dû, en quelque façon, chérir cette ignorance. Cependant la tempête était si violente, que je voyais, ce qu'on voit rarement, le maître, le contre-maitre et quelques autres plus raisonnables faisant leur prière, et s'attendant à tout moment que le vaisseau irait à fond. Pour surcroît de malheur, vers le milieu de la nuit, un homme qu'on avait envoyé en bas pour visiter le fond de la cale, s'écria qu'il y avait une ouverture, et un autre dit que nous faisons quatre pieds d'eau. Alors on appela tout le monde à la pompe. Ce mot seul me jeta dans une telle consternation, que j'en tombai à la renverse sur mon lit, au bord duquel j'étais assis.

Mais les gens du vaisseau s'en vinrent me tirer de ma léthargie, et me dirent que, si je n'avais été bon à rien jusqu'ici, j'étais à cette heure aussi capable de pomper qu'aucun autre. Sur quoi je me levai, et m'en allai à la pompe, où je travaillai vigoureusement. Pendant que ces choses se passaient, le maître voyant quelques bâtiments légers de charbonniers qui, ne pouvant tenir contre la tempête, étaient obligés de gagner le large, et qui voulaient venir vers nous, fit tirer un coup de canon pour signal de l'extrême danger où nous étions. Moi qui ne savais ce que cela signifiait, je fus si étonné, que je crus le vaisseau brisé, ou qu'il était arrivé quelque autre accident terrible; en un mot, je m'évanouis. Mais, comme nous étions dans un moment où chacun pensait à sa propre vie, on ne prenait pas garde à moi ni à l'état où je me trouvais; seulement un autre prit ma place à la pompe, et me poussant à côté avec son pied, me laissa tout étendu, dans la pensée que j'étais mort; je ne revins à moi que longtemps après.

On continuait à pomper; mais l'eau gagnant à fond de cale, il y avait toute apparence que le vaisseau allait couler bas; et quoique la tempête commençât un peu à diminuer, il n'était pourtant pas possible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un port: de sorte que le maître persista à faire tirer le canon pour demander du secours. Un petit bâtiment, qui venait justement de passer devant nous, hasarda un bateau pour nous secourir; ce ne fut qu'avec beaucoup de risque que ce bateau approcha, et il ne paraissait guère possible qu'il nous abordât ni que nous y entrassions, quand enfin, les rameurs faisant les derniers efforts et exposant leur vie pour sauver la nôtre, nous leur jetâmes de l'arrière une corde avec une bouée et lui donnâmes une grande longueur. Eux, bravant et la peine et le danger, s'en saisirent, et nous, après les avoir tirés jusque sous la poupe, nous nous mimas dans leur bateau. C'est en vain que nous aurions prétendu, et les uns et les autres, aborder à leur vaisseau: tous convinrent qu'il fallait nous laisser flotter, mais tourner la pointe tant que nous pourrions vers la terre, et notre maître promit que si leur bateau était endommagé en touchant le sable, il en tiendrait compte au maître de leur vaisseau. Ainsi, partie en ramant, partie en suivant le gré du vent, nous déclinaâmes au nord presque jusqu'à Winterton-Ness.

Il n'y avait guère plus d'un quart d'heure que nous avions quitté notre vaisseau, lorsque nous le vîmes couler bas, et c'est alors que j'ai appris, pour la première fois, ce qu'on entendait par ce mot, en termes de marine; mais j'avoue franchement que j'avais la vue un peu trouble, et qu'à peine pouvais-je discerner les choses quand les matelots me dirent que le bâtiment

Dieu le veut!

TRANSCRIT PAR X.



MUSIQUE DE
CH. GOUNOD.

Mouv^t de Marche.

PIANO. *f*

mf *cresc.*

f

p *dim.* *Ped* * *Ped* * *Ped* *

do. *f* *p*

cre scen - do. *f*

dim *p*

cre -

-scen - do. *ff*
Ped * Ped *

p *f*
Ped * Ped * Ped *

p *f*
Ped * Ped * Ped *

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The bass staff features a complex, rhythmic accompaniment with many beamed notes. The treble staff has a melody with some rests. A "Ped" (pedal) marking is located at the bottom right of the system.

Second system of musical notation. The bass staff has a melodic line with a "ff" (fortissimo) dynamic marking. The treble staff continues the melody. A "Ped" marking is at the bottom right.

Third system of musical notation. The bass staff has a melodic line with a "p" (piano) dynamic marking. The treble staff has a melody with some rests. "dim" (diminuendo) and "Ped" markings are at the bottom. An asterisk "*" is at the bottom right.

Fourth system of musical notation. The treble staff contains the lyrics "cre - scen - do." with a "f" (forte) dynamic marking. The bass staff has a melodic line with a "p" (piano) dynamic marking. "Ped" and "* Ped" markings are at the bottom left.

Fifth system of musical notation. The treble staff has a melody with some rests. The bass staff has a melodic line. The word "cre -" is written at the end of the treble staff.

Sixth system of musical notation. The treble staff has a melody with some rests. The bass staff has a melodic line with a "ff" (fortissimo) dynamic marking. The word "scen - do" is written at the beginning of the treble staff.

This page contains six systems of musical notation for a piano piece. Each system consists of a treble staff and a bass staff. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings such as *ff* (fortissimo) and *Ped* (pedal). The piece concludes with a double bar line. The music features complex rhythmic patterns and trills, with some measures marked with a '3' indicating a triplet. A 'Ped' marking is present in the fourth system, and an asterisk (*) is used in the fifth system. The final system ends with a double bar line.

enfonçait : car dès le moment que je m'étais mis ou plutôt qu'ils m'avaient mis dans le bateau, j'étais comme un homme pétrifié, tant par la peur qui m'avait saisi que par mes réflexions, qui me faisaient sentir d'avance toutes les horreurs de l'avenir.

Pendant ce temps-là, nos gens faisaient force de rames pour approcher de terre aussi près qu'il serait possible; et lorsque le bateau était au-dessus des vagues, d'où l'on découvrait au loin, nous voyions un grand nombre de personnes qui accouraient le long du rivage pour nous assister dès que nous serions proche. Mais nous n'avancions guère vers la terre, et même nous ne pouvions aborder, jusqu'à ce que nous eussions passé le fanal de Winterton; car, au delà, la côte s'enfonçait à l'ouest du côté de Cromer, et ainsi elle brisait un peu la violence du vent. Ce fut en cet endroit, et non sans de grandes difficultés, que nous descendîmes tous heureusement à terre. De là nous allâmes à pied à Yarmouth, où nous fûmes traités d'une manière capable de soulager des infortunés, c'est-à-dire avec beaucoup d'humanité, soit de la part du magistrat, qui nous assigna de bons quartiers, soit par des marchands de cette ville, et des propriétaires de vaisseaux, qui nous donnèrent assez d'argent pour aller à Londres, ou pour retourner à Hull, si nous le jugions à propos.

C'est alors que je devais avoir le bon sens de prendre le chemin de Hull pour m'en retourner à la maison. Mais, comme j'avais quelque argent dans la poche, je résolus d'abord de m'en aller, par terre, à Londres.

J'arrivai dans cette ville, et là aussi bien qu'en chemin, j'eus de grands débats avec moi-même sur le genre de vie que je devais embrasser; savoir, si je m'en retournerais à la maison, ou bien si j'irais sur mer.

Retourner à la maison était évidemment et sans contredit le parti le plus sensé; mais la mauvaise honte me le faisait rejeter bien loin. Je m'imaginai que je serais montré au doigt dans tout le voisinage, et que j'aurais honte de paraître, non devant mon père et ma mère seulement, mais même devant qui que ce fût. D'où j'ai souvent pris occasion de remarquer combien est perverse et déraisonnable l'humeur ordinaire de la plupart des hommes, et surtout des jeunes gens, qui, au lieu de se guider par la raison, en pareilles circonstances, ont à la fois honte de pêcher et honte de se repentir; rougissant, non pas de l'action qui doit les faire passer pour des insensés, mais de l'amendement, qui seul peut leur mériter le titre de sages.

Cependant je demeurai quelque temps dans cet état d'irrésolution, ne sachant ni quel parti ni quel genre de vie j'embrasserais. Je continuais d'avoir une répugnance invincible à m'en retourner chez nous; à mesure que le temps se passait, le souvenir de ma dernière détresse s'effaçait de mon imagination, et s'il me venait quelques légers désirs de retour, ils s'amortissaient tellement, qu'enfin j'en perdîs tout à fait la pensée et que je cherchai à faire un nouveau voyage. Je résolus de m'embarquer sur un vaisseau qui allait aux côtes de l'Afrique, ou, suivant le langage ordinaire des matelots, pour un voyage de Guinée.

III

DEUXIEME ET TROISIEME VOYAGES. CAPTIVITE.

Dans toutes ces aventures, ce fut un malheur pour moi que je ne m'embarquasse pas en qualité de simple matelot: car sur ce pied j'aurais, à la vérité, été assujéti à un travail fort rude; mais en même temps j'aurais appris la navigation, et me serais rendu capable de devenir pilote ou lieutenant, et peut-être maître d'un vaisseau. Mais, en ceci comme en tout autre chose, j'étais destiné à choisir le pis; et me sentant de l'argent dans la poche, et de bons habits sur le corps, je ne voulais aller à bord que vêtu en monsieur: de cette manière je n'y avais aucun emploi, ni ne me mettais en état d'en avoir.

Dès que je fus arrivé à Londres, j'eus le bonheur d'y tomber en bonne compagnie; chose qui n'arrive pas toujours à un jeune homme aussi étourdi et malavisé que je l'étais. La première personne avec laquelle je fis connaissance fut un maître de vaisseau qui avait été sur la côte de Guinée, et qui, ayant eu un fort heu-

reux succès, était résolu d'y retourner. Cet homme trouva du plaisir à ma conversation, et m'entendant dire que j'avais envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui pour le même voyage: il m'assura que je ne serais pas obligé de faire la moindre dépense; que je mangerais avec lui, et serais son compagnon; que si je voulais emporter quelque chose avec moi, je jouirais de tous les avantages que peut procurer le commerce; et que peut-être le gain qui m'en reviendrait ne frustrerait pas mes espérances.

J'acceptai l'offre du capitaine, qui était un homme franc et honnête. Je hasardai dans cette entreprise une somme de quarante livres sterling (1), que j'employai en quincaillerie, suivant son conseil. J'avais amassé cet argent avec l'assistance de quelques-uns de mes parents, qui avaient correspondance avec moi, et qui, comme je crois, avaient engagé mon père et ma mère à contribuer secrètement de cette somme à ma première aventure.

Je puis dire que, de tous mes voyages, celui-ci est le seul qui m'ait réussi; j'en suis redevable à la bonne foi et à la générosité de mon ami le capitaine; car, parmi plusieurs autres avantages que je trouvais avec lui, j'eus encore celui d'apprendre passablement les mathématiques et les règles de la navigation, à estimer juste la course d'un vaisseau, et à bien orienter les voiles. S'il se plaisait à m'enseigner, je me plaisais à apprendre: tellement que ce voyage me rendit à la fois et matelot et marchand. En effet, j'en rapportai cinq livres et neuf onces de poudre d'or pour ma part; ce qui me valut, à Londres, environ trois cents livres sterling. Ce succès m'inspira de vastes projets, qui depuis causèrent ma ruine entière.

Ce bon ami, le capitaine du vaisseau, mourut peu de jours après notre retour à Londres. Néanmoins je me résolus à refaire le même voyage. Je laissai en dépôt entre les mains de la veuve du capitaine deux cents livres sterling, je pris avec moi des marchandises pour la valeur des cent autres, et me rembarquai sur le même vaisseau, avec un homme qui la première fois en avait été le pilote, et cette seconde, en avait le commandement.

Jamais voyage ne fut plus malheureux. En faisant route vers les Canaries, ou plutôt entre ces îles et les côtes d'Afrique, nous fûmes surpris, à la pointe du jour, par un corsaire turc de Salé, qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté, nous mîmes au vent toutes les nôtres pour nous sauver; mais, voyant qu'il gagnait sur nous et qu'au bout de quelques heures il ne manquerait pas de nous avoir atteints, nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons; le corsaire en avait dix-huit. Sur les trois heures après midi, il fut à notre portée, commença l'attaque, et fit une méprise; car au lieu de nous prendre en arrière, comme c'était son dessein, il lâcha sa bordée sur un de nos côtés: nous alors, nous y pointâmes huit de nos canons pour soutenir son attaque, et lâchâmes à notre tour une bordée qui le fit reculer; ce ne fut pourtant qu'après nous l'avoir rendue, et en faisant jouer sa mousqueterie, qui était de deux cents hommes. Cependant nos gens se tenaient fermes; aucun d'eux n'avait été touché. Il se prépara à renouveler le combat, et nous à le soutenir. Mais étant venu de l'autre côté à l'abordage, soixante des siens se jetèrent sur notre pont et commencèrent à jouer de la hache, coupant et taillant mâts et cordages. De notre côté, nous les recevions à coups de mousquets, de demi-piques, de grenades et autres armes; en sorte que nous les chassâmes par deux fois de dessus notre pont. Néanmoins, pour ne pas insister sur cette époque lugubre de mon histoire, le vaisseau étant désemparé, trois de nos gens tués, et huit autres blessés, nous fûmes contraints de nous rendre, et emmenés prisonniers à Salé, port appartenant aux Maures.

Les traitements qu'on me fit là ne furent pas si terribles que je l'aurais cru d'abord, et je ne fus point emmené, avec le reste de nos gens, dans l'intérieur du pays, au lieu où l'empereur fait sa résidence; mais le capitaine du corsaire me garda pour sa part de la prise, comme étant jeune et agile, et par conséquent tout propre pour lui. Un pareil changement de condition, qui d'homme libre me rendait esclave, me plon-

gea dans le désespoir. Je me ressouvins du discours vraiment prophétique de mon père, qui m'avait prédit que je serais misérable, et que je n'aurais personne pour me secourir dans ma misère. Ne connaissant pas un plus haut degré de calamité, il me paraissait que la prédiction était entièrement accomplie, que la main de Dieu s'était appesantie sur moi, et que j'étais perdu sans ressource. Mais hélas! ceci n'était encore qu'un échantillon des maux que je devais souffrir, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Mon nouveau patron, ou, si vous voulez, mon nouveau maître, m'ayant emmené avec lui dans sa maison, j'espérais aussi qu'il se ferait accompagner de moi lorsqu'il irait en mer, que sa destinée serait, tôt ou tard, d'être pris par un vaisseau de guerre espagnol ou portugais, et que de cette manière je recouvrerais ma liberté; mais cette espérance s'évanouit bientôt, car, lorsqu'il s'embarqua, il me laissa à terre pour soigner son petit jardin et pour faire les fonctions ordinaires d'un esclave dans la maison; et quand il fut de retour, il m'ordonna de coucher dans sa cabine pour garder le vaisseau.

Étant à bord, je ne pensais à autre chose qu'à m'échapper; mais, après y avoir bien pensé, je ne trouvais aucun expédient qui pût satisfaire un esprit raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible; car je n'avais personne à qui je pusse me fier ni qui voulût s'embarquer avec moi; nul compagnon d'esclavage tellement que, pendant deux ans entiers, je ne vis pas la moindre apparence de pouvoir exécuter un tel projet, quoique j'en récréasse souvent mon imagination.

Au bout de deux ans, il se présenta une occasion assez singulière, qui réveilla en moi la pensée que j'avais conçue dès longtemps de travailler à recouvrer ma liberté. Comme mon patron restait à terre plus que de coutume, et qu'il n'équipait point son vaisseau, et cela faute d'argent, à ce que j'appris, il ne manquait point, deux ou trois fois la semaine, de sortir avec la grande chaloupe pour pêcher dans la rade. Alors il me menait avec lui, aussi bien qu'un jeune esclave maure, pour ramer dans le bateau; nous lui donnions tous deux du divertissement, et je me montrais fort adroit à la pêche: enfin il était si content, que quelquefois il m'envoyait, avec un de ses parents nommé Ismaël, et le jeune esclave, pour lui pêcher un plat de poisson.

Il arriva qu'une fois, étant allés pêcher le matin, dans un grand calme, il s'éleva tout à coup un brouillard si épais, qu'il nous déroba la vue de la terre, quoique nous n'en fussions pas éloignés d'une demi-lieue; nous nous mîmes à ramer, sans tenir de route certaine; nous travaillâmes tout le jour et toute la nuit suivante: le lendemain au matin nous nous trouvâmes en pleine mer; au lieu de nous rapprocher du rivage, nous nous en étions éloignés tout au moins de deux lieues; mais nous retournâmes à bon port, quoique ce ne fût pas sans beaucoup de peine et même sans quelque danger, car le vent commençait à être un peu fort, et surtout nous avions une grande faim.

Cet accident rendit notre patron plus précautionné pour l'avenir. Il résolut donc de ne plus aller à la pêche sans un compas et quelques provisions. d'autant qu'il avait à sa disposition le grand bateau du vaisseau anglais qu'il avait pris sur nous. Ainsi il ordonna à son charpentier, qui était aussi un esclave anglais, de construire, au milieu de ce bateau, une cahute semblable à celle d'une barque, laissant suffisamment d'espace derrière et devant: là, pour manier le gouvernail et hisser la grande voile; ici, pour le maniement libre de deux personnes qui pussent faire toute la manoeuvre. Ce bateau cinglait avec une voile latine ou triangulaire, laquelle portait par-dessus la cabine: dans cette cabine, qui était fort basse, le capitaine avait assez de place pour coucher lui et un ou deux esclaves; pour une table, pour de petites armoires à mettre telles liqueurs qu'il voudrait, son pain, son riz et son café.

Il sortait souvent avec ce bateau pour aller à la pêche; et comme j'avais l'adresse de lui attraper beaucoup de poisson, il n'allait jamais sans moi.

Or il arriva qu'il avait formé une partie avec deux ou trois Maures de quelque distinction, pour sortir un jour avec ce bateau, afin de pêcher et de se récréer. Dans cette vue, il avait

(1) La livre sterling vaut vingt-cinq francs.

fait des provisions extraordinaires, qu'il fit embarquer la veille, et il m'ordonna de tenir tout prêts trois fusils avec du plomb et de la poudre, parce qu'ils se proposaient de prendre le plaisir de la chasse aussi bien que celui de la pêche.

Je préparai toutes choses conformément à ses ordres. Le lendemain au matin je l'attendais dans le bateau, que j'avais bien lavé et rendu plus propre, et où j'avais arboré les flammes et les pendants; en un mot, je n'avais rien oublié de ce qui pouvait contribuer à bien recevoir ses hôtes, lorsque je vis venir mon patron tout seul; il me dit que ses convives avaient remis la partie à une autre fois, à cause de quelques affaires. Il m'ordonna, en même temps, d'aller avec le bateau, accompagné, comme de coutume, de l'homme et du jeune garçon, pour lui prendre du poisson, parce que ses amis devaient souper chez lui, et il m'enjoignit de l'apporter aussitôt que j'en aurais pris, ordre auquel je me disposai d'abord à obéir.

Cette circonstance fit renaître mon premier dessein de m'affranchir de l'esclavage; je considérais que j'étais sur le point d'avoir un petit vaisseau à mon commandement; et dès que mon maître se fut retiré, je commençai à me préparer, non pas à une pêche, mais à un voyage, quoique je ne susse quelle route je prendrais. Il me suffisait de m'éloigner de ce triste séjour.

La première démarche que je fis fut de m'adresser à ce Maure, sous le spécieux prétexte de pourvoir à notre subsistance pour le temps que nous serions à bord. Je lui dis donc que nous devions pas nous permettre de manger du pain de notre patron; il me répondit que j'avais raison; en conséquence il alla chercher un panier de biscuit à notre usage, et trois jarres d'eau fraîche. Je savais l'endroit où était placée la cave, j'en allai tirer les bouteilles et les portai au bateau, pendant que le Maure était à terre, circonstance qui lui donnerait à juger qu'elles avaient été mises là auparavant pour l'usage de notre maître. J'y transportai encore un grand morceau de cire pesant plus de cinquante livres, avec un paquet de ficelle, une hache, un marteau; toutes choses qui me furent, dans la suite, d'un grand usage, surtout la masse de cire pour faire des bougies. Je tendis à mon homme un autre piège, dans lequel il donna tout bonnement, et voici de quelle manière.

"Ismaël, lui dis-je, nous avons ici les fusils de notre patron; ne pourriez-vous pas nous procurer de la poudre et du plomb de chasse? car nous pourrions très bien tuer, pour nous autres, des alcamies (oiseaux de mer de l'espèce de nos courlis); et je sais qu'il a laissé à bord du vaisseau les provisions de la sainte-barbe.

—Oui, répliqua-t-il, j'en vais chercher."

Et, en effet, il apporta bientôt deux poches de cuir, l'une fort grande, où il y avait environ une livre et demie de poudre et même davantage, l'autre pleine de plomb, avec quelques balles: celle-ci pesait bien cinq ou six livres, et nous mimes tout cela dans le bateau. De mon côté, j'avais trouvé de la poudre dans la chambre du capitaine, et j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avais trouvées dans la cave, après avoir versé dans une autre le peu qui restait dedans.

IV

EVASION

Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires, nous mimes à la voile et sortîmes du port pour aller à la pêche. Les gardes du château qui est à l'entrée du port savaient qui nous étions, et ne prirent pas connaissance de notre sortie. A peine étions-nous à un mille en mer, que nous amenâmes notre voile et nous assimes pour pêcher. Le vent soufflait nord-nord-est, et par conséquent, était contraire à mes desirs; car s'il eût été sud, j'aurais été assuré de gagner les côtes d'Espagne et du moins de me rendre dans la baie de Cadix. Mais de quelque côté que vint le vent, ma résolution était bien prise de quitter cette horrible demeure et d'abandonner le reste au destin.

Nous pêchâmes longtemps sans rien prendre; car lorsque je sentais un poisson à mon hameçon, je n'avais garde de le tirer hors de l'eau, de peur que le Maure ne le vit. Alors je lui dis: "Nous ne faisons rien qui vaille; notre bon maître n'entend pas raillerie, il veut être bien servi; il faut aller plus loin."

Lui, qui n'entendait point malice, opina de

même, et étant allé à la proue, il disposa les voiles en conséquence. Moi qui me trouvais au gouvernail, je conduisis le bateau près d'une lieue plus loin; après quoi je fis amener, faisant semblant de vouloir pêcher.

Mais tout à coup laissant le timon au jeune garçon, je m'avançai vers le Maure, qui se trouvait à la proue, et feignant de me baisser pour ramasser quelque chose qui était derrière lui, je le saisis par surprise, et lui passant les bras entre les deux cuisses, je le lançai tout net hors du bord dans la mer. D'abord il revint au-dessus de l'eau, car il nageait comme un canard; il m'appela, il me supplia de le recevoir à bord, protestant de me suivre d'un bout du monde à l'autre si je le voulais. Il nageait avec tant de vigueur derrière le bateau, qu'il allait bientôt m'atteindre, parce qu'il ne faisait que peu de vent; dans cette crainte, je cours à la cahute, j'en tire un des fusils, je le couche en joue et lui adresse ces paroles:

"Écoutez, mon ami, je ne vous ai point fait de mal, ni ne vous en ferai point, pourvu que vous restiez en repos. Vous savez assez bien nager pour gagner le rivage; la mer est calme; hâtez-vous d'en profiter pour faire le chemin que vous avez d'ici à terre, et nous nous quitterons bons amis; mais si vous approchez de mon bord, je vous casse la tête, car je suis résolu d'avoir ma liberté."

A ces mots, il ne répliqua rien, se retourna d'un autre côté et se mit à nager vers la côte. C'était un excellent nageur; ainsi je ne doute point qu'il n'y ait aisément abordé.

Après que je me fusse débarrassé du Maure de la manière que je viens de dire, je me tournai vers le jeune esclave maure, qui s'appelait Xuri: "Xuri, lui dis-je, si vous voulez m'être fidèle, je vous traiterai bien; mais à moins que vous ne me le juriez par Mahomet, il faut que je vous jette aussi dans la mer." Ce jeune garçon me fit un sourire et me parla si innocemment, qu'il m'ôta tout sujet de défiance; ensuite il fit serment de m'être fidèle et d'aller avec moi partout où je voudrais.

Tant que le Maure, qui était à la nage, fut à la portée de ma vue, je ne changeai point de route, aimant mieux bouliner (1) contre le vent, afin qu'on crût que j'étais allé vers le détroit. En effet, on ne se serait jamais imaginé qu'un homme dans son bon sens pût prendre d'autre parti, ni que nous ferions voile au sud, vers des régions toutes barbares, où des peuplades de nègres nous envelopperaient selon toute apparence, avec leurs canots, pour nous égorger, et où d'ailleurs nous ne pourrions prendre terre sans nous exposer à être dévorés, soit par des bêtes féroces, soit par des hommes sauvages, plus cruels que les bêtes mêmes.

Mais dès qu'il commença à faire un peu sombre et que je vis que la nuit approchait, je changeai ma course et mis le cap droit au sud-ouest, tirant un peu vers l'est, pour ne pas trop m'écarter de terre; et comme j'avais un vent favorable et que la surface de la mer était riante et paisible, je fis tant de chemin que je crois que le lendemain sur les trois heures après midi, lorsque j'aperçus de loin la terre, je pouvais être à cent cinquante milles de Salé, vers le sud, bien au delà des domaines de l'empereur de Maroc, ou de quelqu'un des rois ses voisins; nous n'apercevions aucun navire.

Cependant je craignais beaucoup les Maures, et j'avais une si grande peur de tomber entre leurs mains, que je ne voulus ni m'arrêter, ni prendre terre, ni jeter l'ancre, mais que je continuai ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable; au bout de ce temps, il changea et devint sud. Alors je conclus que si j'avais à ma poursuite quelque bâtiment de Salé, il cesserait de me donner la chasse. Ainsi je me hasardai à approcher de la côte; je jetai l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière dont j'ignorais le nom. Je ne vis aucun être vivant, ni ne me souciais d'en rencontrer. Ce dont j'avais le plus besoin était de l'eau fraîche. Sur le soir nous entrâmes dans cette petite baie. Je résolus d'aller, dès qu'il ferait nuit, à la nage et de reconnaître le pays. Mais la nuit étant venue, nous entendîmes un bruit si épouvantable, causé par les hurlements et les rugissements de certaines bêtes sauvages dont nous ne connaissions pas l'espèce, que le pauvre petit garçon faillit en mourir de peur, et me supplia instam-

ment de ne point débarquer jusqu'à ce qu'il fût jour. Je me rendis à sa prière, et je lui dis: "Non, Xuri, je veux bien ne point débarquer maintenant; mais aussi, ajoutai-je, le jour pourra nous faire voir des hommes qui sont aussi à craindre pour nous que ces bêtes fauves. — Alors, reprit-il en riant, nous tirer à eux bon coup de fusil, pour faire eux prendre fuite"; car Xuri n'avait pas appris un langage plus pur en conversant avec les Anglais amenés en captivité par les corsaires. Cependant j'étais bien aise de voir qu'il eût tant de courage; et pour le fortifier encore, je lui donnai un petit verre de liqueur. Après tout, l'avis de Xuri était bon; aussi le suivis-je; nous jetâmes notre petite ancre et nous demeurâmes tranquilles toute la nuit; je dis que nous demeurâmes tranquilles, car il n'était pas possible de dormir, parce que nous ne tardâmes pas à voir des animaux d'une grosseur extraordinaire, et de plusieurs sortes, auxquels nous ne savions quel nom donner, qui descendaient vers le rivage et couraient dans l'eau, où ils se lavaient et se vautreient pour se rafraîchir; ils poussaient des cris si horribles, que de mes jours je n'entendis rien d'approchant.

Xuri était dans une frayeur extrême, et, à ne point mentir, je n'en étais pas trop exempt. Mais ce fut bien pis quand nous entendîmes un de ces animaux énormes qui venait à la nage vers notre bateau! A la vérité, nous ne pouvions pas le voir; mais il était aisé de connaître, au bruit de ses naseaux, que ce devait être une bête prodigieusement grosse et furieuse. Xuri disait que c'était un lion, et cela pouvait bien être. Le pauvre garçon me criait de lever notre ancre et de nous enfuir à force de rames. Mais je lui répondis que cela n'était pas nécessaire; qu'il suffisait de nous écarter en mer, et que le lion — si c'en était un — ne pourrait nous suivre fort loin. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles que j'aperçus cet animal, quel qu'il fût, qui n'était pas à plus de quatre toises de moi: ce qui m'effraya un peu; mais enfin je courus d'abord à l'entrée de la cabine, où je pris mon fusil, et tirai dessus; ce qui le détermina à tourner bien vite d'un autre côté et à regagner le rivage en nageant.

Il est impossible de donner une juste idée des cris et des hurlements affreux qui s'élevèrent, tant au bord de la mer que plus avant dans les terres, au bruit et au retentissement de mon coup de fusil, et il y a quelque apparence que ces animaux n'avaient jamais rien entendu de semblable auparavant. Cela me fit voir clairement qu'il n'y avait pas moyen de se hasarder sur cette côte pendant la nuit: il ne me paraissait pas même qu'il y eût aucune sûreté à le faire pendant le jour; car de tomber entre les mains des sauvages ou bien entre les griffes des tigres et des lions, c'est une chose qui nous aurait été également funeste, ou du moins que nous redoutions également.

Quoi qu'il en soit, nous étions obligés de prendre terre quelque part pour nous procurer de l'eau douce, car nous n'en avions pas une pinte de reste; mais quel temps et quel lieu choisir pour cela? c'était la difficulté. Xuri me dit que, si je le laissais aller à terre avec une jarre, il se faisait fort de découvrir de l'eau, en cas qu'il y en eût, et de m'en apporter. Je lui demandai pourquoi il y voulait aller; s'il ne valait pas mieux que j'y allasse moi-même et qu'il restât à bord. Il me répondit avec tant d'affection, que je l'en aimai toujours depuis: — "C'est, dit-il en son langage corrompu, c'est que si les sauvages hommes ils viennent, eux mangent moi, et puissiez sauver vous. — Eh! bien, répondis-je, eh bien, mon cher Xuri, nous irons tous deux; si les sauvages viennent, nous les tuons et nous ne leur servons de proie ni l'un ni l'autre." Après cela, je lui donnai à manger un morceau de biscuit et lui fis boire un petit verre de liqueur; nous arrêtàmes le bateau le plus près du rivage que nous le jugeâmes convenable, et nous descendîmes à terre, ne portant avec nous que nos armes et deux jarres.

Je n'osais m'écarter du bateau jusqu'à le perdre de vue, de crainte que les sauvages ne descendissent le long de la rivière avec des canots; mais le jeune garçon, ayant découvert un lien enfoncé à près d'un mille avant dans les terres, s'y en alla en trottant: quelque temps après je le vis revenir courant de toutes ses forces.

(A suivre)

(1) Naviguer avec le vent en biais.

Montréal, 15 décembre 1906.

Album Universel (Monde Illustré) No 1181

fleurs nouvellement cueillies, exhalaient de suaves parfums et ravissaient les yeux. Elles faisaient, en quelque sorte, disparaître dans un rayon de poésie, la grossièreté des aliments matériels. Sur un grand buffet, merveille de l'ébénisterie, s'étalait la vaisselle de famille, et au-dessus, pendu à la muraille, étincelait un grand bouclier d'argent bosselé, aux armes de Tilly, don précieux de Henri de Navarre.

Malgré les trifourchettes et les double-dents, Félix Beaudoin n'avait pas mal réussi, en effet, à sauver un excellent dîner pour sa maîtresse. Madame de Tilly regarda le chevalier comme pour approuver la remarque qu'il venait de faire au sujet du vieux serviteur.

Elle se tint debout à la tête de la table, jusqu'à ce que tous furent placés; alors, joignant les mains, elle récita d'une voix onctueuse et claire le "bénédicté."

— "Benedic, Domine, nos et haec tua dona", dit-elle, implorant la bénédiction du Seigneur sur la table et sur ses convives.

VI

Dans la Nouvelle-France, c'était toujours par une soupe riche et succulente que le dîner commençait. La soupe fut donc servie. On apporta ensuite un saumon de la rivière Chaudière; puis, un plat fumant de truites tachetées de pourpre, pêchées dans les rivières qui descendent des montagnes de Saint-Joachim. Il y avait des corbeilles de filigrane d'argent remplies de petits pains de blé gracieusement pliés. En ces temps-là, les champs se couvraient chaque année de riches moissons de froment. La Providence ne veut plus qu'il en soit ainsi maintenant. "Le blé s'en est allé avec les lys des Bourbons et il n'est jamais revenu", disaient les vieux habitants.

Les dignes censitaires avaient mangé avec appétit toute la viande de la dépense, sauf un chapon qui venait de la basse-cour de Tilly et un magnifique pâté aux pigeons. Le dessert fut apporté. C'étaient des framboises rouges comme du corail, cueillies sur les pentes de la côte à bonhomme, des bluets d'azur du cap Tourmente, des prunes suaves comme des gouttes de miel, et des petites pommes grises de la côte Beaupré, des pommes dignes d'être présentées à la Rose de Sharon. Tout cela arrosé d'un bon vin vieux, tiré du cellier du manoir.

Le dîner ne dura pas longtemps; mais Pierre le trouva un des moments les plus heureux de sa vie. Il était à côté d'Amélie, et chaque parole, chaque geste, chaque mouvement de la radieuse jeune fille le jetait dans le ravissement.

Elle ne se mêlait guère à la conversation, à cause de sa timidité naturelle, mais elle écoutait avec plaisir, avec intérêt. Elle se sentait attirée par le noble et sympathique caractère du colonel, et peu à peu, elle osa le regarder; et comme on voit se dessiner un paysage à la lumière naissante de l'aurore, elle vit dans le brillant soldat d'aujourd'hui, reparaître les traits, le regard, les manières de l'ami d'autrefois.

Philibert remarqua son regard interrogateur; il la comprit. Elle n'eut pas besoin de parler. Il raconta l'existence aventureuse qu'il avait menée depuis son départ.

Son esprit cultivé, son intelligence vive, ses beaux sentiments remplirent de joie le cœur d'Amélie. C'est comme cela qu'elle l'avait vu dans ses rêves. Il la retrouvait avec bonheur, cela devenait clair. Comme elle frissonnait de plaisir à cette pensée, et comme l'allégresse rayonnait dans sa figure! Elle lui parlait avec moins de crainte maintenant, plus familièrement, presque comme autrefois.

— Il y a longtemps, mademoiselle, dit Philibert, que nous ne nous sommes assis ensemble à la table de votre excellente tante. Vous revoir ainsi, comme je vous avais quittée, la même, toujours: ah! c'était mon rêve, mon rêve de chaque instant!

— Et vous me trouvez absolument la même? fit-elle d'un petit air malicieux; ah! colonel, comme vous blessez ma vanité de femme! je ne me croyais plus du tout la sauvage enfant de Tilly!

— Je n'ose admirer la femme dans sa dignité, mademoiselle, j'ai peur qu'elle me fasse oublier l'enfant de Tilly, que j'aurais tant de bonheur à retrouver.

— Et que vous retrouvez avec le même cœur,

le même esprit et les mêmes regards, pensa-t-elle, puis elle dit tout haut:

— Mes maîtresses de classe auraient bien honte de leur ouvrage, si elles n'avaient pas amélioré un peu ces rudes éléments, que ma tante leur a envoyés de Tilly, pour qu'elles en fissent une grande dame. J'ai été couronnée reine à ma dernière année aux Ursulines. Ainsi faites bien attention; je ne suis plus une enfant.

Elle se mit à rire, et son rire argentin fit palpiter le cœur de Philibert. C'était bien encore la joyeuse et vive jeune fille de jadis. Il la reconnaissait de plus en plus sous les traits de la grande et adorable femme.

VII

Le chevalier de La Corne Saint-Luc et madame de Tilly trouvaient du plaisir à rappeler les souvenirs anciens. Le Gardeur se mêlait à la conversation de Philibert et de sa soeur, mais il était un peu fatigué. Amélie devinait le secret de sa fatigue, Philibert le connaissait. Ils s'efforçaient tous deux de le distraire, de le tenir en éveil. Sa tante soupçonnait bien, aussi, qu'il avait passé la nuit comme les invités de l'Intendant la passaient toujours. Elle connaissait son caractère et le respect qu'il avait pour son opinion; elle amena habilement la conversation sur l'Intendant, afin de pouvoir lui dire, comme par hasard, ce qu'elle pensait de cet homme. Il fallait aussi mettre Pierre Philibert en garde contre ce scélérat de Bigot.

— Pierre, dit-elle, vous êtes heureux: vous avez pour père un brave, un honorable citoyen, dont vous pouvez être fier. Pas un fils qui n'en serait orgueilleux. Le pays lui doit beaucoup et il mérite sa reconnaissance. Mais veillez sur ses jours, maintenant que vous êtes ici, car il a des ennemis implacables et puissants, qui lui feront tout le mal possible.

— Il en a! affirma de La Corne Saint-Luc. Je le lui ai dit au sieur Philibert, je l'en ai averti; mais il ne semble pas fort inquiet. L'autre jour, l'Intendant a parlé de lui publiquement, de la façon la plus brutale.

— Vraiment! chevalier? demanda Philibert. Et ses yeux lancèrent une flamme qui ne ressemblait pas aux rayons qu'ils laissaient tomber sur Amélie tout à l'heure. Il me rendra compte de ses paroles, fût-il régent de France, au lieu d'être Intendant de la colonie!

De La Corne Saint-Luc parut l'approuver; cependant il lui dit:

— Ne lui cherchez pas querelle maintenant, Pierre. Vous ne pouvez pas le provoquer, non plus, à cause de ce qu'il a dit.

Madame de Tilly qui écoutait avec une certaine inquiétude, ajouta:

— Ne le provoquez pas du tout, Pierre Philibert! jugez-le, puis évitez sa présence comme doit faire un vrai chrétien. Dieu traitera Bigot selon son mérite. L'homme astucieux verra un jour ses projets tourner contre lui-même.

— Oh! ma tante! Bigot est un gentilhomme, un homme trop bien élevé pour insulter qui que ce soit, affirma Le Gardeur, toujours prêt à défendre celui qu'il considérait comme son ami. C'est le roi des gais compagnons, ajouta-t-il, pas astucieux du tout, mais tout superficiel, tout éclat.

— Vous n'avez jamais étudié le fond de cet homme, Le Gardeur, reprit de La Corne. J'admets qu'il est un gai compagnon, un bon buveur, un joueur agréable; mais avouez qu'il est aussi ténébreux, aussi caché que la caverne du diable dans le comté d'Ottawa. On descend d'étage en étage, toujours de plus en plus bas, jusqu'à ce que l'imagination se trouble, s'épuise à chercher le fond qui fuit sans cesse. Tel est Bigot.

— Mes censitaires m'ont rapporté, reprit madame de Tilly, que ses commissaires enlèvent tout le blé de semence. Dieu sait ce que vont devenir mes pauvres gens l'an prochain, si la guerre continue!

VIII

— Que va devenir la province entre les mains de Bigot? ajouta de La Corne. On dit, Philibert, qu'une certaine grande dame de la cour, sa protectrice ou son associée, ou l'une et l'autre à la fois, a obtenu pour son parent le comte de Marville, les biens maintenant séquestrés

que votre père possédait en Normandie. Avez-vous entendu parler de cela? C'est la dernière nouvelle qui nous arrive de France.

— Oui, chevalier. Des mauvaises nouvelles comme celles-ci ne manquent jamais d'arriver à leur adresse.

— Et comment votre père les a-t-il reçues?

— Mon père est un vrai philosophe. Il les a reçues comme Socrate l'eut fait. Il s'est bien moqué du comte de Marville. Avant qu'un an soit écoulé, dit-il, il sera forcé de vendre ces domaines pour payer ses dettes d'honneur, les seules qu'il consente jamais à payer.

— Si Bigot avait tant soit peu trempé dans une pareille turpitude, dit Le Gardeur avec chaleur, je ne voudrais plus le voir. Je l'ai entendu parler de ce don. Il déteste Marville.

— Bigot, au jour de la rétribution, aura assez à payer pour lui-même au sieur Philibert, il n'est pas nécessaire de lui imputer ce nouveau crime.

IX

Tout-à-coup le canon fit trembler les fenêtres. Comme un tonnerre il alla réveiller tour à tour les échos des collines lointaines.

— C'est le signal du conseil de guerre, madame, dit de La Corne. Voilà la chance du soldat! juste au moment où nous allions avoir la musique et le ciel, nous sommes appelés au feu, au canon ou au conseil.

Les visiteurs se levèrent, conduisirent les dames au salon et se disposèrent à sortir. Le colonel Philibert dit un adieu courtois aux dames. Il regarda Amélie dans les yeux un instant, pour savoir un secret qu'il n'aurait pas manqué de surprendre, si elle n'avait tourné vivement la tête vers un vase plein de fleurs. Elle en choisit quelques-unes des plus jolies, et les lui offrit en signe du plaisir qu'elle éprouvait à le revoir.

— Souvenez-vous, Pierre Philibert, lui recommanda madame de Tilly, en lui tendant une main cordiale, souvenez-vous que le manoir de Tilly est pour vous un second foyer paternel, et que vous y serez toujours le bienvenu.

Philibert, profondément touché de son exquise et loyale politesse, lui baisa la main avec respect, salua, et se rendit avec de La Corne Saint-Luc et Le Gardeur au château Saint-Louis.

Amélie vint s'asseoir à la fenêtre, et la joue appuyée sur sa main tremblante, elle suivit, d'un oeil pensif, les gentilhommes qui s'éloignaient. Mille pensées, mille espérances tourbillonnaient dans son esprit, nouvelles, mystérieuses, mais pleines de ravissements. Elle comprit bien que son trouble n'échappait point aux regards de sa bonne tante, mais elle ne dit rien. Elle se délectait en silence dans une joie secrète qui ne se manifeste point par des paroles.

Tout-à-coup elle se leva, et, comme poussée par une force intime, elle se mit à l'harmonium. Elle préluda par quelques symphonies improvisées, et ses doigts timides encore faisaient à peine frémir le clavier d'ivoire. La musique seule pouvait rendre les impressions de son âme. Elle s'anima bientôt et d'une voix angélique, elle se mit à chanter ces glorieuses paroles du psaume 116:

Toto pectore diligam
Unicè et Dominum colam
Qui lenis mihi supplicii
Non duram appulit aurem.
Aurem qui mihi supplicii,
Non duram dedit; hunc ego
Donec pectora spiritus
Pulset semper, Amabo!

Madame de Tilly devina ce qui se passait dans l'âme de sa nièce, mais pour ne pas l'effaroucher, la pauvre enfant, elle ne fit pas semblant de comprendre. Elle se leva en silence et l'entourant de ses bras, elle la pressa sur sa poitrine, et l'embrassa avec effusion; puis, sans dire un mot, elle sortit. Elle ne voulait pas l'empêcher de trouver dans la musique, un refuge contre ce trouble étrange qui l'agitait.

La voix d'Amélie devint de plus en plus douce et mélodieuse, à mesure qu'elle redit le joyeux et solennel cantique. Elle le chantait dans la version faite pour la reine Marie de France et d'Écosse, alors que l'existence de cette souveraine était belle et ses espérances brillantes; alors que les jours de malheur qui devaient venir, n'avaient pas encore d'aurore.

CHAPITRE XII

LE CHATEAU SAINT-LOUIS

I

Le comte de La Galissonnière et plusieurs des premiers officiers, en grande tenue, se promenaient à pas lents sur la galerie du château, en attendant l'ouverture de la séance du conseil de guerre. L'heure de la réunion était sonnée, mais l'Intendant et quelques-uns des hauts dignitaires de la colonie n'étaient pas encore arrivés de Beaumanoir.

Le château Saint-Louis s'élevait fièrement dans son vêtement de pierre, sur le bord du cap, immédiatement au-dessus des rues étroites et tortueuses de la basse-ville. Il était flanqué de pavillons carrés. De la galerie de fer, on apercevait en bas, à une grande profondeur, le clocher de la vieille église de Notre-Dame des Victoires, avec sa girouette dorée.

Du marché de Notre-Dame et du quai où les vaisseaux étaient amarrés, montaient des voix et des bruits de toutes sortes : c'étaient les matelots, les charretiers, les habitants qui se hêlaient et s'apostrophaient ; et tous ces cris mêlés et confus, formaient un étrange et assourdissant concert. Le gouverneur se plaisait à ce tintamarre. Il préférait les honnêtes clameurs du travail et de l'industrie, aux accords de la musique.

A l'ancre, sur les flots profonds, tout près des caps élevés, on voyait des vaisseaux marchands qui avaient trompé la vigilance des croiseurs anglais. Au milieu de ces navires, "le Fleur de lys", un vaisseau de la marine royale, nouvellement arrivé, se berçait tout couvert de pavillons et glorieux comme un cygne dans une volée de sarcelles.

Le Gardeur, comme officier de la garnison, se rendit d'abord auprès du commandant, mais Philibert et de La Corne Saint-Luc montèrent sur la galerie.

II

Le gouverneur prit Philibert à l'écart.

— J'espère, lui dit-il, que vous n'avez pas eu de difficulté à trouver l'Intendant.

— Aucune, Excellence, je les ai entendus, lui et ses amis, longtemps avant de les voir.

Il sourit d'une façon un peu moqueuse en disant cela, et le gouverneur comprit bien.

— Ah ! ils festoyaient encore à cette heure du jour ? demanda-t-il. Étaient-ils tous ? ... Vraiment, j'ai honte à dire comment. L'Intendant a-t-il pu au moins comprendre mes ordres ?

Le gouverneur paraissait plus triste que surpris ou fâché, car il s'attendait à cela.

— Je crois qu'il était moins ivre que la plupart des autres. Il a reçu votre message avec plus de politesse que je n'aurais pensé, et m'a promis d'être ici à l'heure du conseil.

— Ivre ou sobre, Bigot est toujours poli. Son esprit fortement trempé semble défier le vin, comme son cœur, la morale. Mais vous n'êtes pas resté longtemps à Beaumanoir, j'imagine, ajouta le gouverneur en frappant légèrement le plancher, de la pointe de sa canne.

— Je suis sorti de là aussi vite que je serais sorti de l'enfer. Le temps de "capturer", comme je vous l'ai dit, mon ami de Repentigny, et en route !

— Vous avez bien fait, Philibert. L'Intendant est en train de ruiner la moitié des jeunes nobles de la colonie.

— Il ne ruinera pas Le Gardeur, si je peux l'en empêcher, répondit Philibert d'un ton résolu. Puis-je compter sur l'aide de votre Excellence, ajouta-t-il ?

— Certainement, Philibert, dans tout ce que vous croirez devoir faire pour sauver ce noble jeune homme de l'amitié de Bigot. Mais je ne sais pas combien de temps je resterai ici. Il y a des gens intéressés à mon départ. Ils sont à l'œuvre et leurs intrigues sont puissantes. Peu m'importe mon rappel, cependant, si l'on n'y joint pas l'outrage.

— Vous avez donc reçu des nouvelles aujourd'hui, par la frégate ? demanda Philibert en laissant tomber un regard sur le navire à l'ancre dans le port.

— Des nouvelles ? oui, Philibert ! j'en ai reçu des nouvelles, répondit La Galissonnière avec découragement. Il faudrait la sagesse de Salomon pour gouverner cette colonie, et la force d'Hercule pour nettoyer ces nouvelles étables

d'Augias. Et je n'ai aucune influence à la cour, vous le savez.

— Mais tant que vous serez gouverneur, vos avis devront prévaloir.

— Mes avis prévaloir ? Écoutez, Philibert ; qui a répondu, pensez-vous, aux lettres que j'ai adressées au roi et au ministère de la marine et des colonies ?

— En vérité, je ne saurais le deviner, si les réponses ne sont pas venues par le canal ordinaire.

— Je le crois bien. Personne ne pourrait deviner, en effet, que c'est la marquise de Pompadour... Qui, c'est cette femme qui répond aux lettres que j'adresse à mon souverain !

— La Pompadour ? s'écria Philibert tout indigné. Elle, la maîtresse du roi, elle ose répondre à vos dépêches ? La France est-elle donc comme la Rome des empereurs, gouvernée par des courtisanes !

— Oui ! et vous comprenez ce que signifie cet outrage, Philibert ! On veut me forcer à résigner. C'est ce que je vais faire, aussi, dès que mes amis seront à l'abri. Je servirai le roi sur mer, mais plus jamais dans une colonie. Cette malheureuse terre que nous foulons, est condamnée à tomber aux mains de l'ennemi, si la paix n'est bientôt conclue ! La France nous refuse son secours.

— Ce n'est pas possible ! Excellence ! La France ne trahira jamais ses enfants du Nouveau-Monde... Non, ce n'est pas possible !... Et puis nos ressources ne sont pas toutes épuisées, et nous ne sommes pas encore au pied du mur, Excellence.

— Il ne s'en faut guère, Philibert, je vous l'assure... Mais nous en saurons plus long après le conseil.

— Que disent les dépêches, Excellence, au sujet des négociations ?

Philibert savait comme les prévisions du gouverneur étaient justes d'ordinaire.

— Elles annoncent la paix, et je crois qu'elles sont exactes, Philibert. Vous comprenez que le roi ne peut aisément maintenir, en même temps, ses armées et ses maîtresses. La guerre ou les femmes, pas de milieu ! Or, comme ce sont les femmes qui règnent à la cour et au camp, il est facile de prévoir ce qui arrivera.

— Penser qu'une femme, ramassée dans les égouts de Paris, gouverne la France et répond à vos dépêches ! c'est assez pour rendre fou un honnête homme, reprit Philibert avec colère... Et que dit la Pompadour, ajouta-t-il.

— Elle se montre très fâchée de l'opposition que j'ai faite aux mesures fiscales et à la politique commerciale, — comme elle appelle cela, — de son ami l'Intendant. Elle approuve le monopole de la grande compagnie et prétend que je n'ai pas le droit, comme gouverneur, de contrôler l'Intendant, dans l'administration des finances de la colonie.

Philibert sentit profondément l'insulte faite à l'honneur et à la dignité de son chef. Il lui serra la main avec chaleur.

— Vous êtes un véritable ami, Philibert, lui dit le gouverneur fort touché, dix hommes comme vous pourraient encore sauver la colonie !...

Mais l'heure du conseil est passée et Bigot ne vient pas. Il a sans doute oublié mes ordres.

— Je ne pense pas, Excellence, mais il a dû attendre que Varin, Cadet, Deschenaux et les autres fussent en état de se mettre en route.

— O Philibert ! quelle honte ! quelle honte ! murmura le gouverneur. Des voleurs comme ces gens-là, ont le droit de venir siéger avec des hommes d'honneur !... Ils ont le pouvoir ici, et nous, nous n'avons qu'un vain titre et une mortelle responsabilité... Restez à dîner avec moi, Philibert, après le conseil ; j'ai bien des choses à vous confier.

— Pas ce soir, Excellence. Mon père a tué le veau gras pour fêter le retour de l'enfant prodigue, et... il faut bien que je dine avec lui.

— Fort bien ! demain alors. Venez mercredi. Votre père est un gentilhomme qui garde dans le commerce les principes de la véritable noblesse. Vous êtes heureux dans votre père, comme votre père l'est dans son fils.

Le gouverneur, après ces paroles, salua Philibert et alla retrouver les autres officiers.

III

Un éclair jaillit, puis une colonne de blanche fumée monta tout à coup de la grande batterie,

à côté du château. C'était le deuxième signal de la réunion du conseil.

Le comte de La Galissonnière prit le bras de La Corne Saint-Luc, et suivi des officiers, se dirigea vers la grande salle d'audience. Il alla s'asseoir dans le fauteuil vice-royal, sous un dai, au bout d'une longue table recouverte d'un tapis cramoisi. Les secrétaires se mirent près de lui. Les membres du conseil prirent de chaque côté de la table, la place qui leur était assignée, suivant leur rang et leurs privilèges.

Une longue suite de sièges restèrent inoccupés ; c'étaient ceux de l'Intendant et de ses compagnons.

La grande salle du château Saint-Louis était vraiment digne d'un palais par sa grandeur et ses ornements. Au-dessous des hauts plafonds cintrés, courait une corniche avec architrave à frise sculptée, supportée par des pilastres de chêne poli. Les panneaux de la boiserie étaient encadrés entre de jolies arabesques, et portaient des peintures d'un intérêt tout historique : les portraits des rois, des gouverneurs, des Intendants et des ministres qui avaient été mêlés à la colonisation de la Nouvelle-France.

Au-dessus du fauteuil du gouverneur, les armes royales brillaient sur un riche écusson, et comme drapées dans un faisceau de pavillons blancs semés de lis d'or, emblème de la souveraineté de la France.

Le portrait du dernier roi et celui du roi régnant, étaient suspendus de chaque côté du trône. Parmi les autres portraits qui ornaient les murs, on remarquait celui de Richelieu, qui le premier donna un gouvernement politique aux établissements du Saint-Laurent, un reflet du régime féodal de la France ; celui de Colbert qui utilisa leurs richesses et leurs ressources, en leur envoyant la fleur de la population de la mère-patrie, des nobles et des paysans de la Normandie, de la Bretagne et de l'Aquitaine. Là aussi, l'on pouvait voir les franches et hardies figures de Cartier, le premier découvreur, et de Champlain, le premier explorateur de la terre nouvelle, et le fondateur de Québec. Là aussi, le vaillant et actif Louis Buade de Frontenac, à côté de la belle comtesse, sa femme, surnommée la "divine" à cause de son extrême amabilité. Et Vaudreuil qui passa une longue vie au service de son pays ! Et Beauharnois qui résista non seulement aux cinq nations coalisées, mais à la ligue bien plus redoutable encore de la Nouvelle-Angleterre ! Et Laval, avec ses traits pleins d'intelligence et de finesse, Laval qui organisa l'Église et l'instruction dans la colonie dont il fut le premier évêque. Et Talon, le plus sage des Intendants, qui s'efforça de développer l'agriculture et le commerce, et d'assurer le bien-être à tous les nouveaux sujets du roi. Mais il était là un portrait plus frappant encore que tous ceux-ci, un portrait digne d'être mis à côté de ceux des plus grands hommes d'états de la France, le portrait calme, pâle, ravissant d'inspiration de la mère Marie de l'Incarnation, la première supérieure des Ursulines de Québec. Pour obéir aux ordres du ciel, qu'elle croyait entendre, l'illustre femme laissa la France et vint fonder des écoles pour les enfants des nouveaux colons ; elle vint inculquer ses vertus aux jeunes filles qui devaient être les mères de la Nouvelle-France.

IV

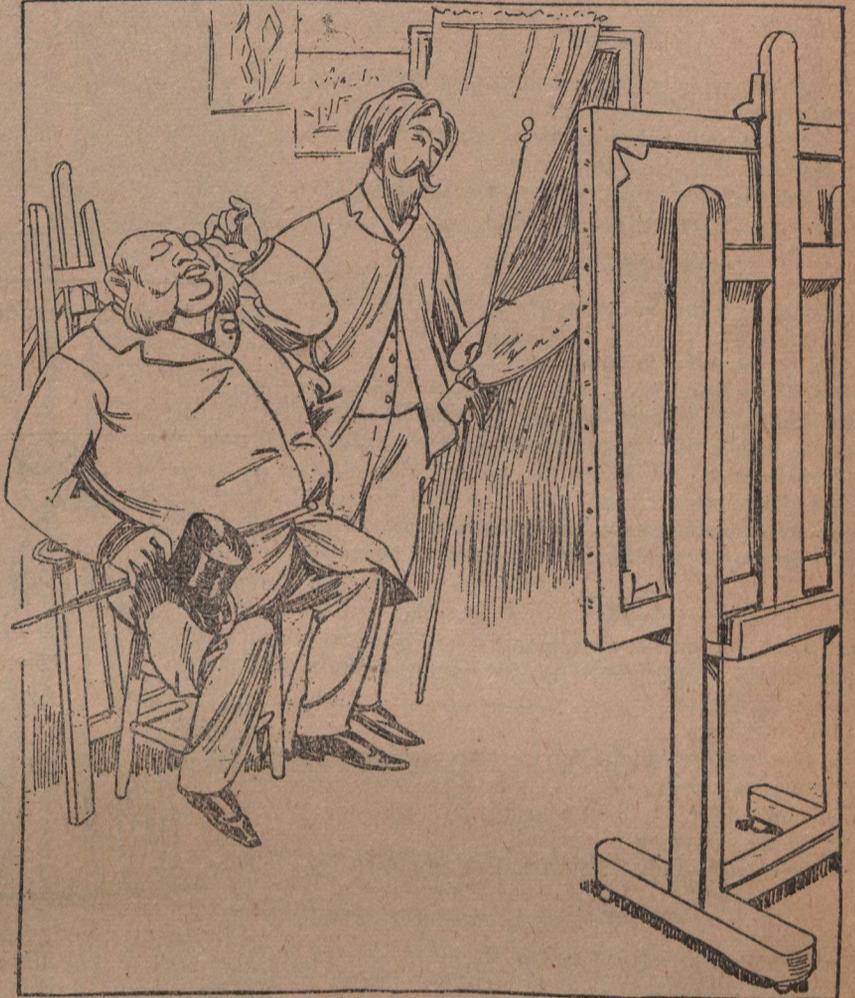
Le gouverneur avait invité deux ou trois ecclésiastiques à prendre part aux délibérations du conseil, et à l'aider de leurs lumières et de leurs avis. Leurs têtes portaient la tonsure comme une couronne, et leurs robes noires formaient un étrange contraste avec les brillants uniformes des officiers. C'étaient l'abbé Métafet, missionnaire chez les Algonquins du Nord ; le père Oubal, jésuite, missionnaire chez les Abénaquis de l'Est, et le père Larichardie, missionnaire des sauvages tribus du grand ouest.

Mais de tous ces habiles et influents missionnaires qui gouvernèrent véritablement les nations alliées de la France, le plus remarquable fut l'abbé Piquet, sulpicien, le missionnaire du roi, et l'apôtre des Iroquois, comme l'appelaient les ordonnances royales. Il fit d'immenses efforts pour gagner les cinq cantons à la France, quand s'éleva entre elle et l'Angleterre, la grande lutte pour la suprématie dans l'Amérique du Nord.

(A suivre)

Un Cas de Divorce

PAR
GODEFROY



POUR RIRE

Avec plaisir

Garçon, un beefsteak, disait un Anglais au café de Paris.

—Oui, monsieur, avec plaisir.

—Non pas avec plaisir, avec des pommes de terre.

Médecine

—Qu'est-ce que la médecine; demande Bobèche à l'un de ses amis.

—La médecine répondit celui-ci, c'est l'art de guérir les maladies; c'est une science.

—Du tout, tu n'y es pas, répond Bobèche: la médecine c'est la femme du médecin.

Naïveté de Concierge!

Un monsieur à une jeune femme assise sous une porte cochère:

—Alors, c'est vous la concierge!

—Oui, Monsieur.

—Eh bien! c'est dommage que je n'habite pas la maison, vous êtes très gentille et je vous ferais volontiers la cour!

La concierge naïvement:

—Ma foi! ça me rendrait joliment service, car ça me fatigue assez de la balayer chaque matin!...

Poudre

Un maître parfumeur demandait à son garçon de boutique s'il avait fait toutes les commissions dont il l'avait chargé.

—Oui, monsieur.

—As-tu porté un échantillon de mes poudres à cet étranger en question?

—Oui, monsieur.

—Et quelle poudre a-t-il prise?

—Monsieur, il a pris la poudre d'escampette.

A l'école

—Quel est le pluriel de "enfant"?

—Jumeaux! Monsieur, s'écrie une des fortes têtes de la classe.



—Eh bien! commandant, comment trouvez-vous notre soirée?

—Oh! baronne, le buffet est admirablement servi!...



—Tu sais, ton petit chien que tu aimais tant, et qui est mort, je l'ai fait empailler!

—Oui... oui... mais tu n'en ferais pas autant pour moi!



—Quoique chirurgien, j'ai le coeur très sensible; j'ouvre un ventre sans broncher, mais je pleure quand je vois frapper une bouteille de champagne.

Homme

Un soldat ivre, disait à son caporal:

—Tais-toi, tu n'es pas un homme.

—Je te prouverai le contraire, lui dit le caporal.

—Jamais, reprend le soldat, et c'est impossible: écoute le major, quand il commande la garde, le matin à la parade. Ne dit-il pas toujours: pour tel poste, six hommes et un caporal! Tu vois donc bien que les caporaux ne sont pas des hommes.

Ligne

—Comment feriez-vous pour pêcher tous les poissons de la Seine?

—Je prendrais un régiment de lignes.

—Quelle différence y a-t-il entre les princes et les huîtres?

—C'est que les huîtres ne font que traverser le palais, et que les princes y résident.

—Quel est le manteau le plus chaud?

—C'est le manteau de la cheminée.

Rencontre

—Tiens, ce cher docteur!... Comment va?

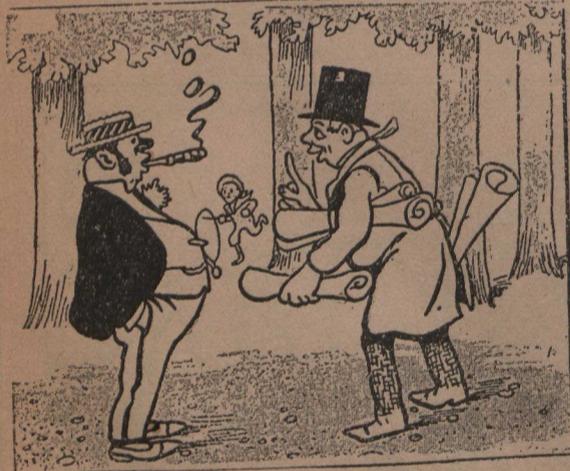
—Pas mal, et vous?

—Mais fort bien, docteur, comme vous voyez; j'ai une santé à toute épreuve!

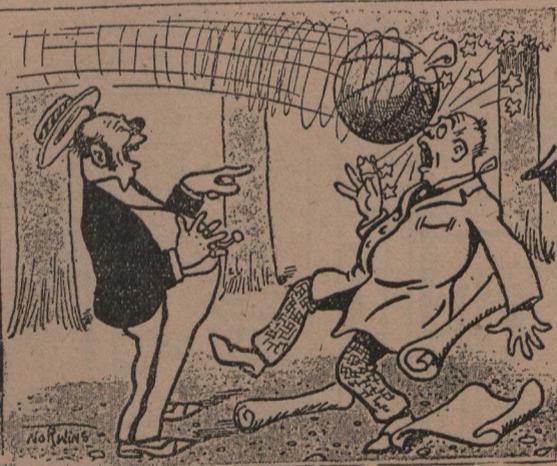
—Faut soigner ça!

Décembre

Ceux qui naissent dans le mois de décembre seront généralement fiers, hautains, présomptueux, vaniteux et d'une intelligence ordinaire; leur trop luxuriante coiffure les incommodera souvent sans toutefois arriver au point de celle d'Absalon; ils aimeront les parfums et feront les beaux; on en rira, sauf les héritiers. Ceux qui échapperont à l'influence de ce signe (ils seront nombreux) feront de s hommes distingués.



—Oui, monsieur, je suis arrivé, grâce à mon mécanisme génial, à gouverner les ballons comme jamais on n'y était arrivé. Ils vont, viennent, montent, descendent et je prévois même le point exact où ils doivent arriver.



—Ah! ah! ah! pas mauvaise celle-là, pour une fois, vous n'avez pas prévu où celui-ci devait arriver...

Police correctionnelle

—Accusé, vous avez déjà subi une condamnation pour détournement chez un marchand, votre patron?

—Méprise de la justice, mon président; c'était dans nos conventions.

—Comment ça?

—Eh! oui, le patron m'avait fait entrer expressément chez lui pour dépouiller sa correspondance.

—Maman m'a dit que tu me donnerais dix cents pour que je récite une fable.

—Oui, mon petit ami.

—Eh bien, si tu veux, je t'en réciterai deux pour quinze cents!

Un malade interrogé pourquoi il n'appelait pas un médecin: "C'est, répondit-il, parce que je n'ai pas encore envie de mourir".



Simple question

—Quel homme est-ce votre médecin?

—Un homme très aimable et très distingué, il va beaucoup dans le monde...

—Et... il n'envoie pas trop ses clients dans l'autre?...

POUR RIRE

Le charlatan dupé

Un charlatan débitait avec emphase ses drogues par les rues; à l'en croire, il guérissait toutes sortes de maux, et il n'y avait pas de maladie si obstinée qui ne cédât à l'efficacité de ses remèdes.

"J'ai une maladie bien singulière, lui dit un passant; j'ai consulté en vain les plus habiles médecins; tous ceux à qui j'ai expliqué mon infirmité se mettent aussitôt à rire." "Ils ont tort, reprit gravement l'Hippocrate des rues; on ne doit jamais se moquer des maux qui affligent l'humanité; apprenez-moi la nature du vôtre, je vous aurai bientôt guéri.

"Regardez ma bouche, dit alors le passant au médecin; considérez-la bien: y trouvez-vous quelque difformité? ai-je les lèvres de travers ou la langue mal placée?"

Le charlatan, après l'avoir examinée avec attention, l'assura que sa bouche était faite comme toutes les autres. "Eh bien! reprit le passant, malgré cela, toutes les fois que je veux cracher, ma salive, au lieu de décrire une ligne droite, en décrit une courbe. — Voilà une maladie bien extraordinaire, dit le charlatan; crachez en ma présence, afin que je puisse mieux juger de votre mal."

Le prétendu infirme cracha bien fort sur le nez du charlatan, qui se mit fort en colère. — "Vous avez tort de vous fâcher, dit le passant, c'est justement là ma maladie; je vous en avais prévenu."

Le compte juste

Le maréchal de Bassompierre examinait toujours le soir ce qu'il avait dépensé le jour; et comme une fois il avait donné cent écus à son maître-d'hôtel pour faire la meilleure chère possible à sept ou huit personnes de l'un et de l'autre sexe, celui-ci lui porta ses comptes lorsqu'il était prêt à se coucher. Dans son mémoire il ne trouva que quatre-vingt-dix écus pour la dépense du repas: le maréchal lui dit après l'avoir lu: "Faites que le compte soit juste, si vous voulez que je l'arrête." Le maître d'hôtel descend au même instant, rapporta le compte, après avoir ajouté au bas: "Item, dix écus pour faire les cent écus."

Tour d'adresse d'un Arabe

On pillait la maison d'un riche négociant; un pauvre Arabe ayant mis la main sur un sac plein d'or, et craignant que les gens attroupés dans la maison et dans la rue ne lui enlevassent sa proie, s'avisait de le jeter dans une marmite qui était auprès du feu dans la cuisine; ensuite, ayant mis la marmite sur sa tête, il se retira en grande diligence. Ceux qui le virent, rirent beaucoup de ce qu'il s'était arrêté à une marmite pleine de viande, pendant que tous les autres emportaient des choses précieuses. Le pauvre continuait son chemin sans s'arrêter, et leur disait: "J'ai pris ce qui est présentement le plus nécessaire à ma famille", et il passa de cette manière sans perdre son butin.



1.—Ma chère, je vais vous présenter mon fiancé. Ce n'est pas un de ces jolis godelureaux du Casino, mais un homme de science et un coeur parfait.



2.—

Le chou et le chaudron

Un garçon disait avoir parcouru les quatre parties du monde, et, parmi les curiosités qu'il avait observées, il en était une dont aucun auteur, ajoutait-il, ne faisait mention. Cette merveille, selon lui, était un chou si grand, si élevé, que, sous chacune de ses feuilles, cinquante cavaliers armés pouvaient se ranger en bataille et faire l'exercice militaire sans se nuire l'un l'autre. Quelqu'un qui l'écoutait ne s'amusa point à réfuter cette rêverie; mais il lui dit d'un grand sang-froid qu'il avait aussi voyagé, et qu'il avait été jusqu'au Japon, où il avait été surpris de voir plus de trois cents ouvriers qui travaillaient à fabriquer un chaudron; cent cinquante hommes étaient occupés dedans à le polir. A quoi pouvait servir cet énorme vase, dit le voyageur? C'était sans doute, lui répondit-on aussitôt, pour faire cuire le chou dont vous venez de nous parler.

La barbe à moitié faite

Le comédien Legrand voyageait avec son camarade La Thorillière. Ce dernier ne s'était pas fait raser depuis quinze jours, par rapport à une affreuse fluxion qu'il avait eue. Apercevant un château où demeurerait une femme que cet acteur avait connue, la fantaisie le prit d'aller la voir, malgré les prières que lui faisait Legrand de continuer leur route. La Thorillière, inébranlable, descend dans un cabaret et demande un barbier. On l'envoie chercher pendant qu'il prépare un habit et du linge. Legrand, voulant se venger, fit la leçon au frater, qu'il soudoya très bien. Ce dernier se mit en état de raser son homme. Durant l'opération, La Thorillière lui demanda: "Y a-t-il beaucoup de voleurs aux environs? — Quantité, mais on y met bon ordre; j'en ai fouetté et marqué deux avant-hier, pendu hier trois que je suis en train de disséquer, et demain je dois rompre". Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Le comédien, qui prit véritablement le barbier pour un bourreau, le repoussa durement, et monta en voiture la barbe à moitié faite.



3.—Eh bien! Comment le trouvez-vous?

—Ah! ma chère, il a l'air horriblement intelligent!

L'aurore boréale

Lors d'une des dernières aurores boréales qu'on vit dans la capitale, beaucoup de gens du peuple furent alarmés. Un Russe qui était à Paris à cette époque, se trouva dans le quartier des halles, où une foule d'individus étaient assemblés. La curiosité l'engagea à demander ce qui causait la rumeur qu'il remarquait. "Nous sommes, lui dit une femme effrayée, nous sommes menacés des plus grands malheurs; voyez-en les signes dans le ciel. — Bon, répondit le Russe, ces feux n'annoncent rien moins que ce que vous pensez; c'est la réverbération de quelque feu d'artifice que fait tirer l'empereur de Russie à Pétersbourg. Je suis de ce pays-là, et je dois vous dire que, comme le bois, la poudre et le goudron y sont extrêmement communs, on y en fait une prodigieuse consommation dans les réjouissances publiques." Cette plaisanterie tranquillisa la populace.

COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS

Département des Soies

Une suggestion de saison. Y a-t-il un cadeau qui sera plus apprécié par une Mère, Tante, Cousine ou Fiancée qu'une pièce de soie de dimension suffisante pour faire une Blouse ou un Costume, le tout mis dans une boîte appropriée? Nous ne croyons pas qu'autre chose soit plus acceptable.

Notre stock de soieries est au grand complet; il renferme les tissus et dessins de soies de fantaisie les plus nouveaux. Notre assortiment dans les soies unies est sans pareil, tant dans les soies noires que de couleur.

Nous avons des soies convenables pour toutes les occasions.

Département des Valises et Sacs

Nous venons justement de recevoir notre assortiment de valises et sacs pour les fêtes, ce sont tous les articles utiles et qui font de très beaux présents de noces et de Noël. Vous pouvez faire votre choix dans tous les styles modernes, toutes les nuances, ils sont montés en White Sheffield ou argent sterling, ou bien ivoire solide; brosses et miroirs en argent ou ivoire solide. Nous avons les articles ci-dessus en veau français, veau marin (seal), lion de mer, alligator, peau de cochon, cuir du maroc, "roan" et cuir anglais.

Nous avons aussi les sacs sans monture, dans les mêmes cuir et dans tous les derniers goûts.

Une variété infinie de boîtes à chapeaux pour Dames et Messieurs.

Département des Etoffes à Robes

POUR CADEAUX DE NOEL

Nous offrons pour l'occasion des étoffes spéciales, noires et couleurs, 30 pièces de Homespun tout laine, dans une variété de beaux mélangés, prix régulier 60c la verge pour, la verge. 30c

Un lot de choix de tweeds de pesanture moyenne, très spécial, à la verge. 45c

20 pièces de Serges Mélangées tout laine, très belles marchandises, prix régulier, 75 cts la verge, valeur extra, pour écouler à, la verge. 50c

3 pièces de Homespun Gris Noir Oxford, tout laine, 34 pouces de largeur, régulier \$1.25 pour, la verge. 62½c

La véritable pesanture pour Jupes, Blouses et Costumes.

ETOFFES NOIRES

Valeurs extras dans les Cachemires, Mohairs, et autres lignes spéciales à des prix tentants.

Notre ligne extra spéciale de Serge Française tout laine, 30 pouces de largeur, prix régulier 50c la verge, pour écouler à, la verge. 30c

Coupons dépareillés pour Jupes et Corsages à des Prix Spéciaux.

Calendriers et Cartes de Noel

Notre étalage est au complet, il faut venir le voir, il renferme un grand assortiment des plus beaux et meilleurs calendriers qui ont été faits cette année.

5 pour cent de réduction pour les achats au comptant, et attention spéciale aux commandes envoyées par la poste.

Les CATALOGUE DE NOEL sont prêts, et seront postés gratuitement sur demande à n'importe quelle adresse.

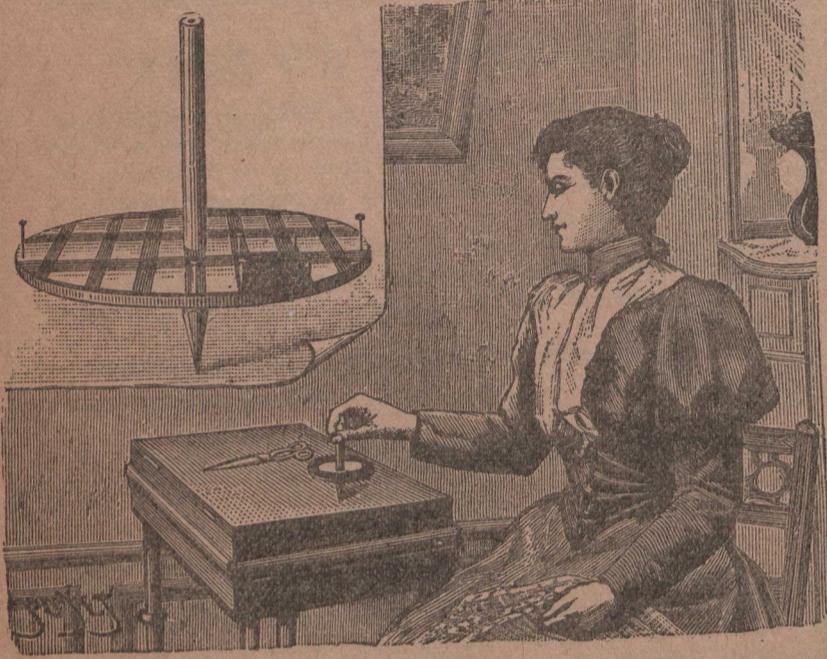
Henry Morgan & Co., Ltd

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

POUR NOS JEUNES AMIS

RECREATIONS: — Mo en d'assortir les étoffes

Voulez-vous assortir, mesdames, à une étoffe quelconque, une bordure ou un ornement, et cela mieux que vous ne pouvez le faire avec les yeux les plus expérimentés? Prenez un fond de boîte ronde en carton, ou découpez un cercle de carton de 4 pouces environ de diamètre. Traversez le centre de ce cercle avec un bout de crayon de 4 pouces de hauteur, dont la pointe sera à 1 pouce au-dessous du cercle (ces mesures n'ont rien d'absolu), et fixez le cercle au crayon avec un peu de cire à cacheter. Vous aurez ainsi une sorte de toton ou de toupie qui tournera très facilement.



Découpez dans votre étoffe, unie ou bariolée, un cercle de même grandeur que le cercle de carton, faites un trou au centre et passez le crayon à travers ce trou de façon que l'étoffe recouvre le carton, sur lequel vous la fixerez avec de petites épingles. En faisant tourner rapidement le toton avec la main, vous aurez sous les yeux la nuance générale de l'étoffe, si celle-ci est composée de dessins de diverses couleurs. Pour voir si la bordure est bien assortie, découpez-en un petit carré de 3/4 de pouce que vous collerez sur le bord du cercle d'étoffe. En faisant tourner la toupie, vous n'aurez, si votre choix a été bon, qu'une seule teinte. Si le choix laisse à désirer, le cercle sera entouré d'une couronne plus claire ou plus foncée que la teinte générale, vous avertissant que les deux nuances ne s'harmonisent pas. Dans le cas où vous cherchiez, au contraire, une couleur tranchante, la même expérience vous fera voir si la juxtaposition du cercle et de l'anneau extérieur, de couleur différente, donne deux nuances qui vont bien l'une avec l'autre.

La lecture difficile



Tracez sur un papier transparent une série de lignes parallèles, espacées d'environ 1/4 de ligne, puis une seconde série de lignes croisant les premières à angle droit, enfin deux autres séries de lignes inclinées à 45° sur les premières. Vous obtenez ainsi un grillage si serré que, en le posant sur des caractères imprimés ou un manuscrit, il est impossible à qui que ce soit de lire les caractères à travers le grillage.

Lorsque tous ceux qui auront essayé de lire s'avoueront vaincus, annoncez que vous allez lire couramment tout ce que l'on voudra. On recouvre avec le papier transparent muni du grillage la lettre manuscrite, le livre imprimé, que l'on a choisis, et vous les lisez couramment, à la grande admiration du public. Il vous a suffi pour cela de donner au papier transparent de petits mouvements assez rapides, comme si vous vouliez le frotter sur la page à lire; les caractères apparaissent aussitôt très distinctement.

Le même phénomène d'optique se produit lorsque nous passons en chemin de fer à quelques mètres d'une palissade dont les planches sont mal jointes; nous voyons ce qui se passe à l'intérieur de cette palissade, comme si les planches n'existaient pas.

Dans la toute petite classe

Lili a été première en histoire naturelle.
— Et qu'est-ce qu'on t'a demandé?
— On m'a demandé combien les mulets avaient de pattes, et j'ai répondu: trois.
— Trois? Et tu as été première?
— Mais oui... les autres avaient répondu: deux!

LES DEUX CHARRUES

Le soc d'une charrue, après un long repos, s'était couvert de rouille; il vit passer son frère, tout radieux, revenant des travaux.
— Forgé du même bras, de semblable matière, Lui dit-il, je suis terne, et toi poli, brillant: Où pris-tu cet éclat, mon frère? — En travaillant!
Mme JOLIVEAU.

DEVINETTES

No 84

Quelle chose trouve-t-on légère, lors même quelle pèse beaucoup?

No 85

Quels sont les animaux les plus fidèles?

No 86

Pourriez-vous me dire ce que deviennent les vieilles lunes lorsqu'elles sont remplacées par les nouvelles?

No 87

Quel est le septième roi des lapins?

Solution des devinettes publiées dans le No 1180 de l'Album Universel.

No 80 — Le bon sens.

No 81 — C'est celui auquel on n'a pas assisté.

No 82 — Ce sont les pans de muraille.

No 83 — Mettez-le dehors.



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont **JAMAIS TRADUITS**

LES SAISONS PASSENT, MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est,
PRÈS CÔTÉ ST-LAMBERT

APRÈS LE THÉÂTRE OU LE BAL

Banissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de **EAGLE BRAND**

Gin Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et préviendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Seuls agents pour le Canada, **MONTREAL**



Un Cadeau Extraordinaire

A VOS ENFANTS



Pour 50c. ou \$1.00 par
semaine

À l'occasion des fêtes du nouvel
an, nous suggérons aux pères
de familles l'acquisition au nom de leur
enfant d'un magnifique terrain au

PARC Mont-Lasalle

La facilité de paiement
rend l'acquisition d'un
lot à la portée de toutes
les bourses

PRIX : \$165.00 à \$450.00

\$2. ou \$3. Comptant

Balance, 50c. à \$1.00 par
semaine.

Sans Intérêts ni Taxes

Pas de temps spécifié pour la cons-
truction, vous pouvez bâtir quand
bon vous semblera.

Sans efforts et sans sacrifice
vous assurez un héritage
solide à vos enfants.

Situation du Parc Mont-Lasalle

Situé des limites nord de Maisonneuve à la Côte Visitation, entre Rosemont et la propriété du Collège Mont La Salle, continuation des avenues Bourbonnières, Orléans, Projetée, Jeanne d'Arc, Pie IX et Desjardins de Maisonneuve, le Parc Mont La Salle est le site le plus élevé de Montréal à part la montagne. Les tramways de la rue Pie IX traverseront vos terrains au printemps. Alors ils auront presque doublés en valeur.

POUR Y ALLER

Prenez les tramways rue Ontario, débarquez rue La Salle, quelques minutes de marche passé le collège vous y amènent.

CHARRUAU & DAoust

Courtiers d'immeubles

6 à 10 Edifice "La Presse"

MONTREAL.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Ce lac a dix milles de longueur; ses eaux sont de couleurs diverses bleu foncé et vert pâle se changeant en jaune et en gris; un rayon rouge strie les endroits où les ruisseaux glacés débouchent. La surface limpide du lac reflète fidèlement les couleurs de la montagne.

La rivière des Esprits prend sa source dans ce lac. L'un de ses bras coule à l'ombre de la montagne Tête-du-Diable, un sombre pic se détachant en noir sur l'horizon du nord-est. Les crêtes granitiques recouvrent des cavernes profondes où les ruisseaux disparaissent dans des réservoirs cachés. La rivière dans son cours roule des bruits mystérieux et souterrains. C'est un endroit solitaire inspirant la terreur. On ignore les causes de ces manifestations surnaturelles. Les Indiens eux-mêmes, autrefois les seuls visiteurs de cette vallée, n'ont jamais connu la raison de ce phénomène, et il n'est pas surprenant qu'ils aient imputé aux maléfices des esprits malins la confusion chaotique de ces rochers empilés et les bruits sourds sortant des entrailles de la terre. Aujourd'hui même, à notre époque de scepticisme, le voyageur, blindé par la lecture et la science, peut, s'il le désire, éprouver les sentiments superstitieux de l'Indien, et être vivement impressionné à la vue de la vallée des Esprits.

Une promenade ravissante est celle du mont Tunnel, situé de l'autre côté de la vallée, en arrière de la gare. On a ouvert un chemin en spirale à travers un joli bouquet de bois. Tout près de Banff on trouve les "hoodoos", de curieuses colonnes naturelles de granit, ornées des plus fantastiques desseins et formées par l'action de la température dans le cours des âges. Les "hoodoos" sont isolées des montagnes; elles sont quelquefois très élevées, reposent sur des fûts extrêmement légers, et ressemblent à des monuments érigés par un caprice de la Nature. Elles constituent l'un des grands attraits du paysage en ces endroits.

Les deux vallées parallèles à l'ouest du mont Rundle méritent une visite. La rivière à l'Écume a forcé son passage entre les monts Rundle et Sulfureux. Elle coule entre deux rochers abrupts, coupés à pic, et est presque cachée par la forêt, mais elle trahit sa présence de temps à autre par une éclaircie argentée à travers le feuillage vert sombre des épinettes. Les montagnes sont loin à l'arrière-plan, mais le long de la route il y a partout des monticules qui arrêtent la vue et promettent des charmes nouveaux au visiteur à chaque tournant du chemin, jusqu'au moment où la vue est interceptée par les Pies Jumeaux. Le lac de l'Écume est caché dans le sein de ces montagnes, et un canon profond, donnant passage aux embruns, se trouve au pied de la montagne à la Chèvre.

Au delà des monts Sulfureux coule une minuscule rivière à travers le canon de la Danse du Soleil. Ce ruisseau se jette dans la rivière de l'Arc en passant au pied d'une immense falaise dont le sommet, d'un côté, est à peine visible. Elle surplombe le cours d'eau et semble avoir été coupée d'un seul coup par une convulsion de la Nature. L'autre rive du ruisseau est un talus à angle aigu couvert de grands arbres élancés.

Le mont Edith, à quelques milles plus à l'ouest, est un pic de roc s'élevant à une hauteur de 9,154 pieds. L'un des côtés du pic est presque perpendiculaire, tandis que l'autre offre des quartiers de roc rendant l'escalade plus facile; mais même ici le sommet paraît inaccessible. Les monts environnants sont couverts de neige, mais il n'y en a pas sur le mont Edith, et sa pointe s'élance vers le ciel aussi fièrement que la flèche d'une imposante cathédrale.

La chasse et la pêche sont deux des principales distractions que le touriste peut facilement se procurer dans les environs de Banff, en parcourant les montagnes dans toutes les directions, et en faisant en même temps une tournée d'exploration dans le dédale des vallées. L'élan, l'orignal, le caribou, le mouton et la chèvre des Montagnes Rocheuses, Pours noir et gris habitent par là et donnent du travail à ceux qui veulent s'en emparer. Il est absolument défendu de chasser dans les limites du Parc National. Les rivières de l'Arc et Cascade sont peuplées de truites, et le Lac du Diable est un excellent endroit pour pêcher la grande truite à la ligne.

Il y a sur le mont Sulfureux un observatoire où l'on fait constamment des relevés météorologiques. Dans le Parc National, le gouvernement a fondé un musée rempli de tous les spécimens de la flore, de la faune et des minerais de la région. On y voit aussi un musée naturel où sont conservés les restes d'animaux antédiluviens, car le mont Cascade est un ossuaire de fossiles.

Des bosquets touffus et des montagnes sans nombre bordent la voie ferrée, de Banff à Laggan. Un wagon observatoire, parfaitement adapté à cet usage, est attelé au train et permet au touriste d'examiner à loisir les paysages qui l'environnent de tous les côtés. Cependant, l'on a mis un autre service à la disposition des voyageurs sous forme de wagons ouverts pouvant couvrir de 25 à 30 milles à l'heure. Ce moyen de locomotion est fort apprécié par ceux qui ne veulent pas être incommodés par les exigences des trains réguliers.

La masse imposante du mont Castle se dresse bientôt à une altitude de 9,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, avec ses crêtes gigantesques surplombant la voie sur une longueur de huit milles, et l'on peut voir dans ses murs jaunes des bastions, des tourelles, des créneaux, une herse naturelle et une porte monumentale. Le train roule à ses pieds et traverse des chaînes de montagnes semblant rivaliser de grandeur et de sublimité. A droite les pics pointus de la chaîne Sawback, à gauche les sommets de la montagne de l'Arc, en arrière les monts Pilot, Copper et Castle, serrés en rang, et enfin, à l'entrée de la passe Vermillon, un aperçu des milliers de pics au sud et le sommet en forme de casque du mont Temple.

Laggan est l'une des plus belles stations des Rocheuses. Dans les montagnes qui la couvrent de leur ombre se trouvent les Trois Lacs dans les nuages, et les vallées du Paradis et des Dix Pies. Le paysage, quoique différent de celui de Banff, offre des charmes encore plus grands peut-être, et le voyageur qui ne s'arrête pas à cet endroit n'a pas vu l'un des plus beaux spectacles que présente la nature à ses admirateurs.

Le lac Louise, le premier des Trois Lacs dans les nuages, est à une distance de deux milles et demi de Laggan; on s'y rend par un chemin carrossable à travers une forêt d'épinettes. Le long de la route, on voit la montagne de la Chèvre. Le lac a une longueur d'un mille et demi sur une largeur d'un demi-mille, et une profondeur de 600 pieds. Plantées dans le lac même, deux masses granitiques s'élevant chacune de son côté; entre elles on aperçoit le mont Victoria et ses glaciers; à gauche, le mont Fairview, couvert en partie d'épinette; à droite, les crêtes du mont Beehive, avec ses versants en pente douce. De brillantes couleurs illuminent les falaises, et lorsqu'elles sont traversées par les rayons du soleil, les teintes changent et se diversifient en projetant les pinacles en relief; le contour des montagnes semble varier d'heure en heure. Au pied, le lac tranquille est endormi. Lorsque les rayons d'or et de rose du soleil levant ont disparu de la voûte céleste et que les pics sont encore imprégnés de la pourpre de l'aurore, une promenade en chaloupe vous plonge dans une rêverie indéfinissable et indescriptible. Le calme de l'atmosphère n'est troublé que par les sourds roulements des avalanches précipitées des hauteurs du mont Victoria. Le monde est oublié en ce moment, et le visiteur ne songe plus aux soucis de l'existence en contemplant cette immensité des montagnes éternelles.

Au-delà du lac, en arrière des montagnes, apparaissent les crêtes du mont Victoria et ses glaciers. C'est un monde à part, un décor mis en relief par les falaises de Fairview et de Beehive descendant vers le lac. Le spectacle varie d'heure en heure, suivant les changements des teintes; parfois le mont Victoria semble tout près et domine toute la scène. Toutes les anfractuosités et les crevasses du géant sont distinctement visibles, et dans le vaste amphithéâtre au-dessous, des monceaux énormes de neige et de glace lancés par les avalanches recouvrent la montagne jusqu'à mi-hauteur. Au-dessus des glaciers, une étendue s'élevant jusqu'aux nuages, tantôt blanche, tantôt striée de toutes les couleurs du prisme, lorsque les rayons solaires sont interceptés par les blocs de glace.

(A suivre)

UN CANADIEN

Le Traducteur, journal bimensuel pour l'étude des langues allemande et française. Tous ceux qui s'intéressent à l'étude comparée de ces deux langues trouveront dans cette utile publication un moyen simple et agréable pour développer leurs connaissances. Elle offre à ses abonnés l'avantage de pouvoir correspondre avec les lecteurs de langue étrangère. Chaque numéro comprend, grâce à la grande variété des lectures, un énorme choix de mots que l'on peut s'approprier facilement. — Numéros spécimens gratuits sur demande par l'administration du "Traducteur", à la Chaux-de-Fonds, Suisse.

CRISE DE LA PUBERTE

TEMPS DE DOULEURS ET DE DANGERS

Mademoiselle Emma Cole dit que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham lui a sauvé la vie et redonné la santé.

Que de vies de belles jeunes filles ont été sacrifiées à l'époque de la puberté. Que d'irrégularités ou de déplacements se sont développés à cette importante période, et ont occasionné des années de souffrances!



Une mère devrait venir en aide à son enfant et se rappeler que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham la préparera pour le changement qui approche et le début des périodes chez la jeune fille, sans douleurs ou irrégularités.

Mademoiselle Emma Cole, de Tullahoma, Tenn., écrit :

Chère Mme Pinkham —
"Je désire vous dire que je jouis d'une meilleure santé que jamais et je la dois au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham."

"A l'âge de quatorze ans, je souffrais presque continuellement et pendant deux ou trois ans j'avais des douleurs au côté, migraines et j'étais nerveuse et j'avais des étourdissements. Les médecins ne purent me soulager."

"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham me fut recommandé, et après en avoir pris, ma santé s'améliora rapidement et je crois qu'il m'a sauvé la vie. J'espère sincèrement que mon expérience profitera à d'autres jeunes filles qui passent de l'enfance à l'état d'une femme car je suis convaincue que votre Composé en fera autant pour elles." Si vous connaissez quelque jeune fille malade ayant besoin d'un conseil maternel dites-lui d'écrire à Mme Pinkham, Lynn, Mass., et elle recevra gratuitement des conseils qui la conduiront sur le chemin de la santé et en feront une femme vigoureuse et heureuse. Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, et durant vingt-cinq ans elle a donné ses conseils gratuits aux femmes malades.



Vous qui souffrez
d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

ENLEVEZ LES CORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, verrues et durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille de



A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adresse: B. P. 7, St Sauveur, Québec, Canada.

L'AVENT

Comme nous sommes dans le saint temps de l'Avent, il n'est pas inutile de faire connaître l'origine et les différentes phases de cette grande solennité catholique à traversées, jusqu'à l'époque où elle a pris le caractère que nous lui voyons aujourd'hui.

Ce que les vigiles sont aux fêtes ordinaires, ce que le Carême est à Pâques, ce que les quatre mille ans de l'ancien monde furent à la venue du Messie, l'Avent l'est à la fête de Noël. C'est le temps consacré par l'Eglise pour se préparer à l'avènement du Rédempteur, pendant les quatre semaines qui précèdent la grande solennité du 25 décembre.

Au XVII^e siècle, on écrivait l'Advent, Adventus (arrivée, avènement), qui est la véritable signification de l'Avent.

Rien ne constate d'une manière certaine l'origine précise de cette solennité. Le premier mouvement auquel elle puisse se rattacher est une ordonnance de saint Perpet, évêque de Tours au Ve siècle, qui prescrivait un jeûne de trois jours par semaine, depuis la fête de saint Martin jusqu'à Noël, ce qui a fait nommer l'Avent le Carême de la Saint-Martin. On croit toutefois que jusqu'au VI^e siècle, cette institution n'a guère dépassé les limites du diocèse de Tours. Mais un concile tenu à Mâcon en 581, adopta l'usage consacré à Tours, et bientôt toute la France observa ces trois jours de jeûne, depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël. Bientôt même, dans certains pays, les prescriptions du concile de Mâcon furent dépassées par la piété des fidèles et l'on jeûna tous les jours de la semaine. Cette ferveur se relâcha par la suite, et il n'y eut, plus tard, que les ecclésiastiques qui observèrent ce jeûne.

Dès le XIII^e siècle, le jeûne de l'Avent avait cessé d'être obligatoire. On cite, dans la bulle de canonisation de saint Louis, roi de France, le zèle avec lequel il pratiquait ce jeûne. Ce n'était donc plus qu'un usage facultatif observé seulement par les chrétiens d'une rare piété.

Les papes, dès le XIV^e siècle, se contentaient d'obliger les personnes de leur cour à l'abstinence, et il n'y était plus dès lors question de jeûne.

A Rome, l'Avent se composait des cinq semaines qui précédaient le jour de Noël. Les Grecs n'avaient pas non plus une conformité complète: les uns commençaient l'Avent le 15 novembre, avec un jeûne facultatif; les autres le commençaient le 6 décembre; d'autres, enfin, quelques jours seulement avant Noël.

Aujourd'hui, en Orient, l'Avent commence partout le 15 novembre et finit le jour de Noël. Il y a déjà plusieurs siècles que l'Eglise d'Occident l'a placé, comme nous l'avons dit, dans les quatre semaines qui précèdent Noël.

Le temps de l'Avent a pris, dans l'office divin, les mêmes rites que pendant le carême. Les offices sont empreints d'un esprit de pénitence et de tristesse qui rappelle les soupirs des anciens patriarches. La couleur des ornements sacrés était autrefois le noir, c'est aujourd'hui le violet, plus spécialement consacré, dans les pratiques liturgiques, à la mortification et à la pénitence. Le "Gloria in excelsis", le "Te Deum" sont supprimés, les noces sont prohibées. Une ordonnance du roi Jean défendait aux magistrats de vaquer, pendant l'Avent aux travaux de la judicature: "In adventum Domini, nulla assisa capi debet".

Comme l'Avent, avons-nous dit, est surtout destiné à rappeler les soupirs des anciens patriarches qui attendaient la venue de Jésus-Christ, l'office a été organisé dans cet esprit. La liturgie offre dans tout son ensemble un admirable choix de passages de l'Ecriture qui en retracent méthodiquement le principal caractère.

Dans la plupart des églises, le dimanche, après vêpres ou au salut, on chante une série d'antiennes, dont chacune est suivie de la répétition de la première: "Rorate, coeli, desuper..."

On sait que des stations ou des prédications solennelles ont lieu dans l'Avent comme dans le Carême. En quelques lieux, la prière se fait chaque soir dans les paroisses et y est accompagnée d'instructions et même de la bénédiction du Saint-Sacrement. C'est une pratique digne d'être mise en usage partout.

Durant ce saint temps, entrons dans les sentiments des patriarches qui attendaient le Messie. Ayons leur foi, leur humilité, leurs désirs; ces vertus bien comprises et surtout bien pratiquées seront trois pierres précieuses attachées d'avance à notre couronne immortelle!!!

Le chanoine d'AGRIGENTE,
Vicaire-général.

CONTRE LA FIEVRE TYPHOIDE

Hélas! chez nous comme ailleurs, même peut-être plus en notre bonne ville de Montréal qu'ailleurs, la fièvre typhoïde fait des ravages. Cela tient-il à l'eau que nous buvons, à notre système d'égouts? Peut-être? Bien des théories ont été émises au sujet de cette terrible maladie, aucune, quant à la partie de l'hygiène ne fut exposée plus sensément, plus savamment que la suivante, que nous empruntons à "La mode nationale" de Paris, sous la signature du Dr L. Des Sénons. Nos édiles ne perdront rien, croyons-nous, à lire ce bel article, écrit par un spécialiste.

Mes prévisions concernant une recrudescence de la fièvre typhoïde, après les fortes chaleurs que nous avons subies au mois de septembre, n'étaient que trop justifiées, et je faisais observer que cette recrudescence devait se produire au moment des premières pluies, accompagnées nécessairement d'un abaissement plus ou moins considérable de la température.

Déjà, au commencement d'octobre, quelques cas s'étaient manifestés à Courbevoie, qui, tout isolés qu'ils fussent, n'en laissaient pas moins deviner ce qui allait se passer. Peu de temps après, on en signalait dans divers endroits de la banlieue parisienne, à Viroflay, entre autres, et aujourd'hui, cela n'est pas douteux, la maladie semble devoir se répandre davantage. Son extension, si elle n'est pas encore inquiétante, est cependant menaçante, et aucune précaution ne doit être négligée dans le but d'en enrayer le développement.

Il n'est pas permis de croire que les pouvoirs publics se désintéressent de la question. Il existe un comité consultatif d'hygiène publique, des directeurs, chefs de service, inspecteurs, etc., assez nombreux et surtout assez bien rétribués pour qu'ils s'occupent à prendre toutes mesures nécessaires dans le but d'empêcher l'éclatement des épidémies. Aussi, pour ce qui est de la ville de Paris, le service particulier des eaux, mis directement en cause, a-t-il, ces jours derniers, protesté de son innocence, alléguant que, cette année, malgré la sécheresse persistante, grâce à ses réserves d'eau de source économisées en temps utile et sagement distribuées par la suite, il n'avait pas fourni aux Parisiens d'eau de Seine, véhicule ordinaire des microbes typhiques, et que, par conséquent, on ne pouvait lui faire un crime des accidents qui se produisaient actuellement.

Le service des Eaux a raison de se défendre sur ce point, mais cela ne veut pas dire que, sur beaucoup d'autres, sa prévoyance n'ait pas été en défaut. Quelques-uns de ces savants ingénieurs, hygiénistes ou médecins, n'auraient-ils pu, pendant leurs vacances, aller jeter un coup d'oeil sur les sources et les cours d'eau qui alimentent la capitale, reconnaître les endroits douteux, les signaler à l'administration et lui recommander les précautions utiles pour que des mélanges d'eau impure avec les eaux pures ne fussent pas effectués dans les réservoirs?

J'ai déjà insisté sur ce fait que c'étaient les souillures déposées sur la terre pendant les jours d'été, qui, entraînées par les pluies à travers le sol, allaient empoisonner les ruisseaux, les rivières, et semaient partout, chez tous ceux qui consommaient de ces eaux, des germes infectieux. Tous les villages arrosés par ces cours d'eau, toutes les villes qu'ils traversent se trouvent par conséquent contaminés, et que cette même eau soit déversée dans les réservoirs d'approvisionnement de Paris, une épidémie formidable peut se déclarer, épidémie que l'on aurait évitée si l'on avait pu arrêter la consommation de l'eau au lieu même où elle a été infectée.

Ce n'est pas comme mode, j'en conviens, mais avec de la bonne volonté on y arrivera.

Ce qui se passe à Paris se passe dans toutes les villes de quelque importance; je prends Paris pour exemple, mais le même fait se reproduit partout, de la même façon, toutes proportions gardées: combien de villes même ne sont pas encore alimentées en eau de source, et, si elles sont traversées par une rivière, en consomment l'eau sans être filtrée!

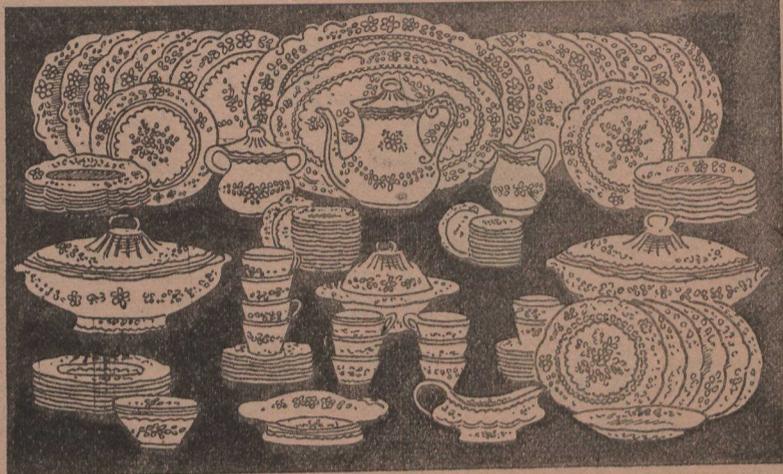
Donc, nous avons à nous défendre maintenant non plus contre un mal qui pourrait survenir, mais bien contre une épidémie probable puisque déjà quelques noyaux d'infection viennent d'être signalés.

Le devoir des pouvoirs publics et des municipalités est tout tracé: il consiste à restreindre le plus possible les foyers et à les éteindre sur place. Il faut avant tout éviter la diffusion.

Mais, s'il y a des devoirs à remplir de la part des administrateurs, cela ne doit pas

STADIUM

Le Stadium, le patinoir le plus élégant et le plus confortable au Canada, est maintenant ouvert pour patinage sur glace ❄️



GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuerons, gratuitement, 1,000 Services à Diner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Rognons, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout à fait Gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous confions les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les fameuses Pilules du Dr Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance, écrivez-nous immédiatement. Rappelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exempte de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20, Toronto, Ont.



Cadeaux pour Musiciens

Les amateurs de musique sont invités à venir voir mon assortiment complet d'instruments de musique des meilleures maisons d'Europe et d'Amérique

Violons, - de \$3.00 en montant | Guitares, de \$6.00 en montant
Mandolines, de 3.00 " | Cornets, de 10.00 "

Autres Instruments à des prix proportionnellement bas

Musique en feuille REPARATIONS DE TOUS GENRES
UNE SPECIALITE

FOURNISSEUR DES MAISONS D'EDUCATION

Seul agent pour C. Mahillon & Cie, Bruxelles; Couesnon & Cie, Paris; Jérôme, Thibouville, Lamy & Cie, Paris, etc.

Attention spéciale aux commandes par la maille.

Edmond Hardy, 38 Notre Dame Ouest, Tel. Main 2466

empêcher chacun de nous, en particulier, de prendre toutes les précautions possibles pour sauvegarder notre santé.

C'est toujours, et avant tout, la question de l'eau qui doit nous préoccuper: pour les eaux qui entrent dans la confection des aliments, dans la cuisine, et qui sont bouillies, il n'y a rien à dire, mais c'est surtout pour l'eau de table que l'on doit se montrer circonspect. L'idéal serait évidemment de faire usage d'une eau minérale légère mélangée à la boisson ordinaire des repas; mais comme tout le monde n'a pas le moyen de se payer ce luxe, le mieux sera de faire bouillir l'eau que l'on consommera aux repas. Inutile de dire qu'il faut la laisser bien refroidir et conserver dans des bouteilles soigneusement bouchées. Il n'y a pas à se dissimuler toutefois que cette eau bouillie, si elle n'est plus nuisible, n'offre pas une saveur agréable et que, de plus, elle est d'une digestion assez difficile. Je recommanderai d'y ajouter une petite quantité de bicarbonate de soude, la valeur d'une petite cuiller à café pour un litre en-

viron. Ce n'est pas une dépense, le bicarbonate de soude ne coûtant presque rien, et cette simple addition facilitera la digestion.

La fièvre typhoïde se transmettant par les eaux, c'est donc sur ce chapitre que j'insiste; mais ce ne sera pas une raison, parce qu'on aura fait bouillir son eau, pour commettre d'un autre côté des imprudences. Je veux dire par là qu'il conviendra d'éviter le moindre excès de table. Toute irritation de l'estomac ou de l'intestin qui viendrait à se produire pourrait être dangereuse. On devra, également dans ce but, assurer "la liberté du ventre", en employant au besoin de légers laxatifs; même, on agira sagement en débutant par une petite purgation, et, si vous savez conserver une bonne hygiène, avec ces faciles précautions que je viens d'indiquer, il y a tout lieu d'espérer que le fléau, s'il survient, passera à côté de vous sans vous atteindre...

Dr L. des SENONS.

LA CODILINE
Du Dentiste Joseph Versailles
Contre la Névralgie et le Mal de Dents
En vente partout à 25 cts.

Vaut mieux être certain que dans le doute
au sujet du remède à donner au bébé

De nos jours, où les remèdes abondent, les mères ne sauraient être trop prudentes dans le choix des remèdes à donner au bébé. En employant

Le Trésor des Mères et des Nourrices,

nombre de mères ont surmonté les maladies de leurs bébés; c'est un remède qui compte 50 ans d'existence. Ne contient pas une goutte de matière nuisible.

Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.00

National Drug & Chemical Co., Ltd.
Seuls propriétaires, MONTRÉAL.

Catarrhe!
Catarrhe!

Un traitement de deux semaines, envoyé gratis à tous ceux qui sont atteints de cette déplorable maladie. Nous l'envoyons gratis comme preuve que nous avons le meilleur remède connu pour cette affliction. Faites-le demander aujourd'hui en envoyant cinq timbres de 2c. pour frais de poste et d'emballage.

Adressez :

The Dr. Maturin Medicine Co.
TORONTO, ONT.

Incandescence par le Pétrole

Le bec Peerless à incandescence par le Pétrole se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile : plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation : une pinte de pétrole en 19 heures.

Même intensité que le Gaz à incandescence.

Prix du Bec complet avec verre, manchon et mèche \$3.00. Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gaz Light Co. Ltd.
319 Boulevard St-Laurent, MONTRÉAL

L'Art d'être Belle
PAR LA MÉTHODE DE
MADAME MARIE

Traitement électrique des soins du visage effaçant radicalement les marques de la Petite Vérole, rides, taches, points noirs, poils follets, taches de rousseur, enfin garantit de restaurer votre teint et les traits de votre visage à la beauté et la jeunesse.

Massage scientifique pour le visage et le cuir chevelu.

Développement et réduction du buste.

Essayez : La Préparation de la Beauté de Madame Marie, c'est la meilleure et la plus pure, et "l'Électrique", la "Crème de la Beauté" (nourriture pour la peau) prévient et enlève les rides.

\$4.00 pour les deux (envoyées franco).

MADAME MARIE
495 rue Ste-Catherine Ouest
Édifice Inglis. Tel. Up 3079
Incluez un timbre pour réponse.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.

2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.

3o Certain échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Marie-Ange Mackay, couvent de Bellevue, Québec. — Mlle Blanche Lambert, St Basile le Grand, comté Chambly, fantaisies colorées et fantaisies glacées, réponse assurée. — Mlle Clémentine Séguin, Como, Co. Vaudreuil, avec monde entier, fantaisies. — Armand Dubreuil, B. 298 St Jean, Qué. — Mlle Diane Dupuis, Hector Dupuis, Wilbrod Chaput, Maskinongé, Qué. — Mlle Ducharme, B. 32 rue Elgin, Tadoussac, Qué. fantaisies et vues, avec personnes du pays. Donat K. Laflamme, Ste Marguerite, Co. Dorchester, vues des pays étrangers seulement. — Mlle Marie-Louise Morinville, Champlain, Qué. — Mlle Herminie Guin, Champlain, Qué. — D. F. de Fremendaz, Manor, Sask., vues seulement, réponse assurée. — Charles Damour et André Chrétien, Rimouski, Qué. — L. H. Fréchette, 971 Cadieux, Montréal, cartes en cuir seulement, réponse assurée. — Mlle Camille Larose Noël, 91 Second st., Auburn Me., tous genres. — Mlle Eva Noël, 91 Second st., Auburn, Me., vues de Québec et fantaisies seulement. — Mlle Berthe Herbert, 285 Rideau, Ottawa, Ont., fleurs. — Charles Édouard Houle, Nicolet, Qué., tous genres, avec monde entier, signature et timbre côté vue. — Mlle Marie-Louise Houle, institutrice, Nicolet, cartes en cuir seulement. — Mlle C. Blandine Lalonde, St Placide, Co. Deux-Montagnes, tous genres, avec monde entier. — M. Joseph A. Marcoux, Ste Marguerite, Co. Dorchester, tous genres. — Mme J. H. Caillé, 38 rue Dufresne, Montréal, échangera cartes en cuir et séries avec monde entier, correspondance en sténographie. — Chanoine d'Agriente, vicaire général, Villa Mon Repos à Villeurbonne, Rhône, France. — Mme C. Veyren La Croix, Château Saint-Serge, St Etienne de Saint-Geoire, Isère, France, vues variées. — Jos. Bisson, 58 West 48 street, New-York, échangera avec toutes les parties du Canada. — Mlle Graziella Bourbonnais, 177 ave Hôtel de Ville, Montréal, désire échanger cartes postales avec monde entier. — Mlle Clotilde Jambon, 220 avenue de Saxe, Lyon, France, vues, timbre côté vue. — Mlle Marie-Anne Plante, Rock Forest, Qué., cartes de tous genres. — J. Casimir Lemay, Leclercville, Co. Lotbinière, cartes de fantaisies ou lettres. — Adrien Dufresne, 22 St Michel, Qué., fantaisies, réponse assurée. — Mlle Angéline Gagnon, St Roch de l'Acadian, Co. Assomption, fantaisies. — Mlle Alexina Constantin, 66 St Augustin, St Henri, Montréal, tous genres. M. F. Labelle, capitaine du St Denis B. B. C., 1419 ave Hôtel de Ville, Montréal, échange de tous genres, réponse assurée. — Henri Lapointe, 16 rue Châteauguay, St Sauveur, Qué. — Mlle Léliane de Pontbriant, 1410 rue de Montigny Est, Montréal. — Mlle G. Andréa de Raimbault, 1155 ave Bordeaux, de Lorimier, Montréal. — Mlle Maria Dupuis, 1897 rue St Hubert, Boulevard St Denis, Montréal, avec monde entier, fantaisies préférées. — Jean Grossard, 30 Cours de l'Intendance, Bordeaux, France, désire échanger cartes postales avec le Canada. — Mlle Eva Béland, Louiseville, Qué. — Mlle E. Beaudoin, 640 de Montigny Est, Montréal, avec monde entier, fantaisies préférées, réponse assurée. — Edouard Pichette, Côte des Marchands, Lévis, Qué., fantaisies et cartes en cuir, réponse assurée. — Eugène Couture, 155 B. P. Rimouski, avec monde entier, réponse immédiate. Mlle Angéline Dion, B. 46 Deschailons, Co. Lotbinière, fantaisies préférées, réponse assurée. — Léo Laurendeau, Victoriaville, Qué., B. 26, avec monde entier, fantaisies et séries, réponse assurée. — Mlle Lucienne Hamel, B. 200 Victoriaville, Qué., fantaisies. — Mlle Alice Montpetit, 285 1/2 rue Rideau, Ottawa, fantaisies, réponse assurée. — M. Henry Mathieu, St Jude, Co. St Hyacinthe, fantaisies préférées. — Adélard Caron, 720a Sanguinet, Montréal, tous genres, avec monde entier. — Mlle Irène Robert, Lachine, Qué., fantaisies. — Mlle Rose Desbois, 8 Cove Road, New Bedford, Mass., avec monde entier, vues préférées, réponse assurée, timbre côté vue. — Mlle Jeanne Gagnon, Hull, Qué. — Mlle Marie Paule Toutant, Nicolet, Qué., vues et fantaisies, signature côté vue. — Mlle Victoire Desbois, Nicolet, vues et fantaisies, réponse assurée. — Mlle Françoise Nicolet, Nicolet, avec monde entier, vues préférées.

ECHANTILLONS DE GRAINS DE CHOIX POUR L'AMELIORATION DES SEMENCES

Nous recevons le document officiel ci-après, que, dans l'intérêt de l'agriculture canadienne, nous nous faisons un plaisir d'insérer.

A Monsieur le Rédacteur de l'Album Universel.

Cher Monsieur,

Suivant instructions de l'Honorable monsieur le Ministre de l'Agriculture et en vue de l'amélioration des semences, nous ferons cette saison aux cultivateurs du Canada une distribution d'échantillons de variétés de grains de qualité supérieure. Nous nous sommes procuré l'approvisionnement pour cette distribution principalement d'entre les excellentes récoltes qui ont été récemment obtenues aux Fermes expérimentales d'Indian-Head, Saskatchewan, et de Brandon, Manitoba. La distribution consistera en échantillons d'avoine, de blé de printemps, d'orge, de maïs (pour ensilage seulement) et de pommes de terre. La quantité d'avoine que nous enverrons, sera de 4 livres, et de blé ou d'orge de 5 livres, ce qui suffira dans chaque cas pour ensemercer un vingtième d'acre. Les échantillons de maïs et de pommes de terre seront du poids de 3 livres chacun. Nous nous sommes procuré pour cette distribution un approvisionnement de chacune des variétés suivantes :

Avoine — Banner, Danish Island, Ligowo améliorée, Thousand Dollar, White Giant, Wide-Awake (variétés blanches), et Goldfinder (variété jaune).

Blé — Fife rouge, Preston, Percy, Pringle's Champlain, Stanley, Huron et Fife blanc.

Orge — A six rangs — Mensury, Odessa, Mansfield et Claude. A deux rangs — Sidney, Invincible, Standwell et Canadian Thorpe.

Maïs (pour ensilage) — Variétés précoces: Angel of Midnight, Compton's Early et Longfellow. Variétés tardives: Selected Leaming, Early Mastodon et White Cap Yellow Dent.

Pommes de terre (patates) — Carman No 1, Early White Prize, Rochester Rose, Money Maker et Late Puritan.

Chacun de ceux qui demandent de ces échantillons, ne pourra en recevoir qu'un seul; ainsi, si l'on reçoit un échantillon d'avoine, on ne peut en recevoir aussi un de blé, d'orge ou de pommes de terre, et nous ne pourrions satisfaire aux demandes de plus d'un échantillon par maison. Les échantillons seront expédiés francs de port par la poste.

Les demandes doivent être adressées au Directeur des Fermes expérimentales à Ottawa; et on peut les envoyer en tout temps avant le 15 février, date à laquelle les listes seront closes, afin que les échantillons demandés puissent être expédiés à temps pour les semailles. En faisant les demandes, on fera bien de mentionner la variété que l'on préfère. Nous satisferons aux demandes suivant l'ordre où nous les aurons reçues, jusqu'à épuisement de l'approvisionnement des semences. Nous conseillons aux cultivateurs de nous adresser au plus tôt leurs demandes afin d'éviter la possibilité d'être déçus.

Ceux qui demandent du maïs ou des pommes de terre, voudront bien se rappeler que le maïs n'est pas disponible pour distribution avant mars et que les pommes de terre ne peuvent être expédiées d'ici par la poste avant que tout danger de gel en route soit passé. Il n'est pas besoin d'affranchir les lettres ou paquets adressés à la Ferme expérimentale, Ottawa.

W. SAUNDERS,
Directeur des Fermes expérimentales.
Ottawa, 1er décembre 1906.

Père guéri de l'ivrognerie

Sauve son père de la fin des ivrognes. Echantillon gratuit de prescription sans goût "Samaria" arrête sa passion de boire et commence une guérison complète.

"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le déshonneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samaria". J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidée à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whiskey. Qu'elle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que de bonne volonté, il n'aurait jamais cessé de boire."

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez : THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

... LES ...
Essences Culinaires de Jonas
sont recommandées par les chefs les plus célèbres
elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les

Essences de Jonas

Tout ce qu'il faut pour la Table

NOUS INVITONS LES LECTEURS DE L'Album Universel A VISITER NOS SUPERBES ÉTALAGES DE

**Services à Diner
Services à Thé
Plats à Gâteaux**

ARTICLES EN
**Faïence et
en Porcelaine
Verrerie et Coutellerie**

SPECIAL
Service à Diner Complet
97 morceaux, valant \$8.00. Blanc avec bordure double et trèfle doré. PRIX SPECIAL \$4.80

Durant le mois de Décembre, Tapiserie à moitié prix.

H. C. GRÉGOIRE,
775, Rue Ste-Catherine Est,
Phone Bell Est 2078 (Bloc Barsolou)
Aussi 1593, Rue Ste-Catherine Est
HOCHÉLAGA

L'Ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.

La nature a voulu qu'a toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles à l'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix : \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
87, rue St-Christophe MONTRÉAL LTEE

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez : Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

Calmez ces douleurs



Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir **Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sclatigue, etc.** En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de **25c** **John T. LYONS** 8 Bleury, Montréal

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE
Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.
Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.
Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.
LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beaupré

LA SEMAINE
7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.
LE DIMANCHE
7.00, 7.45 a. m., 1.45, 5.45, 6.15 p. m.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE
9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaupré 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts, aller et retour.

DIEU ET LE MATERIALISTE

ÉTUDE INÉDITE

(Suite)

Vous ne répondez pas, en effet, mieux vaut pour vous garder le silence, car tout prouve le contraire. Il y a sur cette terre des milliers d'espèces d'êtres vivants, chacune d'elles avec sa forme particulière et son caractère différent; il y a bien plusieurs races dans chacune de ces espèces, mais elles sont uniquement de cette espèce. Or il a toujours été constaté qu'il n'y a pas d'alliance possible entre ces différentes espèces. On a bien essayé d'aller au delà, mais toujours on s'est trouvé en face de la stérilité.

Eh bien! cela est-il en conformité avec vos théories, Messieurs? Cela ne dément-il pas vos avancés?

Oh! vous avez bien essayé, vous avez bien réuni tous vos efforts dans ce but, ce n'est ni l'espérance, ni le courage qui vous ont fait défaut, mais, vous n'avez réussi qu'à mettre en évidence votre faiblesse et votre incapacité; toujours le fiasco doublait en raison de vos efforts.

Eussiez-vous même réussi à former une petite plante, un léger brin d'herbe, nous aurions pu croire qu'avec plus d'expérience, vous seriez arrivés plus tard à de plus hauts résultats. Mais, halte là, ne va pas plus loin, semble dire quelqu'un ou quelque chose; il n'est permis d'empiéter sur mon domaine, je ne le permettrai pas. Et ces savants matérialistes ont dû faire volte face et s'avouer vaincus au moment même où tout semblait leur sourire et leur donner la victoire.

N'est-ce pas la vérité que je viens de dire? ou messieurs les matérialistes ne sont pas sérieux ou ne comprennent pas que toutes leurs théories ne reposent que sur le néant et que, tout ce que nous voyons ici-bas confond leurs avancés.

Il a donc fallu un Être supérieur à la matière pour créer cette matière; il a donc fallu un Être supérieur et vivant pour créer la vie; il a donc fallu un Être supérieur et Esprit pour donner la pensée, pour tout coordonner. Et cet Être supérieur, nous l'appelons Dieu.

Si Dieu n'existait pas, que les matérialistes nous disent, qui en aurait donné l'idée?

Vous qui le niez en vous appuyant sur la science, vous devez être assez savants pour répondre avec certitude. Je dirai bien d'avance que ce n'est assurément pas l'homme qui, par intérêt matériel, était mieux sans Lui, car en inventant Dieu, il aurait inventé un maître. L'homme, tout matériel, n'aime pas de maître, vous nous en donnez la meilleure preuve, messieurs les matérialistes.

Quelques hommes ont osé nier l'existence de Dieu, cependant ni leurs discours, ni leurs écrits n'ont pu persuader les autres hommes que Dieu n'existait pas, j'ajouterais qu'ils n'ont pu se persuader eux-mêmes. Jamais un homme équitable n'a prononcé qu'il n'y avait pas de Dieu. Tous les peuples, même les plus barbares, ont de tout temps rendu hommage à la divinité. Plusieurs peuvent se tromper quant à la pratique, mais la théorie est la même. Tout homme sent qu'il y a un Dieu; c'est une idée, une conviction qui n'est pas venue de lui ou par lui, idée qu'il ne peut chasser, voire même ces matérialistes, ces soi-disant athées, qui ne cessent de vouloir le nier.

Je n'ai pas besoin d'autres preuves, et je conclus que Dieu existe. Dieu, c'est le nom qui est écrit sur toutes les pages du livre de la nature; Dieu, c'est le cri de l'enfance comme celui de la vieillesse; c'est le cri qui s'échappe dans la douleur comme dans la joie, c'est le cri qui implore comme celui qui foudroie. Dieu, c'est le cri de l'âme, c'est le cri du cœur, c'est le cri naturel de tout être qui pense.

L'athéisme n'est point; quelques esprits forts ou faibles, appelez les comme vous voudrez, ont cru nier l'existence de Dieu. Dans leur orgueil, ils ne voulaient rien admettre qui fût au-dessus de leur intelligence bornée, ou bien étouffer le cri de leur conscience, mais la plupart ont rétracté, lorsque sur leur lit de mort apparut le grand voile noir de l'éternité.

Donc, puisque cette idée de Dieu n'est pas de moi, n'est pas de tout autre homme vivant, puisque cette croyance existait avant moi, qu'elle est générale chez tous les hommes, il faut conclure qu'elle était là même chez le premier homme qui l'a reçue d'un autre avant lui.

Quel était cet autre, si non le Créateur des choses comme des idées, Dieu.

Continuons notre étude. Tout savant, matérialiste ou autre affirme que le principe de continuité est le fondement de la science moderne. Or, d'après ce principe, rien n'est anéanti, et la continuation des choses scientifiquement démontrée impossible dans l'univers actuel, il s'ensuit qu'il faut un univers invisible qui lui succède, et une vie future qui continue la vie actuelle de l'homme. La science est donc en accord

avec ce que la conscience morale, l'idée de la justice éternelle ont déjà révélé à l'homme; elles sont pour lui une lumière infaillible qui lui montre la réalité, la nécessité de la vie future de l'âme, de la vie de ce "Moi", séparé du corps aussi sûrement que la lumière du soleil lui révèle l'existence des mondes matériels.

Nous ne nions pas le principe de l'Évolution, cependant nous ne l'acceptons pas dans le sens que les matérialistes lui donnent, c'est-à-dire "mouvement progressif matériel". Il y a évolution, c'est vrai, nous marchons vers le progrès, mais du côté intellectuel seulement; c'est l'esprit qui travaille, non pas la matière. L'esprit de l'homme a trouvé qu'il pouvait se servir de la vapeur, de l'électricité, et il s'en est servi; son esprit travaille à trouver la navigation aérienne, si cela entre dans les desseins du Créateur, il réussira; son esprit travaille encore à découvrir les causes des maladies afin d'appliquer le bon remède, il a progressé et il progressera encore.

Cependant tout ce qui touche uniquement de la matière ne progresse pas, tout semble plutôt décliner; le corps de l'homme n'est ni plus fort, ni plus beau qu'il l'était au commencement. L'histoire démontre qu'il y a eu des races d'hommes d'une taille plus élevée, d'une durée de vie plus longue que la génération actuelle; des fouilles ont fait découvrir des squelettes d'animaux gigantesques.

N'est-ce pas un fait notoire que la moyenne de la durée de la vie va toujours en diminuant.

Voyons maintenant ce que ces savants matérialistes ont fait pour le bien de l'humanité.

Plus on les étudie, et plus on trouve des contradictions, des négations, des hypothèses qui enlèvent à l'homme tout point d'appui, toute espérance... pour ne lui laisser autre chose qu'un fin bien triste, bien lugubre, bien douloureuse, la mort, puis tout est fini... plus rien.

Ça valait certes bien la peine de tant savoir pour finir avec si peu.

On a lieu de s'étonner que ces hommes n'aient pas jeté leurs livres aux quatre vents, dès qu'ils ont appris que l'homme n'était qu'un composé de matière destinée à la pourriture en disant: mille fois mieux ne rien savoir que d'apprendre des choses aussi désolantes.

Ouvrons l'histoire et voyons si c'est l'orgueil ou l'ignorance qu'ont illustré les Jérôme, les Augustin, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Newton, les Halley et tant d'autres savants qui ont dit et proclamé bien haut que Dieu seul est éternel et qu'il a tout créé.

Non, elle nous dit que ces grands astronomes, que ces grands philosophes, que ces grands légistes, que ces grands orateurs, que ces médecins célèbres, que ces hardis missionnaires possédaient la vraie science, et qu'ils ont employé leur savoir pour proclamer la grandeur de Dieu, Créateur de toutes choses. De concert avec eux, nous pouvons dire:

"Ces savants matérialistes ont entassé volumes sur volumes pour escalader le ciel et détronner le Très Haut, pendant qu'ils n'ont pu même sonder leur tombe."

"Ils rejettent Dieu pour eux-mêmes, mais ils ont bien le soin d'en vouloir un pour les autres; ne croyant pas en Dieu, ils croient encore moins aux hommes, et se conduisent en conséquence."

A force de nier, ils en sont venus à ne pas croire en leur propre existence.

Ils sont comme celui qui jouirait des clartés du soleil et en bénirait les douces influences, mais qui tout à coup s'obstinerait à regarder fixement ses rayons étincellants, et parce que ses yeux sont trop faibles pour en soutenir l'éclat, s'emporterait et, dans sa fureur impuissante, insulterait à sa lumière parce qu'elle l'aveugle. "Ils nient et blasphèment la majesté du Très-Haut, parce que son poids immense accable leur faiblesse."

"Semblables à l'ignorant qui nie une chose parce qu'il ne la connaît pas; ils rejettent Dieu parce qu'ils ne peuvent le comprendre."

"Ils ne s'aperçoivent pas qu'en voulant tout matérialiser, ils matérialisent l'esprit et spiritualisent la matière. Qu'en luttant contre le grand ordre des choses, ils imitent l'insecte solitaire qui entend de miner les pyramides; qu'en voulant ôter Dieu de l'univers, ils font pire que ceux qui voudraient ôter le soleil de la nature."

"Ils dédaignent le présent qu'ils trouvent pire qu'il n'est, et courent après l'avenir qu'ils espèrent plus heureux; comment peuvent-ils rejeter l'espoir de l'éternité?"

"Ils semblent ignorer qu'à travers les ruines, les ravages du temps et de la mort, le cri d'immortalité n'a cessé de se faire entendre dans l'univers. Que, dans l'âme, il y a quelque chose de divin, que malgré tous les efforts, rien ne peut matérialiser; que la pensée, le sentiment du "moi" sont indivisibles et, qu'en conséquence, l'âme est immortelle."

(A suivre) A. THOMAS.

Tél. Est **GIRARDOT Restaurateur Français**
2224 **DINER ET SOUPER 35c**
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISseries FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m., †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.15 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.
ST. JOHN, N. B., HALIFAX, †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
VANCOUVER, *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIÈRES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.55 a.m., †5.00 p.m.
ST GABRIEL, †8.55 a.m., †5.00 p.m.
STE AGATHE, L.8.45 a.m., †9.15 a.m., †4.45 p.m.
NOMININGUE, L.8.45 a.m., †4.45 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mardi, jeudi et samedi. § Dimanche seul. ¶ Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

"INTERNATIONAL LIMITED"

Le meilleur et le plus rapide train du Canada

Tous les jours à 9 a.m. Arr. Toronto à 4.20 p.m. Hamilton, 5.20 p.m. Niagara Falls, Ont., à 6.55 p.m. Buffalo, 8.25 p.m. London, 7.47 p.m. Détroit, 9.50 p.m. Chicago, 7.42 a.m. Café élégant sur ce train.

SERVICE RAPIDE D'OTTAWA

3 HEURES DANS LES DEUX DIRECTIONS

Part de Montréal.—*8.30 a.m. †3.40 p.m. *7.30 p.m.
Part d'Ottawa.—*8.30 a.m. †3.30 p.m. *5.00 p.m.

Wagons palais sur tous les trains.
*Tous les jours. † Tous de semaine.

MONTREAL ET NEW-YORK

La ligne la plus courte. Service le plus rapide.

2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour.
1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal †8.45 a.m. †11.10 a.m. *7.40 p.m.
Arr. à New-York †8.00 p.m. †10.00 p.m. *7.17 a.m.

* Tous les jours. † Dimanches exceptés.

BUREAUX DES BILLETTS, 137 rue St Jacques. Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.

LE CANADIEN NORD DE QUEBEC

Tél. Bell EST 2141 Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commencant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIV : — Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a.m., L'Épiphanie, 9.57 a.m., Joliette, 10.24 a.m., Grand'Mère, 1.00 p.m., Shawinigan Falls, 1.05 p.m., Québec, 7.40 p.m.

4.30 P. M. Pour l'Épiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Épiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS,
Agent Général des Passagers.
EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL.

Les Amers Indiaènes



Le plus économique en même temps que le plus efficace **TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.**

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les Maux de Tête, Étourdissements, Nausées, Malaise Général, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée
87, rue St-Christophe, MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE ? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par **MARION & MARION, Ingénieurs-Consultants.** — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.





Sympathie bien Placée

St Tite des Caps, Co. Montmorency, P. Q.
Lorsque je suis arrivé ici il y a deux ans, je rencontrais un de mes paroissiens affligé de l'épilepsie. Pendant mon séjour à Québec, j'avais été témoin de cas semblables pour lesquels je recommandais le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, et il fit merveille. Je me rappelle bien de deux cas qui furent entièrement guéris à l'aide de ce remède. J'ai fait la même chose ici. Le malade, un jeune homme qui avait coutume de tomber de ce mal une ou deux fois par semaine, et qui pendant les deux ou trois jours suivants était incapable de travailler jusqu'à ce qu'une nouvelle attaque se fit sentir. Après avoir employé trois bouteilles de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs il n'a pas eu une seule attaque pendant deux mois et je suis convaincu qu'il va être complètement rétabli après avoir pris quelques bouteilles de plus de ce Tonique.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la
KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente tous les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.

PORTIÈRES EN VELOURS SANS ENVERS

Cela veut dire qu'on peut faire servir l'un ou l'autre des deux côtés de la portière.

Ces portières ont 50 pouces de large par 3 verges de long.

Elles sont finies tout autour avec une corde de soie pesante.

Le haut est fini tout prêt à suspendre et pourvu de cordons pour ouvrir le rideau et le fermer.

On peut faire servir les portières, pour les portes doubles ou simples.

Elles font aussi des rideaux à fenêtres très attrayants.

Le velours est un des tissus les plus doux, les plus riches et les plus jolis dont on se sert pour les portières.

Il est aussi beau par le tissage que le velours et d'une pesanteur suffisante pour draper facilement et gracieusement.

Nous avons ces portières en rouge, bleu, différentes nuances de vert et rose.

Elles sont parfaitement unies sans nul dessin.

Le prix net est de \$20 la paire y compris deux cordons en soie.

Les portières simples coûtent \$10 net.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Si

vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer...



N'oubliez pas de l'envoyer

A. F. DECHAUX
No 62, rue Ste-Catherine E

Spécialité de teintures de soieries et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

ELOQUENCE DU GESTE
ÉTUDE SOCIALE INÉDITE

Qu'il me soit permis aujourd'hui de parler de l'éloquence: de l'éloquence de gestulation qui peut être qualifiée de grotesque et dont tout le monde a plus ou moins à souffrir, car les malheureux affligés de cette manie sont inconscients et ne connaissent nullement la portée de leurs actes. De plus, ils s'imaginent que leurs auditeurs doivent les subir, car, lorsqu'on leur fait observer qu'ils sont importuns, pour ne pas dire plus, ils se fâchent et lancent des sottises en accentuant leurs gestes.

Je vous parlerai en premier lieu des orateurs populaires qui sont parfaitement convaincus que tous leurs auditeurs sont des sourds, et en ceci ils n'ont peut-être pas tort, car il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Invariablement, ils lancent des insanités à tue-tête, probablement pour se fortifier eux-mêmes dans le galimatias qu'ils débitent. Inutile de mentionner le fait que la violence du geste correspond à la sonorité de l'organe, et que les bras marchent avec la même vélocité que les ailes des moulins à vent dans nos campagnes les jours de grande tempête. Ils sont tous les mêmes excepté celui que le gouvernement a récompensé de ses services en l'envoyant dans nos districts ruraux pour enseigner aux poules à arrondir les œufs. Il reçoit pour cette tâche \$800 ou \$900 par année, et c'est probablement pour cette raison que le fruit de notre intéressante volaille nationale se vend 30 cents la douzaine S. G. D. G., (sans garantie du gouvernement) pour ceux qui ne connaissent pas les hiéroglyphes. Mais il faut être juste, et dire que celui-ci ne gesticule pas du tout, du tout, et qu'il se contente d'aligner des phrases très longues et très diffuses, suivant en cela l'exemple de nos amis les orateurs saxons, qui s'y reprennent à dix fois pour exprimer la même pensée. Question de tempérament, peut-être, de la part de ces derniers, car ils savent bien, les matins, que leurs compatriotes ne les comprendraient jamais.

Maintenant, je vais vous parler d'un phénomène bien connu dans toutes les assemblées de clubs ou d'élections municipales et autres, et, ma foi, les organisateurs de ces réunions n'ont pas tort de requérir ses services toutes et quantes fois qu'ils peuvent le faire; ils en tireront toujours du profit, car les gens aimant à rire le suivent pas à pas pour ne pas perdre une bouchée de ce flux de paroles qui tombent de ses lèvres. Je ne le nommerai pas pour plusieurs raisons. La première, c'est que cela lui ferait trop grand plaisir, et la deuxième, c'est qu'il pourrait bien s'aviser de poursuivre les éditeurs de l'Album Universel en dommages-intérêts, ce qui ne serait pas convenable et coûteux, sans compter l'ennui de se défendre contre un cuisinier qui ne cherche qu'à se faire de la popularité de mauvais aloi. Je vous fais grâce des autres raisons qui m'empêchent de mentionner son nom. Cependant, cela ne me privera pas de le décrire un tant soit peu, certain que je suis que tous nos lecteurs qui l'ont entendu vont mettre le doigt dessus sans hésitation.

Moi, j'ai été élevé à la campagne, et j'ai conservé tous mes souvenirs d'enfance. Je me rappelle surtout d'une grande charrette que mon tuteur sortait presque tous les jours pour aller au village. L'essieu en bois de ce véhicule primitif n'avait connu le frottement de la graisse de roue que par intermittences, et le résultat de cette négligence avait été la cause qu'il chantait d'une manière plus que désordonnée. Son registre s'étendait de l'ut grave au si bémol aigu. Toutes les fois qu'il se trouvait un cahot sur la route, il exécutait un gruppetto perfectionné, et lorsque c'était une ornière un peu profonde, le trille que l'on entendait était vraiment merveilleux. Enfin, cet essieu chantait avec une maestria plus que remarquable.

Eh bien! le phénomène dont je vous parlais tout à l'heure semble avoir pris cet essieu comme prototype d'éloquence et non seulement il l'imitait, mais il le dépassait, et le volume qui s'échappait de ses lèvres largement ouvertes soufflait en une telle tempête que son action exerçait une pression si forte sur les bras de l'orateur que ceux-ci ne peuvent plus s'arrêter, même lorsque le speech est fini, car il a le soin de viser quelque victime à laquelle il quête des compliments sur sa manière de parler.

Une autre chose à bien observer dans ces réunions est la dépense d'encens qui se produit entre les divers parleurs. Le précédent est toujours qualifié de maître de la parole, et lorsque l'assemblée est finie, tous les orateurs se sont fait des compliments réciproques, et malgré les longues tirades et les grandes phrases ils n'ont rien dit.

De tout ceci, il doit se dégager un enseignement pratique de nature à inculquer

dans l'esprit de ceux qui veulent faire de l'art oratoire une idée neuve, laquelle, j'en suis convaincu, n'est jamais venue à leur esprit. Elle n'est pas de moi, et j'aurais grand tort d'en réclamer la paternité. Un soir mémorable dans mon existence, j'étais invité à adresser la parole dans une assemblée publique. C'était la première fois que pareille demande m'était faite, et j'avais envie de refuser net. Or, un ami très intime, rompu à toutes les luttes politiques, un homme qui possédait et possède encore le secret d'électrifier les foules, me dit ceci: "Voyons, accepte, et je vais t'indiquer un moyen bien facile de te tirer d'affaire lorsque ce monsieur qui te fait l'honneur de t'inviter sera retourné faire part de ta réponse affirmative à son comité". Lorsque notre homme fut disparu il me dit: "Voici, en quelques mots, ce que tu dois faire pour te mettre parfaitement à l'aise. En montant sur l'estrade, jette un regard circulaire sur ton auditoire, prends un temps et un verre d'eau pour te donner une contenance et découvre une figure qui décèle "a priori" la bêtise (c'est généralement celle du président) ou la niaiserie, ce qui vaut encore mieux et si tu peux, par la force de ton argumentation, convaincre cette tête, ton succès est assuré, et te voilà sacré orateur".

Je passe maintenant à un type encore plus étonnant que ceux-là, et qui a une tendance à se multiplier d'une manière alarmante pour la mentalité de la nation, ou, pour écrire plus correctement, de la race. Je veux parler du jeune homme frais émoulu du collège. Il n'a pas encore eu le temps de se frotter aux aspérités de la vie; il n'a pas perdu d'illusions, bien au contraire, il en est bourré, et il se croit appelé dans un avenir très rapproché, à devenir le chef de ses compatriotes. Il n'y a qu'un "leader", et ils sont mille. Il y en aura donc 999 qui éprouveront des déceptions. Ce jeune homme, dans toute la fraîcheur de ses vingt ans, paraît sur la scène, tire les basques de son habit impeccable dans sa coupe, se passe la main dans une chevelure toujours abondante à cet âge, cambre le torse et avance le bras droit aussi haut "qu'il peut monter" avant la phrase sacramentelle: "Monsieur le président, mesdames et messieurs". Il arrive fréquemment qu'il s'arrête là, quitte à se reprendre une autre fois. Mais lorsqu'il peut aller plus loin, il n'oublie jamais de saccader ses phrases et de bien faire sonner le muet toutes les fois que ce pauvre innocent lui tombe sur les lèvres. S'il y a des dames dans l'auditoire, les poses du torse se multiplient au point que quelques-uns de ceux que j'ai entendus pourraient avoir de fort bons engagements à New-York comme contorsionnistes. Seulement, ils ignorent ce détail et négligent de se créer une fortune rapide pour se livrer à la politique ou exercer une profession libérale qui rapporte à peine de quoi nourrir son homme.

Journal de la Jeunesse — Sommaire de la 1773e livraison, 24 novembre 1906. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charlieu. — Les veillées de Bretagne, par Ch. Géniaux. — Le Forban noir, par Pierre Maël. — Le Vanneau, par Miss Chiel. Abonnements: France, un an, 20 fr., six mois, 10 fr.; Union postale, un an, 22 fr., six mois, 11 fr. Le numéro, 40 centimes.
Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 24 novembre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire — Henry Joly, de l'Institut, Petite colonisation, à propos de l'Exposition de Marseille. Pierre de Nolhac, Les femmes de Versailles. Edouard Rod, L'eau courante, pièce en cinq actes, tirée du roman du même titre, actes IV et V. Gabriel Boissy, De l'art tragique, à propos d'une grande tragédie: Mme Segond-Weber. Alphonse Séché, Fra Diavolo, à propos d'un centenaire. François de Nion, Roman: Histoire d'Aurore de Moncontour. VI. Jean Chantavoine, Chronique musicale. Les faits de la semaine. Les miettes de la vie. La revue des revues françaises et étrangères. La vie sportive. La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: Les Charmettes, par Henry Bordeaux; Napoléon III, correspondance inédite, publiée par le comte Fleury.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre journal, 20 francs par an au lieu de 25, payables en deux semestres de 10 fr.

Un bienfait pour le beau sexe!

Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES**

Les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.
Dépot général pour la puissance.



L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir



vos poêles et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

OZO

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.

Essence Concentrée

POUR

Liqueur de Chartreuse

JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liquer de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus faciles.

Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la maille.

Prix du flacon
25 Cents

DÉPOSITAIRES:

La Cie des Laboratoires
S. LACHANCE,
LIMITÉE
87, Saint-Christophe, Montréal



Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr. Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

GRANDEURS ET DÉCADENCES

HISTOIRE INÉDITE D'UNE SOCIÉTÉ

Le 23 février 19... les dames de Paris-tocratie de V... recevaient un fort joli prospectus écrit sur papier satiné, rose pâle; en première page se lisait:

"Ligue contre la médisance".

Un peu plus bas, comme sous titre:

"Appel à toutes les femmes de bien, désireuses de combattre le mal formidable que cause la calomnie, la médisance et la diffamation".

Puis suivait le programme qui expliquait le but et l'utilité de la nouvelle ligue.

"La médisance, mesdames, lisait-on entre autres choses, fait des ravages terribles dans notre société. Les mille et un coups de langue dont nous sommes, avec tant de légèreté si libérales envers notre prochain, minent les réputations et détruisent ainsi la cordialité et la pureté de nos relations sociales."

"Il existe bien peu de femmes qui n'aient à leur actif un petit débinage quelconque; bien peu aussi se figurent les véritables dé-sastres qu'un mot, plus ou moins piquant ou qu'une histoire plus ou moins vraie a pu causer. Une parole désobligeante, une méchanceté, un sarcasme, sont des graines enchantées qui tombent toujours dans une bonne terre et grandissent si merveilleusement et si prodigieusement que celui qui les a semées ne les reconnaît plus au bout de quelques jours."

"Nous n'allons pas faire ici, l'énumération des catastrophes qui ont pour origine la médisance ou la calomnie: vous les connaissez toutes, et vous les déplorez amèrement. Des parents, des amis chers, vous-mêmes, mesdames, avez souffert des morsures atroces de ce serpent, que l'on nomme la "Langue"... Il est temps de tuer ce mangeur de bonheur. C'est à vous, mesdames, qu'est réservée la tâche de combattre ce formidable ennemi, qui, pareil au minotaure d'antique mémoire, s'est nourri de ce qu'il y avait de bon et de beau parmi nous et que nous lui jetions en pâture."

Or, mesdames, pour combattre avec avantage un adversaire aussi puissant il ne suffit pas d'un effort individuel il faut qu'il soit en même temps collectif, unissons donc nos énergies et nos intelligences et formons la "Ligue contre la médisance".

"Il existe des sociétés pour la protection des animaux; d'autres contre l'abus des cigarettes, et d'autres encore pour la conservation des antiquités. Voilà des associations bien dignes d'intérêt, et dont vous faites partie, sans doute. Ah! il est beau d'empêcher les rats et les vers de détériorer nos vieilles armes et nos vieilles estampes! C'est une louable entreprise que de tenter de diminuer la consommation pernicieuse des tabacs de Virginie et de Turquie! Les animaux que vous protégez avec tant de zèle vous doivent de la reconnaissance."

"Cependant, mesdames, maintenant que ces pauvres bêtes sont à l'abri, ne croyez-vous pas qu'il serait juste d'accorder une parcelle de votre aimable attention à la race humaine à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir? Si les animaux avaient eu la faculté de former des sociétés, ça aurait été, c'est notre opinion, pour leur propre protection d'abord."

Quels moyens la société emploiera-t-elle pour combattre le fléau? Ceci fera le sujet de notre prochaine conférence; mais nous pouvons dès à présent, vous donner un aperçu ou les grandes lignes de notre plan de bataille:

"Nul membre ne médiera, ne calomniera, ne dépréciera, ne débinera son prochain, ni n'écouterait médire, calomnier, débiner, ni déprécier son prochain, ni le prochain de son prochain, sous peine d'expulsion immédiate des rangs de la société. L'esprit caustique et sarcastique sera banni. Plus de chroniques scandaleuses. On ne jugera pas devant une autre la conduite, les paroles et les allures de qui que ce soit. On fera taire celui qui tentera d'éclabousser un congénère. Personne ne racontera à un ami ce que les amis disent de lui. Ce ne sera pas admis dans la société que de s'imaginer que c'est rendre service à quelqu'un en l'avertissant des méfaits, vrais ou non, d'un intime. Il ne faudra raconter rien de désagréable sur le compte d'un quidam, en se mettant à couvert, sous la responsabilité d'un autre, etc., etc. Toutes les infractions sont passibles d'expulsion".

Le programme dont nous avons cité quelques extraits, se terminait par une invitation à assister à la première assemblée de la Ligue qui devait avoir lieu une semaine plus tard. Le tout était signé du nom de Julie de Boncoeur, matrone et célèbre dans les cercles mondains, surtout dans les bureaux de ces messieurs, comme organisatrice, fondatrice et bienfaitrice de toutes les oeuvres connues et... quibusdam aliis.

Au jour fixé la conférence eut lieu. Madame de Boncoeur fut superbe en cette cir-

constance. Elle compara ces dames à saint George, terrassant le dragon; à Hercule, tuant l'Hydre; à Thésée, délivrant le monde du Minotaure, et que sais-je encore!

A cinq heures et vingt minutes, après-midi, après avoir parlé durant deux heures et 10 minutes, Madame de Boncoeur se tut. Il était temps: les auditrices sanglotaient d'enthousiasme; plusieurs même, avaient de folles envies de se laisser aller à des attaques de nerfs approbatives. La fin du discours de cette mâle femme, coupa court à ces touchantes et féminines démonstrations et l'on s'occupa immédiatement d'inscrire les noms de celles qui consentaient à entrer dans la Ligue. Du coup, trois cents dames, demoiselles et jeunes filles se portèrent comme membres et s'engagèrent solennellement à mettre un frein à la fureur de leur langue et à se mêler de leurs propres affaires.

A ce moment là, la physionomie de Madame de Boncoeur resplendissait. Une joie suprême rayonnait de sa bonne grosse figure. Ce fut un jour que le ciel n'accorde qu'une fois dans une vie humaine! et Madame de Boncoeur sut en extraire toute l'exquise douceur!

Hélas! les jours sont tous frères, mais qu'ils ont peu, entre eux, l'air de famille. Le temps est un vieux vadrouilleur; il se crée, sempiternellement, enfants qui se ressemblent bien peu! Aujourd'hui est blond, rose et doux. Demain est noir et sombre, tandis que hier est incolore. Un albinos, enfin. Madame de Boncoeur lia connaissance avec les divers membres de cette intéressante famille. Je la rencontrai il y a quelques temps. L'air de profonde mélancolie épanouie sur toute sa personne me lassa deviner immédiatement, que le bonheur de l'excellente femme était en panne. Je m'approchai d'elle et avec respect: "Madame, lui dis-je, serait-il indiscret de ma part de m'informer, en ma qualité de vieux ami, de la cause de cette tristesse imprégnée sur vos traits? Par hasard, votre Ligue ne marcherait-elle pas, selon votre désir? Trouverait-elle des pierres dans son chemin?"

"Des pierres! mon cher enfant", me répondit-elle du ton amer, que faisait sentir sa physionomie, "que ne parlez-vous de rocher, de montagnes! Plût au ciel que ma pauvre société puisse, non pas marcher mais se traîner! elle agonise, monsieur, cette Ligue que j'ai jamais comme mon enfant; elle n'a plus qu'un souffle. Si ce n'eût été mon énergie, il y a beau temps qu'elle aurait chanté le chant du cygne. La vie a été bien dure pour elle, allez, et son histoire arrachera des larmes aux amateurs de la vertu..."

Je compris que Madame de Boncoeur avait besoin de s'épancher. La douleur aime à se confier. Aussi je la priai de déverser en moi le trop plein de son coeur.

"La vie, commença aussitôt la bonne dame, a des ironies monstrueuses. C'est une mystificatrice qui adore monter des bateaux. On se laisse prendre aux illusions qu'elle nous inspire, et, au moment où nous croyons que c'est arrivé, un éclat de rire retentit; nous nous retournons, et nous nous apercevons que cette farceuse s'est amusée à nos dépens."

Monsieur, à mon âge, les illusions ne devraient plus avoir de prise sur moi, mais que voulez-vous, l'expérience a beau nous fouetter, le coeur des enthousiasmes est toujours désobéissant; les corrections que nous inflige la destinée ne changent pas sa nature indomptable et entêtée."

Encore une fois, je me suis fait monter le coup. J'ai voulu voir la baleine qui était entrée dans le port, et je m'en suis retirée avec une sardine. Je suis seule coupable de ma déconvenue et je n'en accuse que ma propre crédulité. J'aurais dû songer que quand le vice se déguise sous la forme du plaisir, et qu'il se rend une nécessité, il n'est puissance humaine qui prévaut contre lui; il faudrait, pour le combattre, que l'âme humaine se transforme complètement et s'élève bien au-dessus de son niveau moyen actuel."

"Ainsi donc, les grandes choses et les nobles idées ne font que passer; elles ne peuvent s'acclimater sur notre planète; l'atmosphère que l'on y respire est trop restreinte et trop empoisonnée par les émanations délétères qui s'exhalent, des petites et des turpitudes dont notre monde est pavé. Les aigles ne vivent que dans les pays des monts élevés et dans les régions sublimes de l'air..."

Rendue à ces altitudes, Madame de Boncoeur s'appretait à monter encore et s'exposait à perdre la respiration et le fil de son histoire. Je toussai avec autant de discrétion que de signification. Madame de Boncoeur battit trois fois l'air de ses bras, et pareil à l'oiseau royal, redescendit en planant majestueusement des élévations de son esprit.

"Vous avez compris, n'est-ce pas, les impossibilités morales qui se mirent en

NE NEGLIGEZ PAS LE CATARRHE!



Le DR SPROULE, Spécialiste du Catarrhe, qui vous donnera des avis gratuits sur la façon de guérir le Catarrhe et répondra à toutes vos questions à ce sujet.

Lorsque le Catarrhe a une fois atteint les poumons, il n'est plus le Catarrhe, mais la Consommation. La Consommation résulte souvent d'un Catarrhe négligé, et un grand nombre de gens meurent chaque année précisément pour avoir négligé de soigner leur Catarrhe.

GUÉRISSEZ VOTRE CATARRHE DES MAINTENANT. — N'attendez pas un jour de plus. Ecrivez-moi immédiatement et laissez-moi vous donner le plus précieux et le plus inestimable

AVIS MEDICAL GRATIS

sur la manière de guérir le Catarrhe. Il ne vous en coûtera pas un sou, et il vous sera d'un secours étonnant.

Laissez-moi vous dire ce que je puis faire pour vous absolument sans aucune charge. Depuis vingt et un ans que j'étudie et que je guéris le Catarrhe. Je vous offre, sans aucune dépense, une consultation médicale et des avis sur la manière de vous guérir — qui sont le fruit de mes profondes connaissances et de mes bienfaitantes découvertes.

Ne laissez pas passer cette chance, — acceptez mon aide aujourd'hui! Je vous la promets en toute sincérité et en toute amitié. Les gens de toute l'Amérique du Nord qui ont déjà reçu mes conseils attestent avec satisfaction ce que j'ai fait pour eux. Je vous enverrai avec plaisir les noms et les adresses de ceux qui ont recherché mon assistance. Maintenant, ils sont guéris du Catarrhe et en témoignent volontiers.

Vous pouvez vous délivrer du Catarrhe si vous le désirez — absolument et perpétuellement.

Répondez simplement à mes questions, oui ou non, écrivez votre nom et votre adresse en entier sur les lignes pointillées, détachez ce coupon de consultation médicale gratuite, et mettez-le sans délai à la poste. Adressez: Dr Sproule, spécialiste du Catarrhe, (Gradué en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, Irlande, ancien chirurgien de la Marine Royale Britannique, service postal.) 409 Trade Building, Boston. Ne perdez pas de temps, tout délai est dangereux. Agissez maintenant. Ecrivez en anglais ou en français.

DETACHEZ CE COUPON. — Il donne droit à une consultation gratuite sur la guérison du Catarrhe.

Votre gorge est-elle à vif?
 Éternuez-vous souvent?
 Votre haleine est-elle mauvaise?
 Vos yeux pleurent-ils?
 Vous enrhumiez-vous facilement?
 Vos narines sont-elles bouchées?
 Votre nez vous donne-t-il la sensation d'être plein?
 Crachez-vous souvent?
 Se forme-t-il des croûtes dans votre nez?
 Vous sentez-vous plus mal quand le temps est humide?
 Vous mouchez-vous beaucoup?
 Perdez-vous l'odorat?
 Avez-vous mauvais goût à la bouche le matin?
 Vous sentez-vous la tête lourde?
 Avez-vous des douleurs en travers du front?
 Sentez-vous le besoin d'expectorer en vous levant?
 Sentez-vous des titillations dans la gorge?
 Mouchez-vous désagréablement?
 Est-ce que le pus, des narines, tombe dans votre gorge?

NOM.....
 ADRESSE.....

Un Cadeau utile et apprécié des Ménagères



La Balayeuse de Tapis "Bissell"

La seule ayant les Cyco Bearings aisée d'action, une fillette la fait fonctionner à plaisir, ne fait aucune poussière, nettoie en un clin d'œil, donne au tapis l'apparence de neuf et dure des années.

PRIX:

Standard, \$2.50

Grand Rapids, \$3.00

Prize, \$3.50

L. J. A. SURVEYER, Importateur Quincailler

52 Boulevard Saint-Laurent, 2e porte de la rue Craig, MONTREAL.

Belle Montre Gratis



Une montre en or solide pour Monsieur ou pour Dame coûte de \$25 à \$50. Ne dépensez pas votre argent inutilement. Si vous désirez une Montre pour tenir le temps qui sera égale à n'importe quelle Montre en or solide, envoyez-nous votre nom et votre adresse immédiatement et conveuez de vendre 10 boîtes, seulement à 25c la boîte des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin qui sont un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les dérangements d'estomac, maux de tête, constipation, désordres nerveux, rhumatisme, maladies particulières aux femmes, laxatif doux, puissant tonique parfait rénovateur des forces. Elles se vendent facilement. Ne manquez pas cette grande chance. Envoyez-nous votre commande et nous vous expédierons les 10 boîtes, franco, par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.50 et nous vous enverrons une Montre

POUR DAME OU POUR MONSIEUR

la journée même de la réception de l'argent. Nous donnons ces montres pour faire connaître nos Remèdes rapidement, et tout ce que nous vous demandons, quand vous recevrez la montre, c'est de la montrer à vos amis. Des centaines de personnes ont reçu de nos montres et en sont plus qu'enchantées. C'est une grande occasion d'obtenir une belle MONTRE sans avoir à déboursier un sou. Faites demander nos pilules aujourd'hui.

DR. MATURIN MEDICINE CO.,
 Watch Dept., 65, TORONTO, ONT.

LA
**'LOTION
PERSIENNE'**



est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres éruptions,
soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Rousses et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe.

Blanchit le Teint
graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brûlée par le Soleil
la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Solution de Biphosphate de Chaux
DES FRÈRES MARISTES
32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve le Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des États-Unis. — **Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.**

MEUBLES DE BUREAUX

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

pour que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Si vous voulez
vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic
EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE
282 rue Ste-Catherine Est,
MONTREAL.

travers de la route de ma Ligue. Je vais vous narrer maintenant les circonstances matérielles qui l'ont portée au seuil du tombeau: elles ne sont, m'est avis, que les effets du défectueux fonctionnement des rouages de l'âme. Voici la chose:

Vous savez, monsieur, ce que c'est qu'un "thé", ou une "réception", si vous aimez mieux? c'est une agglomération de personnes réunies sous le futile prétexte, nul ne s'y trompe, de déguster une tasse des produits du Japon et des sandwiches, mais, en vérité, ces élégantes agapes ne sont qu'un couvert pour voiler la consommation illégale de cette denrée exquise que l'on nomme la réception: il s'en dévore à la tonne dans ces circonstances.

Quand ces réceptions réunissent les deux sexes, la dépense de cet aliment est plus petite, non pas à cause que ces messieurs soient moins gourmands de la chose, mais parce que la coquette et le flirt accaparent une bonne partie du temps; et parce que, aussi, deux personnes de sexes opposés ne tiennent pas à étaler, l'une devant l'autre, les petits côtés de leur nature. Quand les femmes sont seules, alors ça va, comme dirait chose.

Eh bien! quelques temps après ma première conférence, il y eut un thé, de dames seules, auquel une grande partie de mes trois cents prosélytes assistèrent. Ce fut désastreux."

Ici, Madame de Boncoeur s'arrêta et exhalait un soupir d'une grande mélancolie. Puis, elle continua:

"Presque toutes ces dames avaient à soutenir la réputation d'être fort spirituelles, et le prochain est un thème qui donne aux plus sots, la chance de s'illustrer, vu que le prochain a toujours le malheur d'être fort ridicule et le ridicule est le malheureux père de la mordacité et de la causticité.....

Je vous ai dit que ce thé fut un désastre, je le nommerai plus sûrement une catastrophe, car, vous ne le croirez pas, le conseil d'administration de la Ligue fut obligé dès le lendemain, d'expulser cent cinquante membres! oui, cent cinquante membres! Toutes ces malheureuses s'étaient débinées consciencieusement, durant cette triste après-midi; et comme ces sortes de nouvelles se propagent rapidement, nous le sûmes quelques heures après, avec tous les détails nécessaires.

Du coup, la Ligue se trouvait réduite de moitié, mais je conservais tout de même, une certaine espérance: ce qui restait était la fleur. Elle vécut ce que vivent les fleurs. Les cartes, cette néfaste passion, "fauchèrent comme un cyclone", presque toute cette pauvre moisson.

Ce fut à un "bridge party" que la chose arriva. Le Bridge, ce jeu si calme, cache sous ses apparences pacifiques des déchirements et des colères, auxquels les vents sortant des autres font pitié. A la suite d'un de ces bridges, à propos des récompenses, il y eut entre ces dames, une telle discussion et un échange de remarques si obligantes, que la société dut sévir...

Pour couper court, au bout du troisième mois, il ne restait plus à la société que cinquante membres. Ces dernières fidèles, n'étaient pour la plupart que de très jeunes femmes ou jeunes filles encore fort peu expertes dans le maniement des affaires d'adulte et chez lesquelles le débinage n'était encore, je le croyais, qu'à l'état latent. Erreur, chez les femmes ce vice n'attend pas le nombre des années.

Parmi mes cinquante l'une s'amusa à déverser dans le sein de ses amis ses malheurs conjugaux, et les larmes dans les yeux, leur dépeignait le caractère de brute de son digne époux. Une autre avait des milliers d'histoires sur les amis de son mari, qu'elle montrait comme des scélérats accomplis, cause des écarts de son conjoint, hors du sentier de la vertu. Il s'en trouva des officieuses pour avertir un tel ou une telle de se méfier d'une telle ou d'un tel, etc., etc. Toutes durent quitter les rangs de la Ligue.

Bientôt il ne resta plus qu'une aveugle impotente, une sourde et muette et moi. L'aveugle impotente qui recevait beaucoup de monde, consommait ses quatre ou cinq petits débinages par jour. La règle étant inflexible, elle suivit le même chemin que ses sœurs.

J'étais bien tranquille quant à ma sourde et muette. Eh bien! le croirez-vous! elle trouva le moyen de mettre en circulation, trois formidables scandales! et ça, par signes et par gestes; et quels signes! quels gestes. Bon Dieu! ils eussent mérité la police correctionnelle... Voilà, monsieur, comment je suis demeurée seule membre de la "Ligue contre la médiance".

Madame de Boncoeur se tut. J'étais bouleversé et je serrai avec compassion la main de l'excellente femme, qui seule, parmi trois cents, s'était abstenue de toute parole blessante envers qui que ce soit en particulier.

J'allais me retirer plein d'admiration pour ce prodige, quand tout à coup, elle me retint par le bras:

"Tenez, voyez-vous cette grosse femme qui s'en vient là! C'est cette mauvaise langue de sourde et muette!

Le dernier cygne de la "Ligue contre la médiance" avait chanté.

HENRI GAULAN.

Grand choix de nouveaux modèles de Bandeaux et Transformations invisibles.



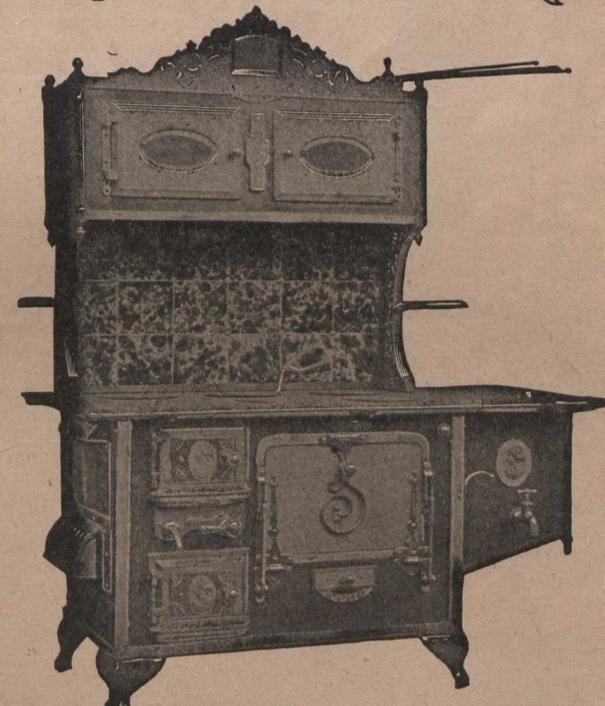
Essais gratuits. Prix modérés.

DEMANDEZ LE CATALOGUE ILLUSTRÉ—Envoi Franco.

PALMER & SON
Coiffeurs de Dames
1745, RUE NOTRE - DAME
Téléphone Bell Main 391

LE Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le **NEC PLUS ULTRA** des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE
J. RHEAUME, Propriétaire 496, rue Ste-Catherine Est

Esinhart & Maguire
Agents en chef et secrétaires de la
SCOTTISH UNION & National Insurance Co.
of Edinburgh
et agents en chef de la
GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK
117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc
PLOMBIER-COUVREUR
ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.
1392 Boulevard St-Laurent

Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par l'Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.

660, Rue Craig Ouest, - Montréal

COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles.

Pour \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers. Nous garantissons le parfait ajustement. Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante. Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 332 Notre-Dame Ouest, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.



The Dominion Co-operative Association Co.

(Capital \$1,000,000.00) LTD.

332 Notre-Dame Ouest, MONTREAL

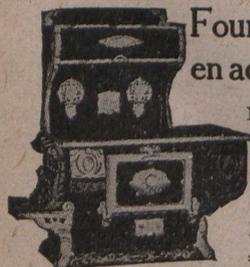


VENEZ NOUS VOIR

Vous serez surpris de ce que vous pouvez acheter avec peu d'argent, et quelles bonnes valeurs nous pouvons vous offrir. Choix varié. Assortiment complet.

NARDIS BEAUDRY & FILS

BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogue.

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —

Téléphones Bell,
Magasins. - Main 641
Bureaux. - Main 512
Après 6 p.m. Eq 2314
Tél. Marchands 649

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Berton (Henri-Montan), 1767-1844, né à Paris.

Fils de Pierre-Montan Berton, qui fut chef d'orchestre puis directeur de l'Opéra, il produisit un très grand nombre d'oeuvres dramatiques, dont les plus connues sont: "Montano et Stéphanie, Aline reine de Golconde, le Délire", etc. Ses ouvrages théoriques ont peu de valeur.

Il fut professeur d'harmonie au Conservatoire en 1795, et professeur de composition en 1816. Membre de l'Institut en 1815. Il eut pour maître Sacchini.

Reicha (Antoine), 1770-1836, né à Prague. Fut nommé professeur au Conservatoire en 1817, et membre de l'Institut, en 1835 un an avant sa mort.

Ses ouvrages didactiques, parmi lesquels on peut citer le "Traité de mélodie, le Traité complet et raisonné d'harmonie pratique, le Traité de haute composition musicale", n'ont qu'une importance secondaire.

Il s'est essayé trois fois au théâtre, sans réussite, s'est voué ensuite à la composition de musique de chambre pour instruments à vent, et a écrit alors un très grand nombre de "Quintettes" pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson (environ une centaine), qui ont eu quelques succès éphémères, mais sont à présent ignorés de tous, ou à peu près.

Quelque faibles que soient les traces qu'il a laissées, il y a lieu de voir en lui un artiste de haute valeur et consciencieux.

Catel, 1773-1830, né à l'Aigle, Orne. Malgré leur valeur réelle, aucun de ses ouvrages n'est resté au répertoire.

Après avoir étudié l'harmonie et la composition sous la direction de Gossec, il fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire dès la création de cet établissement, 1795, et écrivit un "Traité d'harmonie", publié en 1802, qui fut pendant près d'un quart de siècle le seul guide des étudiants musiciens.

Membre de l'Institut en 1815. Enfin, pour en terminer avec les maîtres français ayant toujours conservé l'allure classique, mentionnons quelques musiciens consciencieux:

Onslow, 1784-1852, né à Clermont. D'origine anglaise.

Après quelques essais dramatiques infructueux, il se spécialisa dans la musique de chambre. On a de lui des "Sonates, Duos, Trios, Quatuors", un "Sextuor" pour instruments à cordes, et une remarquable collection de "Quintettes", par lesquels il est resté célèbre.

Il eut pour professeur Dussek, Cramer et Reicha. Membre de l'Institut en 1842.

Boëly, (A.-P.-F.) 1785-1858, né à Versailles. Pièces d'orgue, de piano et de musique de chambre écrites dans un style classique et sévère. Il a été, je crois, organiste à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Blanc (Adolphe) 1828-1885, né à Manosque.

L'un des derniers fidèles du genre purement classique. A laissé beaucoup de musique de chambre dans le style ancien, d'un curieux intérêt archaïque.

Il nous faut maintenant faire un saut en arrière assez considérable pour rechercher l'origine du romantisme musical en France.

ECOLE ROMANTIQUE FRANÇAISE

Son premier représentant est aussi l'une des gloires les plus pures de notre école nationale, l'un des compositeurs dont les nombreux succès furent le plus populaires et dont le style, toujours très châtié, ne commence que depuis peu à se démoder.

Boïeldieu (Fr.-Adrien) 1775-1834, né à Rouen.

Sauf quelques mélodies et quelques pièces instrumentales, aujourd'hui oubliées, il n'a écrit que pour le théâtre.

Le Calife de Bagdad, Ma Tante Aurore, les Voitures versées, Jean de Paris, le Nouveau Seigneur de village, la Fête du village voisin, le Chaperon rouge et enfin la Dame blanche, qui est encore au répertoire.

Il fut nommé membre de l'Institut en 1818; professeur de piano au Conservatoire, il eut pour élève Zimmerman; Adolphe Adam fut aussi son élève pour la composition.

On trouve bien dans l'oeuvre de Boïeldieu toutes les qualités inhérentes au style français: clarté, simplicité, franchise, esprit et bonne humeur. L'harmonie est très soignée, très pure, et l'instrumentation intéressante; l'ensemble est toujours élégant et bien en situation. Sa longue vogue est donc justifiée. (A suivre)

FAITES-EN USAGE

Les personnes dont l'estomac est rebelle à toutes médications, supportent facilement le **BAUME RHUMAL**, dont l'emploi est recommandé dans le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite. En vente partout.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du système corsine.

Nous avons une agence aux États-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

ALMANACH DU PEUPLE

L'Almanach du Peuple pour 1907 contient les portraits de Sa Sainteté Pie X, et de tous les archevêques et évêques de la province; la liste complète des membres du clergé; les portraits et notices biographiques de Sa Majesté Edouard VII, de leurs Excellences le Gouverneur général du Canada, le lieutenant-gouverneur de Québec, le Président de la République française, de tous les ministres et députés fédéraux et provinciaux, de tous les sénateurs et conseillers législatifs de la province de Québec, des Canadiens français qui occupent des positions officielles aux États-Unis, des disparus en 1906; conte d. Noël, "Le Hère", par M. Louis Fréchette; scène de moeurs électorales, par M. A. D. Decelles; Petit traité de politesse et de savoir-vivre, par Françoise; Leçons d'hygiène pratiques, par le docteur E. F. Panneton; le Petit coup, par Mme Dandurand; le Danger des énormes fortunes aux États-Unis, par M. O. Moffet; l'A. B. C. Canadien; les Ephémérides de 1906; les Observations météorologiques de l'observatoire du Collège McGill; les budgets de 1906 du Canada, de la province de Québec, de la ville de Montréal, de la ville de New-York; Notre avenir dans nos mains, par Mme de Thèbes; la conquête de l'air, par Santos Dumont; les mystères de la double vue, par Kholdah; le tableau magique, permettant de trouver l'âge d'une personne à son insu; de la banane dans l'alimentation; l'Oracle de 1907; bons mots, recettes, etc.

L'Almanach du Peuple pour 1907 renferme plus de 300 portraits et gravures, et est imprimé sur beau papier satiné. Format 5 x 7 1/2 pouces, 416 pages. Prix broché, 15c (franco, 5 cents en plus); relié, 40c (franco, 7 cents en plus). Sera en vente chez tous les libraires vers le 15 décembre.

Librairie BEAUCHEMIN Limitée, Editeurs,
256, RUE ST-PAUL, MONTREAL

GRATIS — Cette BELLE ECHARPE en FOURRURE

CETTE BELLE ECHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE, MESURE PLUS DE 56 POUCHES DE LONGUEUR



Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York, en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en martre noire, bien fournies, est pourvue d'une chaîne de col. Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connaître rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellence contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion, le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la maladie des rognons, le catarrhe et les faiblesses particulières aux femmes, parfait novateur des forces vitales), nous désirons quelques agents honnêtes dans chaque localité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent — Nous nous fions à vous. Envoyez seulement que votre nom et votre adresse et contentez-vous de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte, et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Chaque client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'argent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une qualité tout à fait supérieure. Adressez: THE DR. MATURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.

LE CORSET D. & A.

Unit
Le
Confort à
l'élégance



La mode, le "chic", la gracieuseté, le confort et l'élégance, telles sont les qualités qui distinguent les Corsets D. & A.

Les Modèles D. & A. sont recommandés par les principales autorités sur la mode, ainsi que par toutes les bonnes maisons de confections.

Quelques soient l'exigence et la recherche que vous apportiez dans le choix de ce sous-vêtement (si important à l'apparence de votre nouveau costume), le Corset D. & A. vous donnera le bien-être et entière satisfaction, tout en respectant votre bourse, bien entendu.

ESSAYEZ LE, VOUS EN SEREZ SATISFAITE

PRIX : DE \$1.00 A \$3.50

FINE BRETAGNE

NANTES

Le Brandy
des familles
PAR EXCELLENCE

Employé dans les Hopitiaux et recommandé par MM. les Médecins

Demandez à votre fournisseur qu'il vous envoie une bouteille de FINE BRETAGNE avec votre prochaine commande.

Chaque Bouteille porte le certificat suivant :

Institut Pasteur de la Loire Inférieure

STATION AGRONOMIQUE

Extrait d'Analyse No 17519

NANTES, 27 avril 1901

Ce produit est de l'Eau de Vie de Vin Pure d'une saveur franche et aromatique. Soumise à l'analyse chimique, cette Eau de vie est entièrement exempte de substances organiques ou minérales nuisibles à la santé. Elle possède les qualités des meilleures eaux de vie de vin.

La Société de la Station Agronomique

Signé: ANDOUARD.

Le Brandy FINE BRETAGNE se trouve dans toutes les bonnes épiceries.

Prix : \$1.25 la Bouteille



Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX



— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MEDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie des ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hotels et restaurants de première classe. Demandez-le.

N'oubliez pas Le Whisky "Red Wheat"

en commandant votre provision pour les fêtes

Le Whisky "RED WHEAT" est employé dans les hopitiaux et recommandé par MM. les Médecins pour les personnes affaiblies par l'âge ou la maladie. :: ::

C'est un Whisky
DOUX,
PUR
et NON CORROSIF,
un AGREABLE
STIMULANT

Le Whisky "Red Wheat"

reste en fût jusqu'à ce qu'il ait une saveur d'une douceur absolue.



Vous pouvez vous le procurer dans toutes les bonnes épiceries, ainsi que dans les Hôtels et Restaurants de première classe.

Son bouquet délicat se développe largement avec l'âge et sa pureté est garantie par le timbre du gouvernement sur chaque bouteille.

ROYAL DISTILLERY, HAMILTON, CANADA



LIQUEUR STIMULANTE
A BASE
DE FINE CHAMPAGNE AUTHENTIQUE

DISTILLERIE DE MATHA
FRANCE

Ave, l'Angélica! viens ça que l'on te goutte
O liqueur du soleil! Ave nous t'adoptons.
Puisses-tu remplacer chez nous l'infâme
[goutte
Qui mine lentement la race des Bretons!

Théodore BOTREL.

Las d'avoir vainement cherché la préséance
Les plus vieux élixirs tinrent une séance,
Or, le Père éternel bienveillant indiqua
Que pas un ne pouvait battre l'Angélica.

Paul DELESQUES.

La tristesse des temps pesait à nos épaules
Quand un philtre enchanté tout à coup ré-
[veilla
Le vieux rire français et la gaieté des Gaules.
Tout est joie et chansons! Gloire à l'Angé-
[lica!

Madeleine DESROSEAUX.

Synthèse où la nature offre ses ambrosies.
Nectar dont le désir a fait son Euréka,
Aux lèvres du Poète heureuse Angélica
Tu devais amener toutes les poésies.

André GOHE.

C'est l'Angélica souveraine
C'est l'ardente et blonde liqueur
Fleur des monts et fruit de la plaine
Neige au front et soleil au coeur.

René SAIB.

S'il veut s'en aller confortable
Après la tasse de Moka,
Nul dîneur ne quitte la table
Sans un verre d'Angélica.

L'HERMINE.